

**CAROLINE
DE MULDER**



ACTES SUD

“DOMAINE FRANÇAIS”

OceanofPDF.com

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Graceland, 16 août 1977, Elvis Presley disparaît et laisse derrière lui des millions d'adorateurs éperdus. Crépuscule du Roi du Rock. Jusqu'à la fin, la longue fréquentation du désastre ne lui avait pas fait perdre toute sa candeur.

Dix-sept ans plus tard, Yvonne entre au service de John White, un vieil Américain au physique fragile. Elle va passer vingt ans à ses côtés, tissant une relation de dépendance avec cet homme dont elle ne sait rien et qu'elle s'efforce de sauver d'une fin misérable. La vie de White et celle d'Elvis s'entrelacent, dessinant des créatures identiques dans leur difformité et leur isolement. Entre les deux, il est possible qu'un lien existe – à moins qu'ils ne se soient croisés que dans ce roman...

Portrait impitoyable et tendre en miroir d'une fiction, *Bye Bye Elvis* est un roman mélancolique et venimeux, rythmé par une métrique impeccable.

OceanofPDF.com

CAROLINE DE MULDER

Née à Gand, Caroline De Mulder a écrit deux romans aux éditions Champ Vallon : Ego tango (prix Rossel 2010) et Nous les bêtes traquées (2012).

DU MÊME AUTEUR

EGO TANGO, Champ Vallon, 2010.

NOUS LES BÊTES TRAQUÉES, Champ Vallon, 2012.

Photographie de couverture : © Christian Thomas/plainpicture/fStop

© ACTES SUD, 2014

ISBN 978-2-330-03622-5

OceanofPDF.com

CAROLINE DE MULDER

OceanofPDF.com

Bye Bye Elvis

roman

ACTES SUD

OceanofPDF.com

À Oscar.

OceanofPDF.com

I have only slipped away into the next room.

HENRY SCOTT HOLLAND,
Death Is Nothing at All.

*Si peu de nous est en nous qu'il faut bien que
le reste soit quelque part.*

CROMMELYNCK,
La Jeune Fille folle de son âme.

OceanofPDF.com

ELVIS A QUITTÉ LE BÂTIMENT !

12 h 05, à son retour à Graceland, personne ne le reconnaît. Il a gonflé de partout, on dirait un noyé, après un long séjour dans l'eau, à trinquer, à boire la tasse.

Des mains déçues des embaumeurs qui l'ont maquillé à partir d'une photo de l'homme jeune, il est passé à celles de Larry Geller, son coiffeur. Tendrement, Geller a teint les racines blanches du cadavre avec le mascara d'une employée de la morgue. Les cheveux sont de ce noir aile de corbeau, depuis toujours trop noir pour un teint de blond, mais à peine adolescent Elvis voulait déjà ressembler à une star du cinéma et il se mettait du cirage dans les cheveux. Ça le salissait au cou au visage et de près il semblait crasseux, mais c'est qu'à part James Dean il n'y avait pas un seul blondinet célèbre à l'écran. Puis dès qu'il était monté à Hollywood, il avait voulu ressembler à un homme qui ne souriait jamais, car les grands acteurs se contentent de regards sombres, et c'est pour ça que les femmes les aiment, disait Elvis, parce qu'ils ne sourient jamais, et moi aussi je veux que chacun de mes sourires soit un événement une fête un souvenir impérissable.

En l'état, Elvis ne ressemble plus à rien, ni à personne. Il est habillé d'un costume blanc que lui avait offert son père, chemise ciel cravate argent. Impossible de lui glisser au majeur sa bague à grosse pierre, il a fallu

changer de doigt et forcer, les mains ont enflé.

Les photos sont interdites. Un parent pauvre réussit à en prendre une, d'assez loin et de profil, et ce visage un peu flou et coupé par le bord du cercueil fera le tour du monde. Ce pourrait être à peu près n'importe qui.

À Graceland, dans un cercueil ouvert tout pareil à celui de sa mère Gladys, il ne sourit pas et, des fois qu'il aurait envie de les ouvrir, ses yeux sont couturés. Des fois qu'il aurait envie de s'envoler, il est lesté de cinq cents kilos de cuivre. On l'installe, dans le hall d'entrée, sous le grand lustre de cristal. Enfin délogé, le drôle d'oiseau, qui des jours et des semaines s'enfermait seul dans la lumière feutrée de sa chambre au premier. Autour de lui on se bouscule, pour l'aimer vite une dernière fois, c'est à qui l'aimera le mieux, les Gars cousins arrière-cousins amis stars starlettes boivent de l'eau glacée en ne le reconnaissant pas. Le Colonel cigare au bec casquette de base-ball chemise hawaïenne bleue à manches courtes ne s'approche pas du cercueil, s'en tient loin, pas une seule fois ne vient regarder son poulain crevé d'avoir tant couru, l'émotion sans doute. Il travaille au corps Vernon Presley qui gémit gémit gémit, que va-t-il devenir. Le Colonel s'empresse de proposer sa protection : Gare aux charognes ! qui œuvrent déjà dans l'ombre, Où est la pudeur, Où le respect, N'attendront même pas que le petit soit froid pour essayer de profiter, de manger, d'arracher au veuf et à l'orpheline le pain de la bouche ! Le Colonel rassure le vieux, il s'occupera de tout, comme il l'a toujours fait, et il veillera à ce que la petite et lui Vernon touchent leur dû, deux trois petites signatures s'il vous plaît et tout sera réglé.

Mais pendant que dedans, ça pleure ça murmure ça sirote des boissons fraîches en secouant la tête, dehors ça désespère. Elvis est tellement aimé. Tant de gens l'aiment. Ils ont attendu son retour dans la chaleur humide, en

détournant les yeux du soleil en train de les boire. Attendu dans des effluves de fleurs écœurants et sucrés, où qu'on regarde des fleurs se décomposent. Une heure après l'annonce, les couronnes affluaient déjà. Quand à Memphis il n'est plus resté une seule fleur, on s'est mis à en commander dans les villes alentour, puis au loin. Deux avions en ont apporté cinq tonnes de Californie et du Colorado. Des centaines de camionnettes assurent les livraisons nuit et jour. Les premières couronnes ont été disposées dans le salon, où bientôt serait exposé le corps d'Elvis, c'était joli élégant bienvenu, dans la salle de musique, la salle des trophées, le fumoir, puis on les a empilées entassées tassées pour en mettre plus, on les a casées où on pouvait, dedans, dehors, sur le palier, dans le jardin où la chaleur les a écrasées en quelques heures, toutes ces fleurs blanches et roses, devenues jaunes grises beiges. L'odeur des fleurs faisandées se répandait au loin.

Une heure après l'annonce, ils étaient mille à attendre sagement, calmes et accablés. Ce matin, ils étaient vingt mille à se détraquer, la chaleur le soleil l'attente les entamaient. Ils se mettaient à s'évanouir, à s'effondrer et se relever, à crier, appeler à l'aide, ça dégénérait. Sur place, la Croix-Rouge, avec ses tentes et sa cantine, cent cinquante policiers prêts à intervenir, et un détachement de la garde nationale appelé en renfort. Là-haut, deux hélicoptères. L'odeur des fleurs moisies rend l'air irrespirable. Avec ça des relents de graillon, des vendeurs de souvenirs, tee-shirts et badges commémoratifs, cartes postales crucifix glaces soda. Midi à peine passé, le corbillard et son cortège de sirènes entrent dans Graceland, la foule ne se tient plus, proteste quand les grilles se referment. Ceux qui se trouvent devant se sentent brutalement projetés contre elles, qu'on le leur donne, qu'on le leur rende !

Il est revenu, mais ils attendent toujours. À quinze heures, on rouvre les grilles, on dispose les policiers en rangs serrés, on permet aux fans de défiler devant le corps. Beaucoup ne le reconnaissent pas, certains doutent ouvertement, c'est une poupée de cire, une bougie géante, ce n'est pas lui pas son visage pas son corps, où est-il, la poupée transpire respire, de qui se moque-t-on, il est toujours vivant, qu'on le réveille le sorte de là qu'on nous le donne qu'on nous le rende ! On fait défiler la foule aussi rapidement que la décence le permet, mais derrière ça se bouscule ça se presse ça s'insulte en vient aux mains, tous veulent le voir, tous ne le verront pas, ils sont quatre-vingt mille. À dix-huit heures trente, la police annonce par haut-parleur que c'est terminé. La foule gronde, un début d'émeute menace, de l'autre côté de la grille les troupes se rassemblent et réussissent à fermer. Le danger est passé, mais dehors, ils en veulent encore. Certains se dispersent pour revenir le lendemain, d'autres passent la nuit devant Graceland. Cette deuxième nuit, ils se pressent toujours plus dans la lumière jaune, se collent aux grilles et aux murs. Une Ford blanche, conduite par un jeune homme ivre, fonce dans la foule et tue deux adolescentes.

Le matin de l'enterrement, des dizaines de camionnettes se mettent à faire des allers-retours entre Graceland et le cimetière, où il faut transporter les couronnes. Elles s'étalent devant le mausolée à colonnes de marbre blanc en un énorme massif, il y a des arrangements en forme de guitares de doudous de cœurs brisés, et aussi des roses en bouquets de toutes les couleurs, et toutes ces roses toutes ces fleurs devancent Elvis. Le corbillard est blanc, et blanches les seize limousines derrière. Au pas et flanqué de motards, le convoi met une heure à atteindre le cimetière. La foule se masse des deux côtés de la route, mais on ne la laisse entrer qu'une fois Elvis enseveli sous le ciment et la crypte scellée, double dalle en béton puis plaque en marbre. Elle se déverse alors partout, dans les allées, sur les tombes, devant la crypte blanche entourée de fleurs et de flics sur des

dizaines de mètres. On ne circule plus, ni là ni sur les routes qui mènent à Graceland et au cimetière, où des gens continuent à affluer, alors que ceux qui y sont déjà ne se décident pas à repartir. Ils en veulent plus, plus d'Elvis, plus de larmes, plus d'émotion, plus d'amour, ils ne sont pas venus de si loin pour si peu. Dans l'espoir de les calmer, on promet que le lendemain, vingt fleuristes viendront défaire les couronnes et remettront à chacun une fleur souvenir.

Le lendemain de l'enterrement, ils sont mille puis dix mille aux grilles du cimetière à attendre une fleur. Mais une fois qu'ils l'ont en main, cela leur paraît bien peu, d'ailleurs la chaleur l'esquinte si vite la fleur, ça ne tiendra pas jusqu'au soir. Certains la mangent délicatement, pétale par pétale, car c'est la vie et la force et la santé, et elle guérit de tout, cette fleur de la tombe d'Elvis, elle fait même revenir l'être aimé. D'autres enveloppent leur fleur, leur merveilleuse, dans un mouchoir, ou dans leur tee-shirt ôté faisant office de reliquaire, la gardent en prévision des mauvais jours. D'autres encore lui murmurent des mots. Il y en a qui la regardent se faner d'un air mécontent, on les a volés, la fleur perd ses pétales, se décompose dans la main ! Personne ne part. Les flics ont beau prier de ne pas marcher sur les tombes, de ne pas courir, de ne pas crier, et de s'en aller après avoir reçu la fleur, ils ne veulent pas circuler, partir encore moins. Ils en veulent plus, ils en veulent encore. Ils veulent non seulement les fleurs, mais aussi les banderoles, les babioles, les rubans, les cœurs brisés, ils déplument les ours en peluche, ils dépiautent les couronnes, ils dépècent les bouquets et emportent jusqu'aux fils de fer. Quand il n'y a plus rien, ils se rabattent sur les fleurs et les ex-voto des tombes voisines et se remplissent les poches de poignées de terre et mastiquent la terre et avalent la boue et s'en étalent sur le visage. Ils reprennent ce qu'ils ont donné et s'emparent du reste.

Le surlendemain de son enterrement, il ne reste à Elvis plus une fleur, plus une tige. On ne lui laisse que de la poussière piétinée.

OceanofPDF.com

LA VEUVE

Alma. *Il est mort.* Je marchais dans la rue. *Il est mort.* J'ai traversé en posant les pieds, jamais entre deux blancs, sur le blanc des passages cloutés. *Il est mort.* Le ciel là-haut était bleu et froid. *Il ne verra plus le ciel.* Avenue Pierre-I^{er}-de-Serbie, pas loin de la tour Eiffel. Les beaux quartiers, une belle avenue avec des immeubles tout en pierre de taille, et joliment ravalés. Par terre pas une ordure. Des chiens mais en laisse et de race et bien tenus et derrière eux on ramasse. *Il est mort mort mort.* Tout de suite on respire mieux, tout de suite on voit les choses en grand. La tristesse toujours là, et les morts ne reviennent pas, mais on est comme consolé d'entrer dans un hall majestueux et de monter au cinquième étage, c'est le meilleur de tous, inondé de lumière, orienté sud-ouest, balcon filant et grandes fenêtres. Bien sûr, toujours aussi seule et le malheur reste le malheur, mais quand on vous accueille dans un vaste salon, au vieux parquet verni et grinçant sous le pied, on a comme le cœur un peu moins lourd. *Il est mort depuis deux ans.* On a les larmes aux yeux d'être dans le soleil et de savoir que plus jamais le soleil ne sera pour lui.

À l'odeur de l'appartement, j'ai tout de suite su que John White fumait le cigare, comme le faisait aussi Maurice, j'en avais la gorge serrée, cette odeur me manquait tant, et cela faisait de longs mois qu'elle avait quitté

mes rideaux, mes murs, mes meubles, quand je rentrais chez moi il n'y avait plus que l'odeur d'une femme seule. John White m'a souri, il a boitillé devant avec une canne, un peu essoufflé de déplacer tant de poids, pourquoi ne disait-il rien ? Un golden retriever trop gras ne le quittait pas d'une semelle, attentionné comme un chien d'aveugle, mais John White, malgré ses lunettes fumées, y voyait parfaitement bien. Il était habillé d'un costume italien et d'une chemise rose, c'était la mode alors, le rose pour les hommes quelle idée. Il m'a fait asseoir dans un fauteuil en cuir blanc, partout il y avait des meubles blancs. Les goûts et les couleurs, je me suis dit. Des tapis et de lourdes tentures rouges et des étagères avec toutes sortes de bibelots, de statuette, de bustes. Dans un coin, un piano demi-queue bizarrement couvert d'une nappe dorée. L'ensemble faisait une drôle d'impression, un peu théâtre, voire cabaret. Ou pire. Les Américains, je me suis dit. Et puis la maison pas bien tenue, poussière, taches sur la table du salon et sur le canapé, et le chien perdait ses poils une horreur, des touffes blanches aux quatre coins de la pièce, comme le père Noël qui aurait épilé un mouton, j'en avais des frissons et je m'y prenais les doigts rien que de les regarder. Bref un homme seul.

Il m'a examinée avec attention, m'a proposé du café. Il a dû s'y reprendre, parce que je comprenais mal son anglais, mais surtout, ça ne venait pas, il souffrait d'une sorte d'extinction de voix. Ça m'a perturbée. Il m'a souri encore. Le café, il y en avait une cafetière pleine sur la table du salon, posée sur une défunte peau de léopard. Il m'en a servi une tasse, en renversant un peu, j'en ai pris une gorgée nerveuse, elle m'a arrachée, imbuvable tellement c'était fort. Noir et épais comme du pétrole. Pas bon ça, pour le cœur d'un vieux monsieur comme John White, pour ça peut-être qu'il tremblait si fort. Son âge, difficile à dire, soixante-dix ans peut-être, il était vieux et surtout très gros. Une barbe clairsemée, des cheveux blancs soignés, triés sur le volet. Ce qui frappait surtout, c'était l'absence de

sourcils et de cils. Avec les grands cernes noirs comme des trous, ça lui faisait des yeux d'animal triste. Mais il avait de grands sourires et de grandes dents, ou plutôt un grand dentier – trop parfaits pour être honnêtes les chicots, dans un visage aussi délabré. Il était en mauvais état, ça se voyait au premier regard, l'aspect jauni de la peau, la lenteur des gestes, la voix. Maurice l'air mieux que ça et plus jeune que White, quand il avait passé l'arme, il n'y a pas de justice.

L'agence d'ailleurs m'avait prévenue, il fallait à M. White quelqu'un qui puisse l'aider à se soigner. Cela faisait de moi une candidate sérieuse, malgré mon manque d'expérience en maison. J'avais un diplôme d'aide-soignante, c'est même comme ça que j'ai connu mon mari, en travaillant à l'hôpital militaire. Presque vingt ans que je n'avais plus exercé. Depuis mon mariage, en fait. La veille, je m'étais replongée dans mes anciens manuels, toute cette paperasse tassée dans un carton peu après avoir épousé Maurice, je ne me doutais pas alors que je n'y remettrais les mains qu'après sa mort. Ça m'avait fait pleurer, ce fumet de vieux papier, mes doigts tout empoussiérés, comme si je déterrais ma jeunesse. Je nous revoyais Maurice et moi jeunes, Maurice ne reverrait plus jamais rien.

M. White demandait aussi quelqu'un parlant l'anglais. On ne pouvait pas dire que c'était mon cas, non, mais j'avais voyagé pour suivre mon mari, et cela suffisait à la demoiselle de l'agence, qui avait noté dans mon dossier "profil international". Ça surtout qui me mettait mal à l'aise, parce que malgré de longs séjours en Algérie et un peu partout en Afrique, l'anglais j'en connaissais trois mots, par ouï-dire, et encore je les prononçais à la va comme je te pousse. Alors quand il m'a demandé où je l'avais appris, question que je lui ai fait répéter plusieurs fois, j'ai fini par sortir quelques petites phrases bateau, avec un accent terrifiant mais peur de rien, Aw

douille you doux, Naïsse tout mite you. Il a éclaté de rire, et je n'ai rien compris, d'abord, à ce qu'il m'a dit. Il voulait savoir si je pouvais commencer tout de suite.

À petits pas devant moi, sa canne claquant des tocs secs sur le bois, il m'a fait visiter, cuisine en tomettes bien équipée, un long couloir et, au fond, la chambre de service. Elle était grande, deux fenêtres, et meublée comme le reste : du bois clair, un lit blanc laqué, un tapis crème à poils longs, une armoire avec vitrine, et à l'intérieur du cristal de Bohême, dans un fauteuil de cuir blanc quelques ours en peluche antiques, de vrais sacs à puces, peut-être ramassés dans une brocante. À côté, une salle de bains aveugle mais privative, carreaux vert amande, avec baignoire et bidet.

Il m'a dit de rester. Qu'on s'arrangerait plus tard pour récupérer mes affaires. Une drôle d'insistance, un peu inquiétante. La nuit descendait, je vivais loin de là, personne ne m'attendait. Je me débrouillais avec une petite pension de veuve de militaire. Elle permettait de ne pas mourir de faim à condition de coucher dehors, elle ne suffisait plus à payer mon loyer. Il fallait quitter, mais quelle importance. Au fil du temps, Maurice était parti, son odeur, le bruit de ses pas, la trace de ses doigts, il devenait chaque jour plus difficile de l'imaginer dans ce décor auquel j'avais pourtant touché le moins possible. Au début chaque objet est une tombe, on pleure sur une boîte à cigares, une tasse, une bouteille vide, un flacon de parfum, un peigne, on se mettrait à prier devant un peu de cendre au fond d'un cendrier. Tout ça fait partie de l'absent, il continue pendant des mois sa vie terrestre parmi nous. Puis les odeurs changent, la poussière s'entasse sur la poussière, les empreintes de doigts s'effacent. C'étaient maintenant mes odeurs de maquillage et de Cologne, mon chiffon sur les bibelots

impeccables, et même les fauteuils de Maurice qui m'avaient paru si masculins étaient devenus des meubles de femme vieillissante, on n'y buvait plus que du thé noyé dans du lait 0 %. Les objets meurent aussi.

OceanofPDF.com

DERNIER AMOUR

Ni nuit ni jour, ici la lumière est toujours feutrée sombre écrasée, les fenêtres sont toutes condamnées, tapissées comme trois des murs de similicuir rouge. Les plafonds matelassés de vinyle jade. Sur fenêtres bouchées, tentures écarlates. Un mur tout en miroirs fumés. Ici la température est toujours de dix-huit degrés et que, loin d'ici, le soleil soit au zénith ou couché n'y change rien. La chaleur l'air le bruit n'entrent pas. C'est tout en parois rouges une grotte une cave une cellule capitonnée où tout est doux et doublé, où aucune lumière naturelle ne vient blesser les yeux. C'est un ventre froid et mou qui ne respire plus.

Il est habillé d'un pyjama de soie noire, ou bleu nuit, ou jaune doré. Adossé à de gros coussins dans un lit double king d'aspect immense, tête et accoudoirs en similicuir noir molletonné pour plus de réconfort. Il est quatre peut-être cinq heures du matin, n'importe, la nuit tire maintenant à sa fin, dehors tout va s'éveiller, tous vont se lever, travailler, courir et rire et pleurer, il peut dormir sans crainte. Le monde, qui l'aime passionnément, va le veiller, et lui va pouvoir se reposer. Fermer ses yeux explosés.

Ma première Attaque, s'il te plaît. Il demande ça à son garde du corps, qui lui apporte alors une grande enveloppe brune : dedans trois seringues jetables pleines de Demerol et onze pilules, mes exquis, mes petits bijoux,

mes toutes belles, mes onze reines. Elles glissent dans la paume du Roi. Il les avale trois à trois avec de l'eau de source, il aime le chiffre trois, il monte aussi les escaliers par trois quand il peut, monte monte vite. Puis il se redresse, ôte sa veste de pyjama, pour que le garde trouve un endroit, son corps est piqué de partout, son corps devenu cuir et cuirasse. Là, sous l'omoplate, tout près de la colonne, reste un peu de tendresse. Demerol : tue la douleur, régénère le corps, rajeunit les cellules. Amytal Carbrital Nembutal Seconal : repose le corps. Placidyl Quaalude Valmid : vous berce, vous ferme les yeux. Valium : vous détend, vous caresse. Tue la douleur. Il pense à Gladys, à ses gros yeux marron et doux, Dodo Elvis ti chaton aux tits pessons ti ventre à l'air quenottes parfaites menottes fermées au dodo et vite, bébé poids plume boubouille d'amour gaminot plein de clème glacée allégée éclémée lait délayé blanc layette.

On lui apporte son dîner. Sur le bord de son lit de géant, il est assis dans sa soie noire, ou bleu nuit, ou jaune doré, il a devant lui une table amovible, trois double cheese, cinq ou six bananas splits, en mangeant il parle au garde, qui le surveille attentivement car les drogues vont bientôt agir, faudrait pas qu'il s'étouffe. Les paupières se ferment se rouvrent, la mastication ralentit, la tête décline, il mâche et parle toujours. Ça suffit Elvis, dit le garde. Suffit pas ! Encore encore ! mais Elvis tombe en avant, le garde parvient de justesse à retirer la table. Il vérifie avec les doigts que la bouche d'Elvis est vide – il a les dents parfaites et la langue enflée – pour ne pas qu'il s'étouffe pendant son sommeil, puis s'installe dans le fauteuil à côté du lit. Il monte le son de la télévision allumée jour et nuit, grand écran de lumière entre les deux fenêtres bouchées. Rien ne peut réveiller Elvis. Cela dure trois heures, peut-être quatre, puis il remue légèrement, il est incapable de parler. Le garde le hisse sur son dos comme s'il lui sauvait la vie, en lui serrant les poignets par-devant pour ne pas qu'il tombe. L'amène par un mince couloir à la salle de bains, où il tient toujours Elvis qui urine.

L'heure de la deuxième Attaque. Cette fois il faut introduire les pilules dans la bouche une à une et veiller à ce qu'il avale bien. Il faut ensuite le tourner sur le ventre, remonter sa veste, trouver un endroit dans le cuir, piquer, le tourner sur le dos, border Elvis. Au bout d'une heure ou deux, le garde sait déjà. L'odeur. Une odeur de merde. Mais il ne faut jamais le réveiller, il faut attendre, pas très longtemps, que son sommeil de plomb vole en plumes. Au bout de trois heures, peut-être quatre, il bouge les bras, ou la tête, tout est lourd mais son corps tremble comme une feuille. Il ne dort plus vraiment, n'est pas réveillé pour autant, il sort de l'inconscience, ses yeux pleurent, tout petits enfoncés battus. Le garde du corps enfle des gants de silicone. Il faut déshabiller Elvis encore assommé, un enfant échoué de cent vingt-cinq kilos, le nettoyer avec de grandes serviettes humides, l'urine et la merde coulent. Il faut quatre serviettes, à jeter souillées avec les draps qu'une des bonnes vient changer. Les gants de silicone, poubelle.

Troisième Attaque, Elvis lui mange dans la main, il faut le tenir de partout, lui tenir à la fois le verre et la tête, s'assurer que chaque pilule passe, que rien ne reste en travers. Border. Attendre. Lorsqu'au bout de quelques heures, Elvis émerge pour la troisième fois, lui prendre une robe de chambre émeraude à manches larges et le soutenir et le mener. Elvis titube, ne distingue pas la gauche de la droite ni parfois le haut du bas et parfois tombe sur les genoux. Dans la salle de bains, la lumière de l'après-midi entre, immense et désagréable, comme si la vie continuait malgré.

Il y a là posé sur l'épaisse moquette écarlate un coffret de maquillage, comme une petite mallette de cuir noir, composée de tiroirs. Il ouvre le premier et en tire une poignée de Dexedrine. Mes petits cœurs. Quand on aime on ne compte pas, on avale puis on ouvre le deuxième tiroir et on en sort une bouteille de cocaïne médicale liquide. Il en imbibe un carré de

coton qu'il se fourre dans la narine droite. Un autre dans la gauche. Respire. Respire. Ouvre l'œil. Dexedrine : augmente la concentration, aide à garder la ligne, rajeunit. Cocaïne : anesthésie, tue la douleur.

Murs de carrelage noir et or, serviettes écarlates. Au-dessus de la tablette de marbre à lavabo pourpre, le grand miroir, entouré d'ampoules comme dans les loges d'artiste. Elvis est laid. Défiguré. Même son profil n'est pas épargné : le menton file dans sa poitrine grasse, les pattes autrefois triomphales, maintenant caricaturales, font des houppes de chaque côté. Il transpire dans le froid. Donne un demi-tour au coton de la narine gauche. Respire. Là-dessous il doit rester de la beauté, dans la forme des os, le dessin du cartilage, le fond des yeux, mais on ne la voit plus, noyée qu'elle est, dans la bouffissure l'affaissement. De plus en plus il ressemble à Gladys, Satnin', maman à moi j'ai tes yeux tes cernes noirs tes orbites, tu m'habites de plus en plus, ton corps de mollesse, ton corps de vieille femme me remplit me gonfle, c'est moi qui te porte, maintenant. Je ressemble à tes dernières années, je marche dans tes pas et dans ta peau, fais-moi une petite place dans le ventre de ta tombe.

Verrai-je aujourd'hui, ne verrai-je pas Ginger Alden. Pain d'épices, petit pain au lait tendre, pain au sucre, sucre d'orgie, orgie de jelly, ma Petite Ginger regarde froidement son énorme diamant de fiançailles. Les soirs où elle vient, nous parlons, surtout moi, de la cérémonie, elle aura des pantoufles de vair, et une robe avec des boutons de rose brodés et pailletés d'or, et il y aura des perles, des diamants, et le monde en oubliera le Livre, les mensonges, la trahison, et le monde oubliera Cilla qui, la radine, s'était cousu elle-même sa robe de mariée, oubliera Cilla partie, Cilla dans les bras d'un autre, un autre tellement homme elle dit, me fait tellement sentir femme elle dit, oubliera.

Six mois maintenant qu'il aime Ginger, après tant de temps le cœur creux. Avant elle, il se faisait bien amener des filles, mais aucune ne trouvait vraiment grâce. D'ailleurs, il ne cherchait rien de plus qu'un peu de compagnie, des rires, de la jeunesse, une main douce. D'autant qu'il lui fallait s'économiser et conserver pour lui-même tous ses fluides vitaux, il en avait besoin pour guérir, rajeunir, se retrouver, et d'emblée annonçait la couleur à ses invitées. Ça leur paraissait dingue, mais rien que d'être là était tellement dingue, tellement fabuleux, qu'elles comprenaient approuvaient la fermaient et attendaient qu'il s'endorme. Toutes contentes d'être couchées là, dans leurs petits négligés de soie, à se taire et à lui tenir la main. Et parfois il était au lit avec l'une ou l'autre, et assis sur une chaise à côté, il y avait le cousin Billy Smith ou sa femme Jo Smith, pour plus de compagnie, moins de solitude. Et parfois il demandait à Billy ou à Jo, Vas-y raconte-lui les lampes que je vous ai achetées pour votre mobile home, Raconte-lui mon dernier voyage à Vegas, Vas-y raconte-lui pourquoi je prends des médicaments. Car Elvis sans dormir somnolait et il était fatigué, trop fatigué pour gaspiller ses fluides vitaux et trop fatigué pour parler.

Ginger avait paru à point nommé, quelques semaines après l'annonce du Livre de Red et Sonny West, juste à temps pour le sauver. Red et Sonny étaient ses plus anciens amis, deux de ses Gars les plus fidèles et d'impardonnables Judas. Il avait dû les renvoyer en juillet à cause des procès, de plus en plus nombreux, car ils n'y allaient pas avec le dos de la cuiller, vous ravageaient un fan en quelques baffes bien placées, et la chirurgie réparatrice, les implants dentaires ça coûte, même quand on aime. Et surtout, depuis des années, on ne s'amusait plus du tout. C'était Vernon, toujours heureux de réduire les frais, qui les avait congédiés, Elvis était ailleurs, Elvis était seul dans son grand lit sur mesure, tout replié dans ses murs rouge et noir. Quelques mois plus tard, ils annonceraient un livre. Tout y passerait : les crises, les femmes, les drogues, qui soi-disant l'avaient tant

changé. Et de sa vie il n'avait rien pris qui ne lui ait été prescrit ! Comment osaient-ils, du battage du bourrage de mou tout ça, alors que simplement il se soignait, malade très malade, toujours plus malade. Bien gorgés pourtant les salauds, ils avaient vécu sur la bête, s'étaient fait des femmes des tunes des couilles en or sur le dos d'un pauvre gibier d'hôpital, qui souffrait du foie de la rate saignait de toutes ses tripes, et dont le seul crime était de se soigner !

Pour son bien, disaient Red et Sonny. Pour le réveiller, le remettre sur la voie, avant qu'il ne soit trop tard. Ils écrivaient ce livre parce qu'ils l'aimaient. Elvis avait crié, pleuré haut, sangloté fort, médité à mi-voix de les éliminer, et de mutiler affreusement leurs corps froids. Puis revenu au calme, il avait essayé de les soudoyer, leur avait fait offrir de l'argent, beaucoup d'argent – mais combien le Livre devait-il rapporter ? Pour le bien d'Elvis, ils n'avaient pas cédé : accepter les rabaisserait plus bas que les médecins empoisonneurs. Or ils étaient ses amis, les seuls et, malgré la manière dont il les avait traités, ils le sauveraient, coûte que coûte, le sauveraient de gré ou de force. Lui feraient prendre conscience de son ignominie, et alors il demanderait pardon et se rachèterait. Mais Elvis ne se rachetait pas, il en faisait une maladie de plus. En perdait ce qui lui restait de sommeil. Le Livre avait viré à l'obsession. Car qui l'aimerait encore après ça, Elvis au corps mou et au cœur brisé, déjà méconnaissable, on le ferait maintenant passer pour un drogué un piqué un tordu, et que penserait de lui sa fille Lisa Marie. Il en parlait encore et encore, à tous, y revenait sans cesse, et pour le rassurer, personne.

Il en était là, à l'automne 1976, et il se faisait un sang, quand il avait rencontré Ginger Alden, dix-neuf ans, ancienne Miss Sécurité routière, Miss Foire aux Bestiaux en titre, avec ses deux sœurs, elles aussi des miss. Le soir même, Elvis lui avait déclaré qu'elle le touchait infiniment. Ginger,

restée seule avec lui, s'était sentie mal à l'aise, et jusqu'à l'aube avait écrasé sa timidité en écoutant attentivement. Il lui avait lu le *Livre des Chiffres* et *La Vie impersonnelle* et *Le Prophète*, Car qu'est-ce que mourir sinon se tenir nu dans le vent et se fondre au soleil ? Et qu'est-ce que cesser de respirer, sinon libérer le souffle de ses marées inquiètes, pour qu'il puisse s'élever et se dilater et rechercher Dieu sans entraves ? C'est seulement lorsque vous boirez à la rivière du silence que vous chanterez vraiment. Elvis avait lu et lu, en levant souvent les yeux pour regarder Ginger l'écouter. Elle était rentrée chez elle intacte et édifiée.

Le lendemain, il lui avait proposé les habituelles balades en Cadillac, l'avait promenée dans le plus beau de ses avions, le *Lisa Marie*, avec des robinets en or, un salon et un grand lit pourvu de ceintures de sécurité. Il voulait lui montrer Las Vegas mais une fois sur place, il l'avait directement emmenée dans sa suite au Hilton, pouvait-elle enfiler ce pyjama – un pyjama trop grand, identique au sien. Il ne la toucherait pas, avait-il déclaré, son attirance pour elle était purement spirituelle. Ginger épilée pomponnée et les cils battant à plein régime s'était étonnée, effrayée même, mais avait laissé dire. Au lit, il lui avait juste pris les mains entre les siennes, Je te vois dans une robe de mariée blanche, puis s'était endormi.

Plusieurs jours euphoriques : ce cher vieux frisson d'amour ! Il le sentait, le merveilleux frisson, jusqu'au fond des moelles. Des ailes lui poussaient, il ne touchait plus terre ! Ginger lui rappelait sa mère, ça l'avait frappé dès qu'il avait vu ses grands yeux. Réservee, peut-être, mais comme elle écoutait ! Elle l'aimait l'aimait l'aimait. Chchchcht baissons la voix, des fois que Linda pauvre chérie serait dans les parages. L'espace de quelques concerts, Elvis s'était démené : Ginger le rajeunissait, clamait-il. Mais à la fin de la tournée, elle avait voulu rentrer chez elle, car sa famille lui manquait.

Si drôle si exceptionnel d'accompagner Elvis à Vegas ! Mais plaisir d'amour ne dure qu'un instant quand votre famille est loin, et elle avait compté, et Elvis lui aussi avait compté les jours avant la fin de la série de concerts, et sur la scène compté les minutes, et il aurait compté les notes de chaque chanson, et plus que cinq, plus que trois, plus qu'un soir et c'est fini, mon Dieu je vais vomir, je déteste Las Vegas. Et bientôt Ginger lui avait fait savoir à nouveau qu'elle se sentait seule : elle voulait rentrer.

À qui voulait l'entendre que Ginger le rajeunissait, mais au bout de quelques semaines, son entourage craignait déjà une tentative de suicide. Une gamine, moitié moins que son âge, et tout en la bouclant, elle considérait avec un certain malaise cet homme bizarre qu'on lui vendait pour être Elvis, et dans les bras duquel la poussait sa mère. Maman Ginger, une fan de la première heure, avait autrefois rêvé de faire du show-biz, et s'était rabattue sur ses filles, à peine savaient-elles marcher qu'elles couraient déjà les scènes et les podiums, trois mini-miss, attifées et maquillées avant l'âge des souvenirs. Tant d'années qu'elles faisaient le siège de Graceland, attendaient de voir passer Elvis, ou un de ses Gars, ou une de ses voitures, ou une ombre aux fenêtres. Maman Ginger adorait les flashes et les caméras et elle frémissait de savoir la chair de sa chair entre les bras d'Elvis. Mais la petite, certes flattée, préférait être avec sa mère et ses sœurs, plutôt qu'avec ce gros homme si malade, entouré de tous ces autres hommes déjà vieux et assez vilains. Elle le regardait avec de grands yeux, et toujours pensait à partir. Elvis avait beau se mettre en quatre, se saigner aux veines, offrir voitures de luxe et bijoux et vêtements et à maman Ginger une maison, dans laquelle celle-ci avait fait installer une piscine aux frais de la princesse. En décembre, un employé du Hilton avait trouvé dans la corbeille de la suite une note déchirée : Me sens si seul parfois. Nuit tranquille.

Content que tout le monde soit parti. J'aimerais tant pouvoir dormir. N'arriverai probablement pas à dormir. Pas besoin de tout ceci. Seigneur, aide-moi.

En janvier, Ginger avait refusé de l'accompagner ; sa famille lui manquait, et puis elle n'aimait pas Nashville, depuis toujours détestait Nashville. Elvis, n'ayant jamais eu besoin de comprendre les femmes, avait alors essayé de l'apitoyer. Prétendument son problème de gorge s'aggravait, et en conséquence, il ne se rendrait pas à Nashville sans elle. Peine perdue. Très déconcentré à Nashville, il avait voulu repartir le lendemain de son arrivée, prétextant une bronchite, une voix caverneuse et dans ces conditions comment chanter. On avait dû, au grand désarroi du Colonel, annuler les concerts. Retour à Graceland. Elvis, pour retenir Ginger, l'avait demandée en mariage. Comme dans les vieux films, à genoux, à tendre une bague avec le diamant de onze carats et demi qu'il portait jusque-là à son propre doigt. Ginger avait dit oui, histoire de ne pas dire non. C'était le 26 janvier 1977 : la conjoncture des étoiles était au mieux, car 2 et 6 font 8, et Elvis est un 8, et les 8 sont des gens très seuls.

La tournée suivante, en mars, les avait trouvés dans le même état d'esprit : Ginger ne voulait pas accompagner et Elvis ne voulait pas chanter. Il oubliait les paroles, perdait le rythme, se plaignait du son, du micro, cette merde en fer-blanc, s'arrêtait au beau milieu d'une chanson, sans crier gare en commençait une autre. Souvent ses concerts duraient moins d'une heure, heure rognée pendant laquelle il surveillait attentivement sa montre, et l'aiguille des minutes et parfois celle des secondes, cette petite salope qui se traînait pendant que lui souffrait. Le troisième soir, il avait jeté l'éponge. Il s'était fait emmener à l'hôpital, espérant toujours attendrir Ginger. La tournée avait été annulée.

Le printemps les avait brièvement séparés. Un soir de mai, les Gars se trouvaient assis dans le living de la suite, quand Elvis était sorti de sa chambre, flanqué du Dr Nick : Ginger et lui avaient décidé de prendre un peu de distance. Il l'avait renvoyée chez elle quelques jours. Elle ferait mieux de bien réfléchir, et de choisir entre sa foutue famille et lui. Elle était encore jeune, mais si elle ne grandissait pas un peu plus vite, il n'y aurait pas de mariage.

Quelques heures plus tard, il souffrait affreusement. Il venait de recevoir sa première Attaque des mains du Dr Nick et il parlait trop vite, Je suis content vraiment content que Ginger soit rentrée à Memphis, Mieux comme ça pour le moment, Mais merde, Peux pas dormir tout seul, Besoin d'un peu de compagnie, Tu peux m'appeler Joe ? Doué, Joe, pour ce genre de trucs, Il va pouvoir m'aider. Quelques minutes plus tard, Joe avait débarqué dans la chambre, en peignoir et ivre de fatigue, Quoi donc, boss ? – Joe, j'ai besoin de quelqu'un ici, J'arrive pas à dormir seul, Est-ce que tu pourrais me trouver quelqu'un ? – Non mais El t'as vu l'heure qu'il est ? Comment veux-tu que je te trouve quelqu'un maintenant ? – Tu connais des tas de filles, On pourrait peut-être appeler la côte ouest ? Y envoyer un avion. – Elvis ! il est presque trois heures du matin, Tu peux pas me demander ça. – D'accord d'accord, la seule chose, c'est que j'ai besoin de quelqu'un. – Demain, tu auras quelqu'un, je te promets, Je m'en occupe dès que je me lève. Et Joe était sorti de la chambre. Regard de souffrance d'Elvis au Gars, Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire ? Le Gars avait alors eu une idée : Kathy Westmorland. Le visage d'Elvis s'était éclairé, Tu as raison ! Tout à fait raison ! Kathy ! Mais bien sûr ! Le Gars avait prévenu les deux flics qui montaient la garde dans le couloir : quelqu'un du show était "autorisé". Clin d'œil bizarre d'un des deux, puis le Gars avait appelé Kathy, l'une des choristes, la petite fille à la belle voix haute, comme disait toujours Elvis. À

Kathy en robe de chambre et mal réveillée : Ça n'a rien de sexuel, Il faut juste le veiller, lui tenir la main, dormir près de lui, Personne n'en saura jamais rien.

Elle était restée à ses côtés jusqu'à la fin de la tournée. Ils passaient le temps à lire ensemble des livres pieux et à discuter. Il lui avait montré un costume de scène bleu accroché au mur : non, sérieux, le voyait-elle là-dedans, boudiné dans ce petit costume de pédé tout mince, il était si gros maintenant, il le savait bien, et il aurait l'air tout à fait effrayant pendant le tournage que le Colonel lui avait signé pour juin. L'aimeraient-ils encore, laid gros malade. Il fallait pourtant se résigner, il n'y a que dans son cercueil qu'il serait à nouveau beau et libre.

Depuis, il s'est remis avec Ginger, mais il a comme perdu la flamme. L'amour cette fois encore lui échappe. Toujours Ginger file, lui à peine endormi, elle file comme la jeunesse et la beauté d'Elvis filent chaque jour un peu plus, elle est un reflet de son passé disparu. Et Elvis a beau faire cadenasser les grilles de Graceland, dégonfler les pneus de la voiture de Ginger par lui offerte, rien ne peut la retenir. Les Gars se partagent en deux camps : ceux qui voient en elle une mangeuse dont la mère a les griffes plongées dans la poche d'Elvis, et ceux qui trouvent qu'il la prend en otage et la retient contre son gré. Ginger ne dit jamais non, mais décampe quand même. Elle aime Elvis, et comment ! mais elle fuit cet homme malade, bouffi, la vie monotone de Vegas et de ses concerts, deux par soir sept jours sur sept, les enregistrements, cette foule de hyènes qui hurlent un amour féroce, prêtes à exploser les vitres blindées de la limousine, et qu'il faut traverser et qui se jettent sur le capot et leur courent après, et puis l'attente l'attente interminable l'ennui de cette vie toute cette vie réglée cloîtrée entourée de toujours les mêmes Gars vieillissants de gardes du corps de flics de murs de suites d'hôtel qui se ressemblent toutes, aux fenêtres

bouchées d'aluminium climatiseur à fond, pas d'air pas de lumière. Entre deux shows et deux apparitions, l'enlissement dans un monde de somnolence où on ne tient debout qu'à coups de Benzédrine Dexamyl Biphétamine.

OceanofPDF.com

JOHN WHITE RAJEUNIT

À peine venais-je d'arriver qu'il ne m'a pour ainsi dire plus laissée repartir. C'était bien étrange. Le genre à vous boucler chez lui avec armes et bagages. Et mes débuts sur place ne promettaient rien de bon : le premier jour, je suis restée jusqu'au milieu de l'après-midi dans un fauteuil du salon à regarder le ciel passer, pendant qu'il dormait toujours. Et à me forcer à caresser Ol'boy, c'était le chien, il venait mendier dans mes jupes et j'essayais de me faire bien voir de lui. Son vrai nom était Sweetie mais John l'appelait toujours Ol'boy, ce qui veut dire vieux garçon, j'avais tout de suite vu qu'il adorait cet animal. Une belle époque, l'époque de Vieux Garçon. John lui commentait toutes ses activités du jour et de la nuit, s'ébrouait avec lui, le gavait puis le privait pour son bien. Vieux Garçon dormait au pied de son lit et ils regardaient la télévision ensemble. La pauvre bête avait un problème de poids, elle se traînait ventre à terre, et John la mettait au régime chaque fois qu'il faisait ceinture lui-même. Il essayait alors de raisonner l'animal qui jappait lamentablement, en tournicotant dans la cuisine comme une âme en peine : Est-ce que je mange moi, Et est-ce qu'elle mange, Yvonne (car j'étais censée suivre le mouvement, et pourquoi pas après tout, vu les kilos de trop, avec la cuisine que je faisais à John en temps ordinaire), Il faut être raisonnable, Vieux Garçon, Tu ne feras pas de vieux os si tu continues à te goinfrer comme ça.

Mais Vieux Garçon, malgré une hygiène alimentaire surveillée de près, s'est mis, dix-huit mois après mon engagement, à souffrir d'une tumeur maligne au foie et, avant de mourir euthanasié, il a coûté des fortunes en interventions de la dernière chance. Pauvre Vieux Garçon, quasiment aveugle à la fin et totalement groggy, il a même fait une sorte d'attaque, on s'en est aperçu parce qu'il tombait dès qu'il essayait de marcher, comme s'il était ivre, puis grâce aux transfusions, il a pu marcher de nouveau mais en boitillant. Tous les matins je l'emmenais se faire transfuser, enroulé dans une couverture à carreaux qui sentait fort. John White voulait tout essayer. Vieux Garçon est mort en six mois, et John ne s'en est jamais vraiment remis. Il disait toujours, J'en prendrai un autre quand j'aurai fait le deuil, mais il n'a plus repris de chien, c'était fini.

Ce premier jour, donc, je ne savais pas quoi faire, j'attendais des instructions et il dormait comme une souche. J'avais voulu passer un coup de torchon dans la cuisine, sale qu'on se serait cru dans un taudis, mais je ne trouvais pas les produits – et il n'y en avait pas, John White confiait le nettoyage à une société à la fois pingre sur les détergents et peu zélée, pour ne pas dire filoute. Je me suis donc installée dans un fauteuil avec une tasse de thé, sans faire de bruit, en prenant le moins de place possible, comme si ça changeait quelque chose de s'asseoir du bout des fesses ou de s'asseoir tout son saoul, bref je ne me sentais pas chez moi. J'ai osé, coup d'audace, feuilleter un livre qui traînait sur la table du salon, c'était en anglais, autant dire en chinois, sur la couverture un triangle lumineux tout irisé avec les couleurs de l'arc-en-ciel. En regardant l'arrière, j'ai compris que John White lisait des livres d'astrologie, ça m'a impressionnée, moi aussi j'ai toujours cru que les étoiles ont de l'influence et qu'il vaut mieux les avoir avec soi que contre. Au bout de vingt minutes, les crampes ont commencé, d'être assise comme ça, au bord du gouffre et les jambes croisées pour me faire plus petite et plus décente, et je me suis mise un peu mieux à l'aise.

Il est arrivé fort défait mais comme un peu désenflé du visage, ou étais-je en train de rêver ou de m'habituer déjà ? Fagoté dans un peignoir de satin doré un peu malpropre, et je n'aimais pas ça du tout, une sorte de familiarité déplaisante. J'ai compris plus tard que c'était l'Amérique, pour eux c'est tout naturel, du meilleur goût d'être entre soi peu habillé ou habillé comme dans une salle de sport ou encore enveloppé d'une vilaine guenille, c'est signe de sympathie, c'est cordial. Et puis on ne pouvait pas s'attendre à le voir se pavaner en grand appareil alors qu'il allait, vu sa santé, vraisemblablement retourner se coucher. Il avait l'air mal luné, mais en me voyant il s'est fendu d'un sourire, m'a dit qu'il allait nous faire un bon petit café, ça allait nous remettre les idées.

Il m'a servi le désastreux breuvage, en renversant par terre puis sur la table du salon, et je réfléchissais déjà à la manière de nettoyer la sinistre peau de léopard, quand il a proposé de sortir pour m'acheter des affaires neuves, Tout ce qui vous fera plaisir, Pas la peine de repasser chez vous, Yvonne. Il était comme ça, John White, aucune idée de la vie et des choses. Ça m'effrayait un peu, cet homme qui ne voulait pas que je rentre chez moi. Mais comme il tremblait le pauvre – plus que du tremblement, c'était de la secousse – je me suis dit que dans son état, il avait peur de rester seul, d'où son insistance.

Pour plier boutique, une semaine m'a suffi. J'ai quasiment tout laissé derrière. Car à quoi bon, Maurice avait quitté tout ça, quitté jusqu'à ses vêtements, je les respirais encore quelquefois mais plus rien, ils ne l'avaient pas retenu dans leurs mailles, leurs filets, leurs fibres, leurs soies. Pourtant, les fumeurs de cigares ne délogent pas de sitôt, ils sont partis pour rester, il y a à la fois la fumée, les quantités de parfum et l'after-shave pour camoufler l'odeur. Tant de fois j'avais ouvert la penderie et ça me revenait, je respirais Maurice. J'essayais de la laisser fermée le plus possible, pour ne

pas qu'il se dissipe trop, pour le garder là, au chaud, et quand trop seule, j'ouvrais grand, et Maurice entraît, et voilà, le temps d'une nuit il me consolait et j'en pleurais jusqu'au matin. Mais maintenant Maurice était nu et seul et froid sous la terre, et ses vêtements n'appartenaient plus à personne.

Au final, tout tenait dans trois grandes valises, mes habits, quelques bricoles, une photo de notre mariage dans son cadre d'argent et le briquet à cigares de Maurice. Faire jaillir la flamme était un spectacle éphémère qui me bouleversait encore, à ménager pour ne pas le gâcher. Je pensais à la main de Maurice, aux doigts sur le cigare, à son air concentré, sévère quand il allumait, à sa manière de laisser quelques instants de trop la flamme jaillie, alors que le cigare était déjà allumé ou rallumé, puis Maurice tirait très fort, tant et si bien que ça lui creusait un peu les joues, c'était tellement charmant. Tout le reste, meubles, vêtements, objets, il fallait déjà trop se concentrer pour que ça me rappelle encore, je les avais trop vus et trop pratiqués. Je pensais vendre quelques meubles, mais l'antiquaire qui était venu n'en avait pas voulu, un blanc-bec prétentieux, un jeune monsieur qui ne connaissait rien à la vie et à peine poli avec ça. Pas de la qualité, qu'il disait, c'est du faux vieux, du plaqué, de l'aggloméré. Alors j'ai fait appel à un vide-grenier, ils vous raflent tout, ce qui a de la valeur et ce qui n'en a pas, et c'est bien commode en un sens. Ça s'est passé quand j'étais déjà partie, je suis partie très vite, sans me retourner comme on dit toujours, ça m'a moins serrée. De toute façon, ni la place ni l'argent, pas les moyens de payer mon loyer, alors un garde-meubles, je pouvais toujours rêver.

C'est comme ça que je me suis installée chez John White, que j'ai pris soin de son appartement comme si c'était le mien et de sa personne comme si c'était la moitié de la mienne. Au bout de quelques jours, il me faisait savoir son bonheur de m'avoir trouvée. Plus de quinze ans que ça défilait

chez lui ; une voleuse, plusieurs dames disparues du jour au lendemain sans donner de nouvelles, une fille surdiplômée qui cherchait en douce un autre emploi et l'avait trouvé, une fille sans diplôme avait trouvé aussi. Après celle qui passait ses journées dans le canapé à jouer sur son téléphone, il y avait eu une carne qui lui donnait des ordres et le terrorisait, la dernière avait essayé d'installer son amant à domicile, une sorte d'étrangleur qui vous cambriolait l'appartement du regard, et c'était parfois avec le plus grand mal qu'il avait réussi à mettre dehors les unes et les autres. Et puis il y avait eu moi, Yvonne, Vous êtes merveilleuse, unique, parfaite.

Ce n'était pas la vie que j'avais rêvée, pourtant. Dire que Maurice pensait me mettre à l'abri, il m'en disait tant, de ses placements, et nous lisions avec délices les annonces d'appartements à vendre, et déjà je repérais des cuisines, des salles de bains, j'imaginais des couleurs et des matériaux. Au moins c'était du concret, pas comme cet enfant qui ne venait pas et dont nous savions depuis quelques années qu'il ne viendrait jamais. Une maison, c'était tout simple, à notre portée, il suffisait d'aligner les tickets et de choisir, du solide, de la pierre. Mais Maurice était mort, il n'avait pas quarante-cinq ans, d'une mort tellement brutale, pas le temps de se retourner, même pas le temps pour le bouquet de fleurs de se faner. L'eau des fleurs était toujours claire, que Maurice déjà ne les respirait plus et que ses lèvres étaient teintées. Quelques heures plus tôt, il plaisantait, pour que je me détende, qu'il allait s'en tirer, il le sentait, et en attendant il mourait d'envie de fumer un bon cigare, toujours eu horreur des odeurs d'hôpital. Deux jours avant ça, il souffrait d'une légère migraine, légère pensez donc ! il en avait la bouche tordue. Deux aspirines et un café et ça passerait, sauf qu'il s'était évanoui. Un coup de chaud, avait-il dit en ouvrant les yeux, mais il acceptait de voir le docteur pour me rassurer – le lendemain, car pas d'urgence. Pas d'urgence, mais le lendemain au réveil, il ne voyait plus rien et ne parvenait plus à bouger. Il avait fallu appeler l'ambulance. À l'hôpital,

nous avions appris que, trop tard, on ne pouvait plus opérer, la tumeur étant trop grosse et puis tellement mal placée. Maurice s'était réveillé, rendormi, réveillé : il n'avait plus mal, plus mal du tout. Je pleurais. Croix de bois croix de fer, plus l'ombre d'une migraine, il tenait une forme, quel traitement d'enfer, ces docteurs des champions, pourquoi pleurer ma Vonne. C'est que je pleurais sans pouvoir m'arrêter. Il m'avait regardée, au moins me disait-il assez souvent qu'il m'aimait. Trop tard pour opérer, peut-être, mais avec les traitements actuels on pouvait vivre avec ça pendant des années, avait dit encore Maurice, bien son genre en tout cas. Maurice était du genre à n'avoir jamais mal, à n'avoir jamais peur et à ne jamais mourir.

John White disait souvent, si ça ne saigne pas, ça ne fait pas mal. Mais même si ça ne faisait pas mal, il fallait éviter de souffrir en silence, rien de pire pour le cœur. Se plaindre était une manière de se ménager. John White ne saignait jamais et, avec les antidouleurs qu'il prenait, on pouvait dormir tranquilles, il ne risquait pas de souffrir. Mais tous les jours, il avait un nouveau symptôme et à tort et à travers, il disait y passer prochainement, il plaisantait bien sûr, il me testait, en me regardant pour que je le rassure, puis me tuant des yeux si je ne le rassurais pas assez vite. Enfin, il fallait que je le réconforte de gré ou de force, sinon il ne m'adressait plus la parole, et ce silence, Yvonne ! c'est insupportable. Il était si esquiné, disait-il, qu'il résisterait mieux qu'un autre, parce qu'obligé de faire attention, du coup plus inquiet et mieux suivi, mieux soigné, plus bichonné qu'un autre. Tant de fois il était passé près de la faucheuse, que maintenant il la voyait venir de loin. Ça lui avait fait la peau dure, tanné le cuir – toujours il en rajoutait. L'histoire de Maurice lui faisait secouer la tête. La première fois que je la lui ai racontée, quelques jours à peine après mon arrivée, il m'a donné un magnifique collier en or, car il avait bon cœur, John White. Et tout de suite il a voulu m'accompagner sur la tombe de mon mari pour y déposer des fleurs exotiques et hors de prix, De là-haut il les verra Yvonne, et il

appréciera. Mais le récit de la mort soudaine de Maurice, si fort, si jeune, si brave, n'avait fait que le conforter dans ses opinions : mieux valait prévenir que guérir, les derniers seraient les premiers et les plus vieux enterreraient tous les autres. Enfin, le courage ne servait à rien, qu'à se prendre une balle plus vite.

Pourtant vu son état, un peu de courage ça n'aurait pas été du luxe. Constitution fragile ? Excès ? Dans le milieu des affaires, qui avait été le sien, la drogue circule, tout le monde sait ça. J'avais du mal à y croire pourtant, car les drogués boivent et fument des cigarettes, tout leur est bon, or John ne touchait pas à l'alcool, pas une goutte ! Et puis il était tellement préoccupé par sa santé, si respectueux des médecins et de la médecine française, excellente c'est bien connu, cela avait même joué dans sa décision de rester dans le pays pour sa retraite. Abuser de substances, vraiment pas le genre. Sans doute faisait-il partie de ces gens dont le corps se détraque tout seul, sans faire rien, une maladie occulte parfois, des gènes mal fichus, des organes entamés, et tout à coup c'est la réaction en chaîne, rien ne va plus. Puis il y avait tous ces médicaments, et les effets de l'un contrecarrent ceux de l'autre, sans compter les effets secondaires qu'il faut combattre par les grands remèdes, et ça vous bousille l'estomac, l'arthrose, l'insomnie, avec tout ça cette vieille bête de corps n'y comprend rien, elle s'affole fait la morte profil bas, attend que ça passe, que le vent tombe. C'est bien le diable, tous ces médicaments qui ne guérissent rien et au lieu de ça vous amochent le dedans. Souvent, il parlait de sa mère qui le soignait, rien qu'en posant les mains sur lui et en priant.

Il se faisait suivre par un nombre incalculable de charlatans, c'est moi qui le conduisais et je restais alors dans la salle d'attente, à scruter les plantes vertes généralement fausses et à feuilleter des magazines féminins ; ces gens-là ont presque toujours du retard et John White pas beaucoup de

patience, qui se mettait à pianoter férocement sur le bras du fauteuil. Comme il voulait que je profite des bienfaits de tout ça, il m'a un jour forcée à consulter une de ses doctresses favorites, cela ne pouvait me faire que du bien, si je ne voulais pas y aller pour moi que j'y aille donc pour lui. Sur place, j'ai avoué que je n'étais pas vraiment malade, un peu de fatigue peut-être, c'était de saison. La voilà qui m'enfonce des aiguilles plein le corps. À chaque point énergétique, elle m'arrache un cri de douleur, Évidemment que ça fait mal, Vous êtes en très mauvais état, votre énergie est toute. Recroquevillée. Elle m'a laissée là comme une pelote d'aiguilles dans un coin de sofa, avant de revenir au bout d'un quart d'heure, Ça agit bien, Encore cinq minutes pour être sûr du plein effet ! et elle est ressortie. J'ai regardé ces aiguilles grosses comme des cheveux trouant petitement ma peau. En relevant mon bras, j'en ai fait tomber une. Je ne voyais rien. Après, elle m'a passé sur les mains une sorte de rayon laser. Masquée comme moi-même de grandes lunettes noires, elle tenait une étonnante manette qui jetait maintenant des rayons rouges sur mes doigts et mes ongles. Ça doublait censément les effets. À la fin de la consultation, nous avons encore examiné ensemble deux papiers avec des silhouettes de femme entourées d'une espèce d'aura colorée, c'était mon énergie ; à l'aide de la caméra du Dr Korotkov, la secrétaire avait photographié l'empreinte énergétique de mes dix doigts avant et après la séance. Tiens de profil c'est tout irrégulier, j'ai dit. – Oui, il y a encore quelques zones de tension. – Et ça, ces étincelles ? – Ce sont des fougères, c'est très bon signe, Votre énergie se réveille, Vous voyez, avant la séance vous n'en aviez pas. Elle m'a montré ça avec tant de gentillesse, d'encouragement dans la voix et si visiblement désireuse que je me rétablisse. Avec bienveillance m'a mis dans les yeux ses yeux bleus, une vieille femme déjà, avec des cheveux blondis, Ça ira mieux, et vous reviendrez me voir dans quelques semaines. Bref, on

pouvait comprendre que John White soit tout emberlificoté, sans cesse elle lui parlait de son énergie en sommeil, et qu'il irait mieux bientôt, tellement mieux.

Cinq fois par jour, je devais lui faire sa piqûre d'insuline, onze heures et dix-sept heures, et puis aux repas. Depuis des années, il existe des stylos, des pompes, tout ce qu'on veut pour faire ça tout seul en discrétion, à travers les vêtements même, mais il aimait mieux que je m'en occupe, un moment de soin, un petit rituel entre lui et moi. Il aimait qu'à la minute près je me rappelle l'heure de la piqûre, que du plat de la main, je lui frotte vigoureusement l'endroit où j'avais piqué. Sans moi, il oubliait, mais peut-être oubliait-il juste pour voir si je me souvenais. Sans quelqu'un pour lui courir après, il se laissait tomber.

Je devais aussi lui administrer aux bons moments et dans les dosages prescrits les différents médicaments censés traiter ses autres problèmes de santé, que ça soit le foie, les intestins, l'hypertension, on peut dire qu'il était arrangé, pauvre John, il réclamait une attention de tous les instants. Nous avions une de ces pharmacies, il ne fallait pas s'y perdre et avoir bonne mémoire : bêtabloquants, diurétiques, calmants, anti-inflammatoires, la liste était longue. Sans oublier les problèmes de sommeil, quand on vieillit pas rare, on dort de moins en moins et on somnole en journée. John compensait par son imbuvable café qui lui attaquait l'estomac, lui mangeait le foie, lui remontait, acide, dans la bouche.

Comme si tout ça ne suffisait pas, il demandait tous les matins un cocktail de vitamines, une foule de pilules colorées, ça vous remplissait presque un verre à eau, et c'est bien les Américains sauf mon respect, ils raffinent ce qu'ils mangent autant que possible puis ils mettent ce qu'ils ont enlevé dans des cachets. À une époque, l'aloë vera, John y croyait comme

au bon Dieu, ça guérissait tout, la peau, la digestion, les peines de cœur, c'était Lourdes, c'était la jouvence, il allait de mieux en mieux, me demandait tous les jours si je voyais une différence. Il y avait eu aussi la vitamine C à haute dose. Il en attendait tant, que pendant quelques semaines ça lui avait vraiment donné meilleure mine, un miraculé de la vitamine C, puis très vite il avait recommencé à souffrir dur comme fer. La tocade des herbes chinoises, je m'en serais bien passée, très effrayants ces fragments de feuilles séchées, aux couleurs étranges, et emballés dans de petits sachets plastique sans notice ni rien, tout au plus une étiquette blanche avec un nom d'organe écrit à la main, poumons ou foie ou pancréas, d'où ça venait, où ça vous emmenait, et si vous en reveniez, Dieu seul savait. John avait acheté, dans sa période herbes chinoises, des quantités de livres sur la question, me faisait boire des tisanes qui m'épouvantaient, voulait à tout prix me convaincre et il fallait que, comme lui, je vive cent ans. Mais moi j'ai toujours eu les pieds sur terre et méfiante par-dessus le marché, je rusais en prenant quelques gorgées avec dégoût puis jetant le reste, essayant discrètement de lui faire entendre raison : qu'enfin tous ces gens-là n'étaient pas des bienfaiteurs, c'étaient des marchands de salade comme les autres, et qui sûrement profitaient de la misère du pauvre monde, et comment tout cela se mariait-il, les médicaments traditionnels, les herbes, les potions, les plantes, était-ce bien prudent. Il n'écoutait pas, il disait toujours, Je ne vieillis plus, je le sens, Je rajeunis.

Et il me prenait à témoin. J'essayais de le reconforter, C'est vrai qu'on ne vous voit pas vieillir, John. Mais si je ne le voyais pas vieillir, c'est tout au plus parce que je ne l'avais jamais connu jeune, l'avait-il été un jour, je me le demandais parfois en le regardant souffrir mille morts de toutes ses maladies, et c'était du soigné. Mais lui ne doutait de rien, Je me régénère du dedans ! et il ne parlait pas du rafistolage superficiel des dents, de l'épiderme, des cheveux, de tout ce qui fiche le camp chaque jour un peu

plus, et qu'on peut à grands frais raccommoder. Il parlait de cette illusion qui le berçait, comme quoi certaines substances empêchaient ses cellules de mourir, de disparaître, et d'être remplacées de moins en moins vite, empêchaient l'usure des os et des organes, lui évitaient de partir par petits bouts et tous les jours, de manière imperceptible mais inéluctable. La mort n'aurait pas sa peau ! pas si vite !

Je retourne à ma jeunesse, Mon corps rajeunit et donc mon esprit suit le mouvement, quoi de plus naturel, Je rêve de plus en plus, ça grâce à la calea (une sorte de foin séché, qu'il buvait en thé), Souvent maintenant je rêve de l'enfant et du très jeune homme, Même la journée, des images me reviennent, des choses qui me sont arrivées, des visages et des gens que j'ai aimés, et c'est comme si je les aimais et qu'ils me manquaient toujours plus, Le passé devient chaque jour plus net. Et je croyais le comprendre. Par quel miracle se souvient-on le mieux des souvenirs lointains. Sont-ils gravés plus profond quand l'esprit est encore neuf. Est-ce qu'à cause de l'usure et des blessures qui lui tannent le cuir, la marque perd ensuite de sa force et de sa clarté. Au point que, pour les années les plus récentes, on finit par ne plus savoir qui est qui, et si on a aimé ou pas, tout se précipite dans le même brouillard, le temps passe de plus en plus vite. Donc vois-tu Yvonne, non seulement il reste moins de temps, mais le temps qui reste dure moins longtemps, On perd sur tous les plans, si on ne prend pas les choses en main. Lui était bien décidé à ne rien lâcher.

Tout allait donc pour le mieux. John White rajeunissait doucement, retournait avec délice à sa jeunesse à son enfance, et moi je prenais soin de lui, à la fois du vieillard dont toutes les fonctions étaient altérées et de l'enfant qui ne comprenait pas la vie, car John White oubliait le monde qui l'entourait et la manière d'y fonctionner. Chez lui c'était parfois comme si

entre la jeunesse et la grande vieillesse, il n'y avait rien eu, comme s'il y avait de moins en moins. John White était une chandelle brûlée par les deux bouts, et vierge au milieu.

OceanofPDF.com

L'ÉCUREUIL

Ces petites filles toutes douces, en fait c'est des putains d'animaux. Avec leurs cheveux longs et leurs os maigres et leurs yeux à franges, elles vous renversent dix hommes, elles vous passent sur le corps, vous piétinent, si vous êtes sur leur chemin, gare ! et vos pauvres tympanes monsieur, j'en réponds pas, et numérotez vos abattis et comptez vos dents. Et si vous ne courez pas assez vite, plus un bouton sur la chemise, plus un poil sur le caillou. Elles vous arrachent tout ce qui dépasse, et après ça sera les yeux de la tête et le cœur du ventre, et elles vous boiront le sang des veines. Il dit ça, le Colonel Parker, et il a le sourire triomphant. Il a vécu d'autres vies, à travailler dans les cirques et les foires ambulantes. Il avait un numéro de poules dansantes sur des plaques brûlantes cachées sous la paille. Exhibait l'âne le plus petit du monde, en réalité enterré jusqu'aux rotules. Il peignait en jaune des moineaux pour vendre des canaris. Un temps employé de fourrière, il avait créé un lucratif cimetière pour animaux de compagnie, tout en capturant des chiens errants et des chats sauvages. Son nouveau protégé est doux et beau comme une proie.

Le 13 mai 1955, fin du concert. Il dit à ses chéries avec ses yeux maquillés et son sourire canaille un peu tordu, On se retrouve dans les coulisses, et à peine il quitte la scène qu'il les entend derrière, grand galop

de grands talons, elles ont renversé les gardes de sécurité, elles sont partout, elles ont pris toutes les directions et aussi la sienne. Le voilà ! Le voilà ! et elles le rejoignent tandis qu'il se précipite dans sa loge, et là elles se mettent à le toucher, puis à l'arracher, leurs mains sont partout. Alors d'un geste large, il jette sa veste en pâture, et elles se battent. Pendant ce temps à grand-peine, il monte sur la table de maquillage, et celles qui ne se battent pas le tirent vers le bas, de tous leurs doigts. Il se hisse malgré sur la cabine de douche. Sa chemise est déchirée, il l'enlève comme si elle brûlait, ça va vite elles ont déjà arraché les boutons, il la leur jette, elles hurlent les hyènes. Il essaie de leur parler mais elles hurlent, vite vite il enlève sa ceinture, et au loin la jette, elles se précipitent dessus. À deux filles qui sont debout sur la table pour le suivre, il tend ses chaussures, ça leur occupe les mains. Il est à moitié nu, elles se battent toujours, mais elles sont deux cents et il est seul, et c'est à ce moment-là que les gardes arrivent enfin, il respire. Les vêtements sont déjà partis en lambeaux et digérés par les filles qui se bousculent encore, mais un des policiers récupère les chaussures ; une gamine les a cachées sous sa robe, ça lui fait comme une bosse dans le dos, le flic donne un petit coup et elles tombent par terre.

Il y a les poursuivants et les poursuivis. Ceux qui sont en chasse, ceux qui sont en fuite. Les Presley appartiennent sans aucun doute possible à la seconde espèce. Vernon Presley n'aimait pas travailler. Les propriétaires n'aimaient pas ne pas être payés. L'équation était simple. D'une bicoque à une autre, on décampait chaque fois qu'il fallait régler le loyer, et Vernon allait de petit boulot en petit boulot, dans le bâtiment, chauffeur, laitier, métayer, homme à tout faire, tout ça sans grande conviction, sans une idée à lui et sans rien vouloir vraiment, sauf se poser le cul sur une chaise. La petite famille vivotait, et ce n'était pas la vie de palais.

Mulberry Alley, on avait eu une baraque insalubre près des rails et de la décharge publique, limitrophe de Shake Rags, le quartier noir le plus pauvre de Tupelo, un quartier surpeuplé qui dégueulait de partout. Du blues et du gospel montaient des porches. On avait habité aussi North Green Street, voisinage déjà plus respectable, à condition d'être Noir. Le R'nB, le jump blues, le swing passaient les murs de cabanes qu'on aurait pu crever d'un coup de poing. Les Presley étaient des Blancs cassés, déclassés, des Blancs blacks. Certains jours, ils se nourrissaient de maïs et d'eau. Au rythme où ils déménageaient, le tour de Tupelo avait rapidement été bouclé. Les débiteurs se multipliaient, il devenait difficile de sortir de chez soi ou même de se cacher. Elvis avait treize ans et son père des dettes à faire un trou dans la lune : il était temps de gagner le taillis. Aussi les Presley avaient-ils serré leurs guenilles dans quelques caisses ligotées sur le toit de la vieille Plymouth. Une fois de plus, ils fuyaient la misère.

À Memphis, ils avaient pu tranquillement continuer à déménager, de-ci de-là, ils devaient à Dieu et au diable. En attendant de changer de perchoir, on se bouchait les chaussures avec du carton et on mangeait des navets. Billy Smith, cousin âgé de cinq ans, cherchait avidement des fruits tapés et des légumes moisissés dans la poubelle de l'épicerie voisine. Un jour, Elvis avait dû sortir le petit de la benne à ordures où il était tombé.

Quand ils finissent par obtenir un logement social aux Lauderdale Courts, bâtiments de brique rouge bien rangés sur pelouse verte bien tondue, coquettes allées de béton, la situation matérielle s'améliore sensiblement. Elvis a seize ans. Il parle avec les mots et l'accent des bouseux du Sud. Il est calme, doux, un peu trouillard même.

À seize ans, l'âge cruel, celui où on apprend que l'amour est conditionnel et la meute féroce, la coiffure dite en queue de canard dont s'affuble Elvis ne passe pas inaperçue. Sans arrêt, il se regarde dans le miroir, cherche à se rassurer. Ses cheveux le préoccupent intensément. Badigeonnés de tonique à l'huile de rose, de vaseline et de pommade Royale Crown, celle des Noirs, ils semblent plus sombres, moins mous, mieux tenus. De temps à autre, il sort un peigne de sa poche arrière et d'un coup sec et étudié, se remet la mèche. Il porte des pantalons de costume mal coupés et des foulards qu'il noue en cravate, comme un acteur. Il passe souvent devant la boutique des frères Lansky, lèche la vitrine, c'est un pauvre diable avec des chaussures dessemelées, des vêtements troués, des cheveux divinement arrangés et une sorte d'allure. Pour se vieillir, il se laisse pousser des pattes à la façon des camionneurs, types redoutables et couverts de cicatrices. Il s'est composé une démarche virile, semble toujours sur le point de dégainer et pour se tourner, pivote comme un cow-boy. On le surnomme l'Écureuil.

L'Écureuil, dès qu'il descend de son arbre, est une bête traquée, et il ne court jamais assez vite, jamais assez loin. On lui donne la chasse et derrière lui, ce sont tous les gamins de Humes College qui s'en donnent. De petits durs à gros rires et, contrairement à l'Écureuil, ils ont le cœur rien moins que tendre. Les humiliations ne le décident pas à changer de coiffure. Tel est l'entêtement des enfants de seize ans. Et puis se trahir ne changerait rien, c'est l'âge où tout est joué, où ceux qui sont seuls savent déjà qu'ils le resteront, et il sent bien qu'il pourrait se laisser tondre, changer de chemise et même se laver plus souvent, on ne voudrait pas de lui pour autant, les filles ne l'en aimeraient pas mieux, alors il garde ses cheveux et sa vêtue étrange. Pauvre, un gamin même pas beau, blondinet à grandes quilles et à tignasse grasseuse, Elvis n'a pour l'aimer que sa mère.

Il n'est pas vieux, pourtant sa solitude ne date pas d'hier. Enfant, c'était un drôle de garçon avec des salopettes de travail, qui restait toujours dans son coin. Il avait beau distribuer ses rares jouets. Il ne faisait partie ni du groupe des riches, ni de celui des pauvres, auquel pourtant il appartenait de droit. C'est avec les filles surtout que ça se passait très mal. L'idée que ce toqué, ce balourd puisse s'enticher de vous était juste intolérable. Les petites quittaient la maison plus tôt pour éviter de le croiser dans la rue et de se faire aborder. Pour l'empêcher de nuire, elles adressaient au professeur des pétitions. Car Elvis enfant avait déjà un faible pour les filles et essayait de flirter avec toutes alors qu'aucune ne voulait de lui. Ce qui n'arrangeait rien, il traînait partout une guitare, dont il jouait fort mal. Un cadeau de sa mère. Pour ses onze ans, il espérait une bicyclette mais Gladys avait peur : des voitures, des trous dans la route, et puis il était tellement distrait. Elle lui avait donc dégoté une guitare dans une quincaillerie. Il l'emportait à l'école, s'en accompagnait pour chanter Vieux Shep, tant et tant, que ses camarades suppliaient que ça s'arrête, Oh non pas Vieux Shep de nouveau, Faites-le taire, épuisés ils avaient fini par couper les cordes de l'instrument. Mais peine perdue, Elvis jouait quand même, aussi tenace que médiocre, il ne démordait pas.

Elvis aimait les filles, d'un amour non réciproque. En grandissant, il avait eu pourtant quelques petites amies qui l'une après l'autre l'avaient quitté. Betty Ann Mac Mahane quatorze ans lui préférait un garçon de l'Arkansas, provoquant chez Elvis des crises de somnambulisme. Il avait voulu épouser Billie Warlaw quatorze ans. Remarquée un jour qu'elle discutait avec quelques gars des Courts en se pendant à la fenêtre d'un troisième étage. Pour ne pas descendre, elle prétextait n'avoir rien à se mettre sur le dos. Elvis charmé lui avait offert des jeans. Mais Billie s'était mise à traîner avec d'autres fiancés, tandis que la mère d'Elvis, terrorisée par les crises de somnambulisme toujours plus fréquentes de son enfant, fermait à clef la

porte de la chambre. Quant à Regis Vaughan quatorze ans, elle était partie pour la Floride sans prévenir. Un jour, tout simplement, il ne l'avait pas trouvée chez elle. Disparue. La nuit, veiller à bien fermer la porte et les fenêtres, pour ne pas qu'il file sans savoir, lui prendre le bras, doucement, murmurer, tout doux Elvis retourne au lit maintenant, tout va bien, maman est là tout le monde est là et tout le monde dort et toi aussi au dodo, CHCHCHCHTT...

Pour séduire Dixie Locke quatorze ans, Elvis se rend au Rainbow Rollerdrome. Permanente à la Tony Curtis, boléro et chemise chiffonnée, pantalon de costume noir à rayure blanche sur les côtés, il a des allures de torero endimanché et se tient des deux mains à la rampe, incapable de faire jouer convenablement ses grandes pinces, que ça soit pour la danse, le football ou, à plus forte raison, le patin. Il avance précautionneusement. Dixie a pitié. Ils causent. Elvis propose de la raccompagner en voiture et la mène à une Lincoln hors d'âge – ferraille qu'avec son père ils astiquent tous les dimanches comme une Cadillac. Il ment qu'elle n'est pas à lui, qu'on la lui a prêtée. Elvis veut savoir si Dixie acceptera de sortir avec lui même sans sa voiture. Il n'a pas encore un clou pour se gratter, et que sa mère pour l'aimer, et déjà il pense qu'on l'aime pour autre chose que lui-même.

C'est un garçon poli et sage, un fils excellent, il a le cœur bon. Il a aussi des bizarreries : il bégaie parfois, il ne tient pas en place, agité de partout et surtout de la jambe, cette jambe qui, où qu'il se tienne, voudrait foutre le camp et tressaute incessamment. On le regarde avec un peu de gêne, certains se demandent s'il n'aurait pas un "problème".

Il conduit un camion, à un dollar de l'heure. Il traîne toujours sa guitare.

Au Hi-Hat Club, il passe une audition pour chanter dans le Eddie Bond Band. Eddie Bond le prévient sans ménagement qu'il ferait mieux de retourner à ses poids lourds. Ce fisdepute lui brise le cœur ! Mais Elvis habitué à avoir le cœur brisé ne désarme pas. Après le travail, il rôde autour du studio de Sam Phillips. Il y a récemment chanté d'une voix assez suppliante et, sans déplaire, il n'a pas convaincu. On l'a remercié, après avoir jugé poliment qu'il était un chanteur intéressant. Peut-être le rappellerait-on un de ces quatre jeudis. Mais ça ne l'empêche pas de repasser souvent au studio, le cheveu brique et vérifié, et les mains soi-disant dans les poches et censément très à l'aise. De guerre lasse, on finit par le faire jouer à l'essai, avec un guitariste et un bassiste locaux, l'un fait dans les pneus, l'autre dans la blanchisserie. Entre les deux, Elvis en chemise rose est mort de peur, maigrelet à grandes cannes serrant à cœur le micro. C'est mauvais de bout en bout. Ils arrêtent les frais, le temps d'une pause. Elvis, dont les nerfs lâchent, pour se détendre fait le singe avec sa guitare et se met à chanter Tout Va Bien (Maman), et il fait le tour du studio en bondissant de-ci de-là, et Bill prend sa basse et bat le rythme, et Scotty empoigne sa gratte et suit le mouvement. Ils font un boucan d'enfer, et se défoulent, et se vengent d'être mauvais, de ne savoir ni chanter ni jouer, il ne leur reste plus qu'à faire les guignols, puisqu'ils ne sont bons qu'à ça. Ils font des bonds absurdes en levant des yeux possédés, quand Sam Phillips déboule, Minute minute ! On peut savoir ce que vous foutez ? Ça sonne plutôt pas mal à travers les murs. Ils répondent qu'ils ne savent pas. Qu'ils se débrouillent alors pour le savoir vite ! et pour ne pas l'oublier ! Qu'ils reprennent et voyons voir ce que ça donne !

C'est l'été 1954, le disque marche d'enfer. Personne ne veut croire que le chanteur est blanc, pas avec un son pareil, non c'est une blague. Les DJs des campagnes refusent de le passer sur les ondes : pas possible, on dirait trop un nègre. Le drôle de Blanc est pourtant invité en première partie de Slim

Whitman. Dans les coulisses, il est blême, il a la nausée le mal de mer le cheveu qui refuse de se mettre comme il faut. Sur la scène, il se tait. Toute cette foule qui ne l'aime pas le regarde. Silence gênant. Il entonne Tout Va Bien (Maman), et détraqué des nerfs, il se met soudain à trembler, et ses jambes s'entrechoquent presque, battent la chamade, lui échappent : il a une patte folle et l'autre part comme celle d'un faon fuyard, qui ne pense qu'à se tirer de là au plus vite. Elle se met à mener une vie propre. Parfois Elvis est obligé de s'arrêter un peu pour la reposer, mais spontanément, elle se met à s'agiter comme ça, toute seule comme une grande. Le public est frappé par la foudre et hurle.

OceanofPDF.com

L'ÉLÉPHANT

John White, c'était un magasin de porcelaine dans un éléphant. Il déplaçait la boutique précautionneusement, à tout petits pas et en s'appuyant sur sa canne pour bien équilibrer. Il manquait sans cesse de trébucher, au moindre mouvement tutoyait le désastre. Mais même quand il ne bougeait pas, le pire était à craindre. Le pire a fini par arriver. D'un coup.

C'est moi qui tenais les comptes. Du moins en ce qui concerne les dépenses. Cela consistait à dépenser, puis à mettre dans une grande boîte métallique, qui avait dû contenir des biscuits, des tickets et des factures jamais vérifiées. La première année, je gardais la monnaie. Je tenais une sorte de caisse noire, savait-on jamais comment tourneraient les choses, pas trop sûre d'ailleurs si c'était pour John White ou pour moi ou pour les deux que je gardais ça sous le coude, une poire pour la soif, toujours est-il que John White n'en savait rien, une cachotterie dont je ne suis pas fière. Je ne comptais ni ma peine ni mes heures, mais j'avais toujours eu peur du lendemain. Une peur qui s'était intensifiée avec la mort de Maurice, inattendue et injuste, on n'était donc à l'abri de rien. Mais au bout de quelques mois, John White m'a offert une voiture, pour me remercier et le conduire où il voudrait. Elle disposait d'un toit, et elle fermait à clef, une garantie sérieuse pour l'avenir. J'ai arrêté de racler les fonds, de grappiller,

la main dans le sac. La caisse noire est repartie dans les soins du ménage. Avec les années la peur s'est usée, j'ai roulé de Jaguar en Jaguar, John était mon passager, moi sa chauffarde en manteau de vison. Or la peur tient en éveil, et au fil des ans je me suis endormie, dans la mollesse et le confort et le coin gauche du canapé de cuir blanc.

Ça s'est gâté un soir d'été. Des années que j'avais deux cartes, une Visa Gold et une bleue de la Banque postale. D'abord il y a eu la bleue, elle ne donnait plus rien, je ne me suis pas trop inquiétée, ni même étonnée, un petit découvert sur ce compte c'était déjà arrivé. Mais quelques jours plus tard, il y a eu la Gold. Je suis rentrée sans les courses. Restées à la caisse du supermarché et derrière les fagots, soi-disant je reviendrais les chercher plus tard. John White était dans le canapé, avec un cigare. Il rêvait, l'œil flouté, perdu dans la fumée. J'ai fait semblant de rien et j'ai préparé un dîner de fortune. Je savais qu'elle ne lui plairait pas l'histoire, tant il avait horreur des paperasses, des tracasseries et des plaies d'argent. Il a pris son dîner devant la télévision, j'ai attendu, pas le moment, il regardait un documentaire je m'en souviens très bien, ça lui plaisait la vie des uns et des autres, des rois et des reines, il aimait les grands de ce monde, leurs joies et leurs peines. Mais il préférait de loin les documentaires animaliers, voir les lions bailler, les antilopes courir, sur un fond de musique toujours si touchant, et John White ricanait et s'émouvait. Ça oui, il pouvait regarder des heures, s'extasier devant les animaux et leurs petits, et rien ne le déprimait tant que les espèces en voie de disparition. Ce jour-là, il s'agissait d'un singe qui l'intéressait vivement, donc j'ai préféré attendre, avec mon problème d'argent, et nous avons suivi l'animal pendant plus d'une heure, le retour à son habitat, avec une petite puce dans l'oreille qui permettait de le suivre où qu'il aille, de vérifier qu'il se portait au mieux, de le protéger et de le secourir en cas de besoin, il avait connu les joies de la famille car il avait eu des petits, on avait pleuré et on avait ri ; et à la fin, pour ainsi dire

au générique, on apprenait que Tirza était mort ! Les chasseurs autochtones ! Tout ça n'avait servi à rien ! et que la forêt équatorienne diminuait d'heure en heure, que chaque seconde autant d'arbres abattus, et ça avait rendu John White fou furieux, ah il s'était bien fait avoir avec Tirza et sa puce fichée dans l'oreille, mais personne pour abattre ces assassins de chasseurs.

Il a baissé le son, j'ai ramassé le plateau, vidé les restes dans la poubelle, j'ai dit comme ça, Vos cartes John, Elles ne crachent plus, C'est fini, Comment on peut faire pour arranger ça. Il a froncé légèrement ses sourcils déplumés, mais encore tout au chagrin de Tirza, il est resté indifférent, il s'en occuperait demain, puis il a voulu manger du yaourt glacé. Toujours un succès, le yaourt glacé. Tant qu'il mangeait, rien à signaler, c'est quand il s'arrêtait que le mal de mer commençait. Des litres qu'il s'envoyait à la louche et moi j'étais bonne quelques heures après pour le ramasser à la petite cuiller.

En attendant, ça ne me disait rien qui vaille, ces courses qu'on ne pouvait pas ramener chez soi. J'ai regardé John White, dans ce canapé blanc, tout tassé, trop gros et si fragile, en train de piocher dans son seau de glace, et j'ai eu un éclair de lucidité, comme on dit, ce qui est toujours très pénible. La lucidité, c'est en plein où ça fait mal un méchant coup de néon, et sur la vitre de la lampe on voit jusqu'aux mouches les fers en l'air et elles pensaient toucher le soleil les pauvres mignonnes. Je me suis dit – ça m'a pris d'un coup et je n'avais rien vu venir – John White compte sur moi et moi je compte sur lui. Voilà. Nous vivons aveuglément, d'air pur et d'eau fraîche. Deux boiteux qui s'appuient l'un sur l'autre. Nous sommes à la merci d'un rien, un rien peut nous emporter.

Je comptais sur lui, alors que de sa personne, autant le reconnaître, je ne savais pas grand-chose, rien de consistant en tout cas. Bien sûr à mon arrivée, je me suis demandé de quelle vie il venait, cet homme seul qui passait son temps à se ménager, aux jours réglés comme du papier à musique : télé, billard, lectures, prières, siestes les yeux mi-clos. John White venait d'Amérique, et ça c'était à peu près sûr. Mais pourquoi avoir quitté, ça changeait comme le temps, comme le ciel un jour gris un jour bleu – et surtout ça restait flou : c'était À cause des affaires, de bien mauvaises affaires, ma chère Yvonne. D'autres fois, par amour – amour de qui et pourquoi ? J'étais bien triste, Yvonne. Toujours évasif. Ou alors c'était un accident, Un très grave accident ! J'ai même été sous respirateur, et cette machine à force de me faire respirer, m'a esquiné la gorge ! Mais quand je lui demandais plus de détails, il prenait l'air peiné, C'était il y a si longtemps. Puis il partait sur la drôle de toux dont il souffrait depuis. Un chat dans la gorge, avait-il d'abord pensé, mais le chat s'était avéré indélogeable, un chat mort dans le fond de son gosier, un vieux matou castré qui croassait de loin en loin, et dont souvent absolument plus rien ne sortait, un sifflement, un souffle, du vent.

Parfois je me posais des questions sur sa pauvre tête, évidemment entamée par les années. Le passé de John White était variable, mais souvent il avait été homme d'affaires, et aux États-Unis les affaires périclitaient, voilà tout, l'Europe lui tendait les bras et il y avait pris sa retraite. Mais où sont-ils ? lui ai-je demandé. Qui donc, Yvonne ? Je ne sais pas moi, les autres, votre famille, vos amis ? La question l'avait attristé. La mort, Yvonne, il m'a dit. Autour de lui, la grande en noir avait fauché sec, à ce qu'il paraît. Après tout, quand j'ai commencé, il avait bien soixante ans passés si ce n'est soixante-dix et il ne travaillait plus, il y a tant d'émissions

sur la vieillesse isolée, les conséquences en cas de canicules, d'accidents et parfois on ne les retrouve pas de plusieurs semaines, et c'est l'odeur alors, qui finit par effrayer les voisins.

Non que John White fût quelqu'un de secret, tout le contraire en fait, il en disait trop, donnait des informations contradictoires, moi j'ai de la mémoire et ça me perturbait, de l'entendre parler de son petit frère mort, qui était parfois son jumeau, puis de ses frères comme quoi il y en aurait plusieurs, mais parfois c'étaient des cousins parfois des amis et parfois c'était plus personne, il avait toujours été seul. Son ex-femme semblait, selon les jours, un épouvantail refait de partout qui l'avait bien mangé la charogne, ou un sérail tant il y en avait, des blondes, des brunes en tous genres, même s'il les aimait menues et à pieds parfaits. Ce n'est que quand il parlait de sa mère qu'on s'y retrouvait à peu près, même s'il l'appelait mon Bébé.

De si petits pieds, de si grands yeux. Il l'avait protégée autant que possible, entourée de luxe et de douceur, et les petites mains de mon Bébé ne se salissaient plus, et les petits pieds de mon Bébé ne touchaient plus terre, mais les grands yeux de mon Bébé étaient tout cernés de noir. Et il lui caressait le front et les cheveux et lui lissait les sourcils et que personne ne l'approche. Au final, on ne savait pas très bien s'il parlait de sa mère ou de sa fille ou encore d'une fiancée trop jeune. Toujours est-il que mon Bébé ne le lâchait pas d'une semelle. Ne le quittait pas des yeux. Quand il sortait jouer avec les autres, elle craignait qu'il ne se fasse écraser ou frapper. Elle ne le laissait pas descendre seul au ruisseau, loin beaucoup trop loin et puis l'eau, trop dangereuse, toute cette eau et un si petit garçon. Elle l'accompagnait à l'école, l'y reprenait, la main dans la main, sur la route il pouvait arriver malheur. Quand les autres se moquaient trop, il obtenait qu'elle le suive d'un peu plus loin, de préférence tapie derrière les buissons,

et de plus en plus loin, et tellement loin mon Bébé qu'on s'est perdus des yeux, qu'on s'est perdus perdus perdus. Pour lui mon Bébé redoutait tout, les femmes et les hommes, le viol et la violence, les maladies et la brutalité. Était-ce la peur qui l'avait tuée, l'ennui ou l'amour. Rien de grave, des soucis de bonne femme soi-disant, à peine le voyait-elle qu'elle se remettait déjà, et ils se regardaient amoureusement. Et ses cachets censément des vitamines, ou que ça brûlait les graisses, ou encore qu'elle était à l'âge difficile pour les femmes, et il la croyait l'idiot la croyait, et alors John White pleurait.

Quel âge au juste. Jamais réussi à savoir. Ultraconfidentiel, pire qu'une jolie femme plus de toute première fraîcheur. Mais un jour, il m'a demandé d'un air joueur détendu et les yeux inquiets, Quel âge tu me donnes Yvonne ? Le vrai piège, fallait ruser : Oh comme ça la cinquantaine un peu tassée mais pas trop, vous faites moins, et puis les hommes c'est pas pareil, ils vieillissent bien, ils y gagnent, leur peau elle est pas faite pareil, Et regardez vous avez encore des cheveux, et le ventre, confortable sans plus, Moi tenez je les aime bien un peu costauds, toujours eu horreur des maigrichons, c'est pas viril, Maurice un très bel homme qui ne faisait pas pitié, faut dire je le gâtai, je le gavai de bonnes choses, vous savez ça mieux que personne, Et vous en plus, vous avez de beaux yeux bleus, et toutes sortes de bobards qui leur font plaisir aux hommes, car je savais bien que ses cheveux se faisaient la malle tandis que son ventre était logé à bonne enseigne malgré les efforts et les régimes et que sa peau avait pris trop de soleil et payait très cher maintenant et que même ses sourcils étaient mangés aux mites. Il a eu l'air content de ma réponse, mais a fait l'effrayé, Quoi la cinquantaine ! Je le vieillissais. Ce John, quel comédien. Il me faisait pitié, avec son pauvre visage tout bedonnant et son menton double.

Presque toujours, il était parti de rien. Mécanicien. Camionneur. Ouvreur au cinéma. Il avait même travaillé à l'usine, disait-il. Tous les petits boulots pensables. Ça semblait fou. Moi pour ce que j'en voyais, il ne faisait rien de ses dix doigts, depuis toujours une sorte de rentier, difficile de l'imaginer à trimer, vu ses mains toutes renflouées, lisses et sans un pli, avec des bagues trop petites incrustées dans les os, pas des mains de jeune fille, non, mais pas non plus des mains d'honnête homme, c'étaient plutôt des pognes de femme obèse, que son mari fortuné aurait abandonnée pour une plus jeune, et rabattue sur la nourriture. Il devait être très riche, ça se voyait à ses goûts, son amour de la dorure, il aimait les bijoux, les chemises en soie, les jolies choses chics et fragiles, et toujours il voulait que ça soit du neuf du flambant que ça tape, et que ça se voie, se repère, se reconnaisse, sinon ça ne sert à rien disait-il, sinon c'est de l'argent par les fenêtres du fric claqué sans profit. Tout à coup ça le prenait, il se mettait à acheter et alors plus rien ne l'arrêtait. Je me suis très vite retrouvée avec une garde-robe de princesse, car dès mon arrivée, il n'était plus sorti sans moi, il fallait que je l'emmène faire du shopping. Une fois, il m'avait offert une fourrure, un vison qui, sauf le respect de feu mon grand-père, me donnait l'air de ma grand-mère jeune si elle avait épousé un beau parti, ça me remplumait encore, comme si j'avais pas déjà des appâts à la pelle, ça me donnait une classe folle, je tenais le haut du pavé. Je paradais donc avec ce vison, et des chaussures à talons d'actrice, et vas-y que je tortille, et un sac à main et des bijoux tellement classieux, grande dame enfin, il ne s'arrêtait plus d'acheter et me disait, C'est comme ça que j'aurais voulu habiller maman, elle aurait été magnifique, elle est morte plus jeune que vous, Elle a tout refusé, la seule qui n'ait pas voulu de mes cadeaux. John White était ému et moi aussi, et je me promenais à son bras, toute pavanée et riche comme Crésus, je brillais de mille feux, jamais je n'avais été aussi belle.

Contrairement à sa promesse, John White le lendemain ne s'est pas préoccupé de ses cartes qui ne donnaient plus un radis. Avec une sorte de tremblement, je suis allée les essayer une nouvelle fois, à un distributeur de billets, mais comme la veille, refusées sec, et même, la machine menaçait de les avaler. Je suis rentrée traînant la patte. En ouvrant la porte, j'ai tout de suite lâché le morceau, John je suis désolée, les cartes elles sont mortes Et j'ai préparé de la mousseline en sachet. Pour le dessert, il n'y avait plus de glace. Il n'a rien dit.

Le surlendemain, il a enfin passé les coups de fil en anglais et il était question d'argent et de succession, il s'appliquait à articuler au mieux pour que sa voix toute cassée soit audible. Après le premier appel, une dizaine de minutes en tout, il s'est senti mal, s'est assis dans le canapé. A pris son visage entre ses mains. Puis il a remis ça, et là il s'est énervé, il a même jeté le téléphone par terre, à moins que l'appareil ne lui ait tout simplement échappé, sa main était si faible. Je me suis faite petite, je suis allée dépoussiérer les chambres, quand j'ai eu fini, je me suis assise sur mon lit, en silence, en attendant, j'attendais quoi exactement. De me faire oublier, et j'essayais de comprendre aussi, mais l'énervement lui faisait augmenter le débit. Ces murmures à toute vitesse n'étaient pas rassurants. Mauvais, ces coups de fil, pas besoin d'être grand clerc. S'agissait de s'occuper les mains et de laisser pisser, comme disait Maurice toujours spirituel. Quand le silence est revenu, je suis allée préparer la mousseline, poudre eau chaude poivre sel fouettez servez, il en restait trois paquets. Et j'ai ajouté une conserve de viande, pour que ça fasse moins triste. John White a pris sa mousseline devant la télévision, sans regarder ce qu'il mangeait, sans faire de remarque, sage comme une image, il m'a même dit que c'était très bon Yvonne.

Le soir, comme d'habitude, nous avons prié. Dans le canapé, lui côté droit moi côté gauche, et le son baissé, nous avons fermé les yeux et John a chuchoté. Merci Seigneur de m'avoir montré le chemin, Et de m'avoir envoyé Yvonne, Et pardonnez-moi mes péchés, Mais allez-Vous me reprendre le reste de ce que vous m'aviez donné, Que Votre volonté soit faite, Mais aidez-nous, Seigneur, Car nous avons peur, amen. Et John White après un petit moment de silence a ouvert les yeux, Dieu m'a parlé, Yvonne, Il pourvoira, Et regardez les oiseaux du ciel. Très pieux, John White était, comme on dit, un drôle de paroissien. En arrivant chez lui, j'avais tout de suite remarqué qu'il portait au cou à la fois la croix et le Haï juif. C'était tout simple : il ne voulait pas manquer le paradis pour une question technique, et d'ailleurs, tous autant que nous étions, nous avions bien parmi nos ancêtres lointains un Juif, Et vous aussi Yvonne ! Il savait beaucoup de choses, n'avait pas son pareil pour trouver dans la Bible toutes sortes de révélations mystiques. Il faut regarder au-delà des apparences, disait-il toujours. Soulever le voile. Nous avions pris l'habitude de lire la Bible ensemble, comme ça que j'ai appris l'anglais finalement, et il m'avait montré, par exemple, que les objets décrits dans le Livre d'Ézéchiél préfiguraient déjà les ovnis, c'était à la fois simple et génial. Et partout cachés, des chiffres et des lettres qu'il fallait déchiffrer pour atteindre la vérité. Les méditations en revanche, ça ne me plaisait pas beaucoup, surtout au début. Quand il s'était mis à parler d'un certain Yogananda, j'avais tiqué. John White dans une secte ! Toutes ses bizarreries s'expliquaient ! Avec précaution, j'avais essayé de lui en toucher un mot, Méfiez-vous John, des bonisseurs et des gens qui causent trop, ils ont quelque chose derrière la tête. Il avait ri, Tu es si naïve et adorable. Et il m'avait embrassé le front : méditer, c'était comme prier sans mots, rien de plus Yvonne. J'avais arrêté de me poser des questions.

Les jours d'après, il s'est montré charmant. Il a toujours été d'une courtoisie exquise, mais là plus un caprice, plus un mot, plus une envie, je lui demandais ce qu'il voulait manger, il me disait de faire à mon idée, tout lui paraissait excellent, on le menait à l'abattoir, il se laissait mener. Ça a marché comme ça plusieurs semaines, cahin-caha, avec les ennuis que je sentais venir, puis ils ont commencé vraiment, avec l'argent qui manquait toujours. Je lui ai dit qu'on ne pouvait pas continuer comme ça, John, ce n'était pas normal que pour payer notre train de vie, je vide mon compte d'épargne. Déjà que maigriot, le compte, car quasiment tout mon salaire passait dans des fonds de retraite, je n'étais pas rentière moi. John White a baissé la tête, Tu as raison Yvonne. Puis avec peine, en concentrant son poids grâce à la canne, il s'est levé, dandiné jusqu'à sa chambre, d'où il est revenu avec une bague. Une belle bague d'or avec un caillou gros comme une bille. Il m'a dit de la vendre, elle valait dans le temps au moins dix mille dollars.

Il a fini par l'avouer : le notaire qui s'occupait de lui avait fait le grand saut et celui qui le remplaçait prétendait avoir découvert des irrégularités dans le versement des fonds qui lui étaient alloués tous les mois. J'ai averti, Faut vous prendre un avocat John, pas vous laisser faire, aller voir sur place même, aller le secouer, Il est où ce notaire. Il n'a rien dit, il semblait ne pas avoir entendu. Après un silence, il a juste ajouté que ça n'était pas prévu, il ne pensait pas vivre autant, et certainement pas survivre à ce jeune notaire qu'il avait quitté trente-sept ans plus tôt frais comme l'œil, un perdreau, un échappé de collège. Et lui si vieux toujours vivant, qui l'aurait cru, et John White de nouveau s'est perdu l'œil glacé et sans ciller. Il marmonnait, chantonnait de sa voix tout éraillée des choses incompréhensibles, gloussait dans sa barbe. Il avait parfois des moments d'étrangeté, je dirais même d'égarement, il en a eu de plus en plus dans les mois qui ont suivi, et où était-il alors. Moi j'accommodais des restes. Je courais les bijoutiers, pour

vendre des bagues. Mais vous n'avez pas de certificat pour ce diamant, madame ? – C'est un bijou de famille – Vous pouvez en faire faire un, cela prendra quelques mois, Ou je peux vous l'acheter sans certificat, Je vous en donne, allez, trois mille euros. Charognard ! Plumeur de vieillards ! C'était fini la belle vie.

Dire que tout allait bien, que nous vivions comme des rentiers, l'argent poussait sur les arbres et il s'en allait gentiment par les fenêtres, mais sans plus, ni cris ni drames. Et du jour au lendemain, l'essentiel s'est mis à manquer, tout a fichu le camp, une petite routine parfaitement calée, qui convenait à tout le monde, ne dérangeait personne et que nous menions tranquillement chez nous, avenue Pierre-I^{er}-de-Serbie. J'étais loin de penser, en arrivant chez John White que ça finirait comme ça. C'est à ce moment-là peut-être, avant que les choses ne se gâtent tout à fait, qu'il aurait été sage de s'en aller, mais je n'y ai même pas pensé, comment laisser derrière moi John White, seul au monde, incapable de se défendre et de claudiquer trois pas sans se perdre.

LA BICHE

Il apprend bientôt à courir plus vite encore et à disperser avec élégance l'émeute débutante. Il tire nonchalamment un peigne de sa poche, le passe dans ses cheveux, et d'un geste gracieux le jette au loin et pendant que les filles se précipitent pour le ramasser, il détale dans le sens opposé et rejoint sa Cadillac sa Harley ou sa Triumph.

Elvis est aimé des foules. Avec ses ronds de crasse dans le cou, il a tout bon dès le premier regard. Il meurt de peur, puis ça commence, il a les yeux, l'attitude, le mouvement, et ça passe, tout passe. Il devient un petit voyou irrésistible et un peu cruel, un marlou qui se la joue rossignol. Commence en montant sur scène par cracher son chewing-gum, sans cérémonie, et parfois se l'enlève de la bouche et le jette dans la foule hurlante, et il parle, frêle camionneur joli comme une biche, avec une prononciation terriblement vulgaire, raconte de mauvaises blagues, scabreuses, débiles, pas drôles, et emporte tout sur son passage. La foule, il sait par où la prendre. Parfois elle est sous le choc, à voir cette garçonne ses jambes ses hanches, mais elle lui pardonne tout d'avance et elle le bénit. Elvis est tout en tendons, et les secousses de ses membres inférieurs, qui à son public paraissent si coquines, si provocantes, sont surtout de la nervosité ; les plus

perspicaces se demandent s'il va tomber. Parfois aussi il tremble des mots, bégaye un peu. Whoa baby baby baby baby baby, hoquette Elvis. Il bégaye au naturel ; du hoquet il fait sa marque de fabrique.

Un geste, un regard, un mot fait-il mouche, il en rajoute, et ça marche mieux encore. Il en a des frissons dans le dos, des élancements dans la moelle, de se découvrir si beau si parfait si mauvais garçon. L'amour bruyant des foules le porte l'emporte l'enlève léger, il les aime les aime, soulevé par leurs voix, grandi par leurs regards, les aime du fond du ventre et d'un amour de tête vidée. Devenu immense comme elle, il ne pense à rien d'autre qu'à cette foule, au cœur de laquelle il bat fort, il vit vite et oublie sa mère et oublie Jesse Garon. Tout le monde respire en même temps, et on entendrait tomber une épingle, si la voix d'Elvis ne couvrirait pas tout.

Quand ça se termine, tout retombe et Elvis n'en revient pas de tant d'effet. Il redevient poli, tellement poli, à tout le temps remercier s'excuser s'écraser avec son mauvais accent du Sud, à chercher comment se tenir. Il ne boit pas, ne fume pas, ne jure pas. Les yeux faits, il a au bec une clope qu'il se garde d'allumer, juste histoire de jouer avec et d'avoir une allure. Elvis le nègre blanc, le gamin blanc aux hanches noires.

Avec Scotty et Bill, ils sont désormais sans cesse sur la route. Ils font le concert, dorment à l'arrière de la Cadillac toute neuve, repartent pour la prochaine ville. Elvis est un compagnon de route qui n'a rien de reposant. Tandis que son pied bat de l'aile, toujours prêt à s'envoler, son débit de parole est affolant, pendant des heures il jacasse sans respirer, change à chaque instant de station radio, écoute tout, tous les styles, country, spirituals, gospel, il fixe ses cheveux avec trois gommes différentes, une pour l'avant, une pour le sommet, la troisième pour l'arrière, ça laisse des

traces huileuses sur ses chemises ses vestes sa peau le cuir de la Cad, et des mèches rebiquent quand même, c'est un cauchemar, ces cheveux que rien ne fait se tenir tranquilles, qui refusent de se mettre comme on veut, qu'il faut sans cesse vérifier. Il ne fatigue jamais. Il s'habille comme personne, couleurs venimeuses matériaux suspects daim, python, alligator. Il se ronge les ongles jusqu'au sang.

Faire une cour polie aux filles n'est plus d'actualité. Où qu'il chante, de longues files d'adolescentes se forment devant la chambre de motel qu'il partage avec ses musiciens, il y en a parfois des centaines, elles veulent le voir de près ou le toucher. Elles entrent par groupes de trois ou quatre. Ils causent, flirtent, et les plus dégourdies lui proposent toutes sortes de caresses. Parfois Elvis en embrasse l'une ou l'autre, ce sont quelques baisers entre deux portes, entre deux villes, quelques mots doux. À toutes, il jette de longs regards langoureux par-dessous ses paupières légèrement tombantes. Et toutes l'intéressent, pourvu qu'elles aient un visage des jambes un cul passables. Il s'amourache bien sûr, mais se méfie un peu. De l'amour à cœur joie, de l'amour en veux-tu, tant d'amour, oui, mais à quoi tient-il ? L'amour lui est tombé dessus comme la foudre. Et il n'est pas venu tout seul, il est venu en foule et en force et accompagné. C'est l'amour en grande pompe, en grande fanfare, sans effort et sans séduction. Voilà que désormais on l'aime sans le connaître, après l'avoir écarté sans lui donner sa chance. Y pense-t-il beaucoup, sous lui la petite le regarde avec des yeux de brûlure et lui les yeux ailleurs se sent tout proche, et quand il vient dans les cheveux longs et noirs, il l'a déjà oubliée. Pour Elvis coucher avec elle, c'est coucher avec personne, tout au plus avec lui-même. Mais pour elle, coucher avec Elvis, c'est coucher avec toute la foule, c'est une orgie intime, une partouze entre quatre yeux.

Les hommes eux continuent à le tenir loin et ça l'attriste, lui qui a toujours voulu faire partie du clan des mecs, qui aurait tant aimé être enfin des leurs. Il se met à rassembler autour de lui les Gars, notamment Red West qui le sauvait parfois du temps où il était écureuil. Ce sont des garçons sans éducation, un peu brutaux, qui boivent qui fument qui rotent qui parlent mal et font rempart autour d'Elvis, car ses chéries un peu plus chaque jour deviennent féroces. Ils ont l'humour des camionneurs et des pauvres et des forts en gueule.

Bientôt, il chante sans guitare et en quelque sorte sans défense. Il a son faux air de nonchalance et soudain, la bouche tremblante, il part tout en haussements d'épaule et en bégaiements, les poignets écartés, en un jeu de doigts à la fois électrique et étudié. On adore Elvis, on le déteste, à miauler et à donner du coffre en enchaînant des mouvements jugés primitifs, des tortillements de stripteaseuse, tout juste passables si on est une blonde à formes. Homme et femme, humain et animal, Blanc et Noir, pieux et obscène, ange et singe, Elvis est un monstre, et on lui met sur le dos tout ce qu'on peut : l'effondrement des valeurs, la débauche des filles, l'adultère, les émeutes, le mélange des races. Elvis le Pelvis, on l'appelle, et ça le met hors de lui. Qu'on l'accuse de vulgarité le blesse affreusement : non il n'est pas vulgaire, clame-t-il à tout propos, c'est la musique, c'est le rythme qui veut ça, ces mouvements-là précisément s'emparent de son corps. Et d'ailleurs les Noirs jouent et chantent comme lui depuis toujours, et tout le monde s'en fout pas mal. Quand il chante du rock'n'roll, il ne parvient pas à garder les yeux ouverts et ses jambes ne tiennent pas en place, c'est comme ça, où donc est le mal.

Gladys habite maintenant une petite maison de rêve sur Audubon Drive, dans un quartier à la mode plein de médecins et d'avocats. C'est un bungalow vert amande avec une pelouse soigneusement épilée, un double

garage et bientôt pas mal de grosses voitures. Sur Audubon Drive, on voit d'un très mauvais œil les nouveaux venus, qui pendent leur linge dans le jardin comme des pauvres, et les vierges folles qui piétinent les gazons alentour, arrachent les touffes d'herbes qu'Elvis a peut-être foulées, et dans toute la rue bientôt l'herbe n'est plus qu'un souvenir. Il y a aussi les problèmes de circulation, les petites se jettent sous vos roues et les files de voitures sont tellement longues que les voisins appellent la police. À cela s'ajoute que depuis l'ascension sociale des Presley, la moitié de la famille s'est quasiment installée à domicile et c'est gratiné, ça boit, ça gueule et dégueule, ça traverse les murs. Car la pauvreté, ça vous reste toujours, dans la peur de manquer, et ça vous poursuit sous forme de parents faméliques, de parasites, de pique-assiettes qui portent votre nom. Ils occupent donc en quantité les quatre pièces d'Audubon Drive, ce sont des cousins cousines oncles tantes aïeuls à n'en plus finir, traînant des maladies d'affamés et des bouteilles de gnôle, raclant des jurons entre les dents, ils ont le foie déglingué et le cerveau fusillé, ils finissent par faire peur à tout le monde et, en sortant leurs flingues pour un oui pour un non, donnent le frisson non seulement aux voisins, mais aussi aux fans les plus intrépides. Derrière lui Elvis traîne tout un peuple de Blancs cassés.

C'est à Gladys qu'on vient se plaindre. Même si elle a fait de sa maison un musée à la gloire de son fils, avec des affiches, des photos d'enfant, des guitares et des coupures de presse sur le frigo, elle ne se sent pas vraiment chez elle. Chez elle, c'est là où est Elvis, or Elvis passe le plus clair de son temps sur les routes. Elle rêve que ça s'arrête, qu'il devienne chanteur de gospel comme il le désirait autrefois, et qu'il reste à la maison. Gladys longtemps joyeuse et emportée est devenue triste. Elle prend des pilules pour retrouver la ligne. Elle boit. Elle boit proprement, sans ennuyer personne et se camoufle l'haleine, mais incontestablement elle boit. Triste, et rien n'y fait, ni Vernon qui ne pense qu'au garage et au lot de voitures

promis par Elvis, ni Mimosa, son nouveau petit chien de compagnie. Elvis, de son côté, enrage qu'elle ne se laisse pas couvrir de fourrures et de bijoux. Imperméable à sa gloire et à son argent, elle continue à porter des vêtements de bonne ménagère, de femme pauvre mais dure au mal et méritante.

Gladys recoud à tour de bras. Les boutons de chemise, c'est ce qui part le plus vite, dès qu'elles se bousculent autour de lui. Puis elles lui arrachent la chemise qui s'enlève d'autant mieux. Quand Elvis rentre, Gladys demande parfois aux Gars leurs boutons de chemise pour dépanner. Bientôt, ils sont toute une horde de jeunes hommes à chair de poule, dépoitraillés et les manches battant le vent. Quant à la fille de passage qu'Elvis ramène à la maison, Gladys l'embrasse, la trouve belle, lui caresse le visage. Elle la prend à part. Elle la supplie de veiller sur lui, de ne pas le lâcher d'un pas, avec toutes les mauvaises habitudes qu'il a, de vérifier ses vêtements avant de les envoyer à laver, toujours il laisse de l'argent dans les poches, et puis c'est un grand nerveux, et il est somnambule : quand il se lève la nuit en dormant, lui parler tout bas, et quand il te répond, lui dire d'aller se recoucher, C'est l'heure Elvis, Il faut te reposer. Depuis qu'Elvis est sur les routes, Gladys a commencé à mourir à petit feu. Elle est seule et mangée par la peur que quelque chose n'arrive à son petit. Que les femmes le déchirent de leurs ongles, que les hommes le battent et le défigurent, que la foule le tue.

Car où qu'il aille, se forme aussitôt un attroupement de petites filles avec des yeux de voyous amoureux. Elles ont des joues de bébé, des yeux de prédatrices, le pas rapide et la jambe longue. Elles le veulent maintenant et maintenant, tant et tant qu'elles l'étoufferaient des doigts et des bras. Cela commence par quelques voix, C'est lui ! Non, ce n'est pas lui ! Si, c'est lui ! Une émeute d'enfants femelles gronde déjà, elles sortent de partout. Et suivies de frères et de petits amis jaloux, elles le reluquent avec des yeux

d'oisillon de proie. Plus à distance, certaines jettent leurs talons au loin pour courir vers lui plus vite. Foire de Memphis, Elvis, flanqué d'une amie, continue à marcher. Autour d'eux la foule enfle, et plusieurs gamines s'accrochent à ses vêtements, l'une d'elles répète sans arrêt, Promets-moi que tu le feras, Promets-le-moi, sans qu'on sache exactement ce qu'elle veut. À mesure qu'Elvis avance, la foule augmente, lui fait cortège. Il s'arrête à un stand où il faut jeter des balles dans un cerceau, il veut offrir un ours en peluche à sa compagne. Il gagne du premier coup, la tenancière lui tend l'ours, il se volatilise. Sûrement, la drôle de petite fille l'a pris. Ou une autre. Elvis gagne et perd successivement trois ours, qui s'envolent en fumée avant même qu'il y touche. Pendant ce temps, la foule toujours plus nombreuse se presse contre eux, et cela devient douloureux, cette rambarde du stand qui leur scie les chairs juste au-dessus des hanches, et tout contre les planches les os leur font bien mal. Finalement, les forains les aident à passer par-dessus le comptoir et tous deux se mettent à courir à toutes jambes jusqu'à l'entrée, où une voiture de police les ramène à la Cadillac.

Même sur scène, l'amour qu'on lui porte vire à la rage. On ne s'entend plus jouer, désormais, tellement la foule hurle, démente, dès qu'Elvis apparaît, ruisselante et aveugle, les visages sont déformés par la fureur. Scotty et Bill ont beau monter le son, et Elvis époumoné brailler à s'en déchirer les cordes, à peine si on distingue de loin en loin le batteur, pourtant particulièrement énergique. Les fausses notes passent inaperçues, seuls comptent maintenant la présence d'Elvis et ses déhanchements. Elvis devant improvise, les autres derrière suivent, et les musiciens assourdis se vantent d'être le premier groupe au monde dirigé par un cul.

LA MÉMOIRE DU CORPS

John White couché sur le côté et les genoux ramenés vers la poitrine. Une alèse dessous, une serviette éponge dessus. John White les yeux fermés et la peau drue, cireuse, comme écailleuse au contact. Un petit gémissment lui venait quand j'introduisais la canule, car ce n'est jamais agréable. Puis je lui disais de serrer et qu'il fallait attendre dix minutes. Au bout de deux, il souffrait, il demandait si ça y était presque. Comme ça tous les matins. Pauvre vieille bête, usée à la corde, elle écumait dans son sommeil, paresseuse à crever, lente si lente, et le café noir, drôle de soupe qu'on lui déversait dans la gueule n'y changeait rien. Rien ne bougeait, rien ne descendait, rien ne passait, c'étaient des lavements qui ne lavaient pas, la bête avalait et ça macérait dedans. Voilà.

Avec ça des mains et des pieds froids comme ceux d'une jeune fille, sauf que c'étaient des pattes et des griffes, du poil sur de la corne, des ongles jaunes presque des os séchés, que je lui taillais difficilement, avec le temps ça s'épaississait, des couches se rajoutaient, s'accumulaient, se fossilisaient. Le premier jour, j'avais essayé de lui enlever ses bagues, avec de l'eau savonneuse puis du lubrifiant et rien à faire, des coquillages incrustés dans de la pierre, les phalanges elles-mêmes semblaient avoir gonflé. Peut-être bien le cas d'ailleurs, car les articulations faisaient de larges nœuds. Mais

John White disait qu'il fallait tout simplement attendre que son régime fasse effet, il enlèverait alors ce qu'on voudrait, toujours il disait ça, n'empêche que les bagues s'étaient enfoncées, vissées dans l'os, et pour les enlever il aurait fallu couper avec une pince-monseigneur.

D'ailleurs les régimes, parlons-en, étaient sur lui tout à fait inefficaces. Moi ça m'affinait un peu, car j'accompagnais toujours, vu qu'il ne supportait pas la solitude. Et du poids j'en avais à revendre, des kilos par paquets, je ne sais pas comment ça m'est venu, naguère une si belle silhouette ! mais vers quarante-cinq ans j'ai commencé à prendre, les hormones peut-être, c'est devenu difficile de m'habiller comme je voulais, il a fallu passer aux habits amples et larges, et ça me vieillissait, avec mon gabarit la seule alternative c'étaient les jupes et les chemises de bohémienne hippie mais ça, merci bien. Alors avec John White on s'affamait et on buvait des milk-shakes hyperprotéinés au goût d'aisselle, en se jetant des regards complices. On avait tout essayé, on alternait le monodiète et l'ultraléger car maintenant tout est allégé, dégraissé, sans colorants, sans arômes, il y a du beurre sans gras et du sucre sans sucre ! John White se pesait plusieurs fois par jour, quand il avait perdu il était au beau fixe, quand il avait pris je le voyais tout de suite, la mine grave l'œil morose ça ne trompait pas. Il y avait eu bien sûr des périodes de relâchement, mais son estomac le rappelait aussitôt à l'ordre, si fragile qu'un rien le faisait vomir, et les excès le terrassaient plusieurs jours d'affilée. Les derniers mois, quand nous sommes devenus pauvres, il a arrêté de faire attention, il mangeait ce qui lui tombait sous la main, me demandait du pain de mie Harry's qu'il se faisait griller et becquetait à longueur de temps.

Toujours est-il que sur ses mains le yoyo de la balance n'avait aucun effet, il avait la bague au doigt comme d'autres ont la corde au cou. Ça le désespérait. Curieusement abîmées, ses mains, avec de petites cicatrices,

des ongles qui poussaient mal, d'où ça venait-il, mais c'était surtout le gonflement, il portait comme des gants de latex pleins d'eau, on ne voyait plus les os les tendons les délicatesses tout effacées, c'était lisse, mais lisse sans jeunesse, c'était informe et moite, l'eau lui sortait par tous les pores. Et le désespoir n'empêchait pas la négligence : des mains qu'il ne soignait pas, et ses ongles poussaient tout leur saoul et en grand deuil. C'était son côté contradictoire. Très préoccupé par son apparence, il jetait des regards menacés dans chaque miroir qu'il croisait, mais je pouvais bien exposer des quantités de savonnettes en forme de coquillage, d'étoile, de cœur, et de toutes les couleurs, peau de balle ! L'hygiène ne lui disait pas plus que ça, parce qu'elle ne se voyait qu'au deuxième regard, l'important était de présenter, de porter beau de loin. Je veillais à lui garder propres ses vêtements, car il détestait que ses chemises soient mal repassées, le plus petit pli, le moindre froissement, et il me faisait recommencer, et vas-y que je rajoute des cuillers et des louches d'amidon et que je vaporise à en avoir des crampes à l'index, tant et tant que ça faisait cartonné, des chemises comme des cuirasses, des vestes comme des armures, mais dessous c'était la crasse.

C'est quand l'argent a manqué vraiment que John White s'est mis à sentir. Il sentait, et ses chemises impeccables n'y changeaient rien, j'avais beau rajouter du détergent, de l'assouplissant, du détachant, laver plus chaud, faire bouillir. L'amidon et le parfum masquaient à peine, c'était comme dans les cabinets les blocs désodorisants, tout pêche, tout rose, tout marine, et c'était pire, ça ne faisait que souligner, ça passait les pores et ça imprégnait les vêtements, ça chargeait l'air de toute la pièce. Il ne s'apercevait de rien. C'est juste qu'il ne se lavait plus. Les serviettes dans la salle de bains restaient telles que je les laissais, proprement empilées. À la fin je me suis mise à le laver au gant de toilette, après les autres soins. J'attendais que l'eau coule bien chaude pour tenir le gant dessous, ça me

brûlait un peu les mains, et je le tordais, puis j'y versais du savon liquide. La peau épaisse et huileuse de John White ne me dégoûtait qu'un instant, le contact d'un reptile apprivoisé et blessé, puis ça passait. Je regardais John White fermer les yeux et sourire aux anges.

Les mauvaises nouvelles n'ont pas changé sa mauvaise habitude de regarder la télévision toute la nuit. Il dormait mal, comme beaucoup de vieux. Il disait toujours que c'était pire avant. Ça s'était amélioré quand il avait renoncé à dormir. Tout va mieux quand on renonce, Quand on renonce au sommeil, au bonheur, à l'amour, à la vie, on ne s'en porte que mieux, on attend tranquillement que ça se termine, la simple absence de malheur devient du bonus, plus rien ne blesse et tout s'éteint. Il disait ça, John White, mais c'était le genre qui ne renonce pas vraiment, le genre fleur bleue, un peu fanée sur les bords, mais sentimental comme une vieille fille, le genre vieille peau aux yeux tendres qui malgré les rides continue à s'asperger d'eau de Cologne, à regarder l'horizon depuis la fenêtre d'une bonbonnière. John White aimait les grands mots : jamais toujours mourir aimer, des mots qui revenaient quoi qu'il dise, il faut aimer ou mourir qu'il disait, comme si on avait le choix. J'ai le cœur tellement sec il disait, mais il n'était que tristesse. On ne m'a pas aimé, qu'il ajoutait sombre. Et c'était bien la preuve qu'il pensait être aimable. Toujours il me demandait de parler de mon mari, de notre rencontre. Si seulement on m'avait aimé comme ça, J'aurais été quelqu'un de meilleur, Pas eu de chance, et il se donnait des airs de fiancée abandonnée au pied de l'autel. Comme passé à côté de sa vie.

Je me rappelle que nous étions intéressants sinon beaux, quand nous sortions en ville, à avoir l'air d'un vieux couple d'amoureux en plein shopping de Noël, moi dandinant en vison et lui me parlant de sa mère. Je me suis même posé des questions, les premières années surtout. Pour

autant, mes sentiments pour Maurice ne faiblissaient pas, et jamais la vie ne reprendrait le dessus, ce qu'on appelle vivre un mort dans l'âme, un plomb dans l'aile. En surface pas un pli, tout continue, mais dedans ça n'arrête jamais, tout rappelle. C'était juste le regard des autres, la force des choses et l'idée que John White me faisait des avances. Et puis j'étais tellement jeune encore, la quarantaine, fallait bien que jeunesse se passe. Bien sûr, John White n'était pas beau et même, d'une laideur qui agressait. Tout le contraire de Maurice qui lui ne vieillirait pas, le pauvre cher enfant, et si bel homme, tout en prestance, tout en regards sévères et en mots tendres. Sans compter l'uniforme, là il était à tomber, avec son regard franc, le menton et le nez un peu forts, l'œil jouant sur du velours, noir si noir. Non Maurice c'était incomparable, la jeunesse, la flamme, la lave plein les veines, même après vingt ans de mariage il en restait toujours quelque chose. John White de ce point de vue-là, tout gentil et riche qu'il était, n'aurait jamais été à la hauteur. En même temps, je le connaissais sur le bout des ongles, au quotidien s'entend, en faisant abstraction de son passé variable qu'il aurait été bon peut-être de tirer au clair. Et il me tenait la porte, me faisait des yeux, me couvrait de cadeaux. Étaient-ce des avances. Était-il timide. Parfois il avait des accès de timidité. Toujours est-il qu'il n'avait jamais eu le moindre geste déplacé, au bout d'un certain temps ça avait même fini par me froisser. Des bijoux, des petites attentions oui, et des compliments toujours polis, mais il faut bien le reconnaître, rien de concret.

À la fois généreux et un peu tyrannique. De mon côté, j'étais aux petits soins, quelque chose dans son attitude provoquait ça, on ne pouvait pas s'empêcher : on lui épluchait ses pommes pour pas qu'il s'étrangle, on les lui coupait en quartiers tout fins pour pas qu'il s'empiffre, on soufflait sur son potage pour pas qu'il s'ébouillante, on lui posait son pyjama sur le chauffage, on le bordait, les vieillards sont fragiles comme des enfants. Et voilà où ça coinçait, je le trouvais trop vieux pour moi. Et lui, impossible de

l'ignorer, il me trouvait trop vieille. Car quel qu'ait été son âge immémorial, une chose lui paraissait sûre : il était plus jeune que moi, j'étais plus âgée que lui. Quand il partait sur mon âge, il ne tarissait pas, désobligeant, et il ne s'en rendait même pas compte. C'est bien les hommes !

Toujours à répéter À ton âge Yvonne, Pour quelqu'un de ton âge Yvonne, et toujours, j'étais plus âgée que sa mère fauchée en pleine fleur, ça me piquait affreusement. À mon arrivée, je n'avais pas quarante ans, lui un âge incalculable, j'aurais pu être sa fille, mais dans ses yeux je me voyais centenaire, grabataire, un pied dans la tombe, vieux cabas auquel il fallait présenter tous les possibles égards. Au bout de quelques années, il a fini par comprendre. Il ne m'a plus parlé de mon âge, même s'il n'en pensait pas moins. Bref tous les deux nous nous trouvions trop vieux l'un pour l'autre, et c'est ce que nous sommes réellement devenus au fil des ans, trop vieux pour qui que ce soit, tant de temps s'était écoulé, nous étions des survivants et nos morts devenaient si jeunes.

Il y a l'âge qu'on a et celui auquel on reste, mentalement. C'est ce qu'il disait John, l'esprit reste accroché à un âge et ne le dépasse jamais. Pas comme tomber en enfance, mais plutôt s'arrêter en jeunesse, et quelque chose fait que dans le miroir on ne voit pas en face l'affreuse réalité. On ne voit pas les rides, parce que c'est dans une sorte de sommeil qu'on se regarde, et puis le visage figé est plus flatté que celui qui s'anime, il peut rappeler encore des temps meilleurs. Mais on est toujours plus vieux qu'on ne pense. Dans le cadre photo de mes noces, je voyais cette jeune femme blonde, presque une étrangère, ç'aurait pu être ma fille, sauf qu'elle ne me ressemblait pas tant que ça. Comme j'étais idiote alors, une petite bécasse avec du vent plein la tête, qui êtes-vous et d'où se connaît-on mademoiselle, nous n'avons à ce qu'il paraît pas gardé les oies ensemble. Un autre corps, une autre âme, et rien en commun, à part des rêveries, des souvenirs que j'ai

sans doute fini par m'inventer au fil du temps. Si loin si flou, toute vie avant celle-ci semblait avoir été vécue par une autre, c'était comme du mensonge, de l'usurpation, quelqu'un avait pris ma place, j'avais volé la vie d'une inconnue. Et Maurice maintenant aurait pu être mon gendre. L'enfant que j'aurais aimé tenir dans les bras devenait mon petit-fils, une chose minuscule que mes bras étaient trop faibles pour porter, mes bras de vieille, mes bras aux veines dures et remontées à la surface, des bras dont la peau s'est desséchée sur des os de poulet.

John disait souvent, Moi c'est quatorze ans, c'est là que j'en suis resté, et alors il riait. Mais les derniers temps, il s'était mis à changer très rapidement, ça serrait le cœur, d'autant que ce n'était pas le moment, parce qu'avec ce notaire qui le privait, il fallait faire face ! John de plus en plus tassé, et la tête qui s'en allait, et moi je devais gérer sa vie dans chaque détail. J'étais au four et au moulin, j'étais sur tous les fronts, ça faisait de votre servante une drôle de dame de compagnie ! Pour ceux qui nous voyaient ensemble, j'étais son épouse. Pour lui, j'étais sa mère, en moins jeune. Dans la vie, j'étais son ombre, sa main droite, j'étais ses yeux et, de plus en plus souvent, sa tête. J'étais sa voix quand nous sortions. J'étais son pilulier. Sa canne. Sa montre. Quand j'ouvrais les tentures j'étais le soleil, et j'étais la nuit quand je les fermais. Son nid quand je le bordais. Mais pour moi il était quoi au juste.

LA TONTE

Vingt minutes plus tard, Natalie Wood ressort en trombe de la chambre, le visage fluët et l'œil noir. Elle s'en prend au Gars qui monte la garde devant la porte, C'est quoi son problème à ton patron ? Il a peur du loup, ou quoi ? Les mains partout oui, mais zéro action. Le Gars se confond en excuses, mais ça ne la calme pas, elle continue à crier, Il est pas censé être le roi du pieu, le king de la queue ? Mais il ne veut pas me baiser, Quoi, il va aller raconter dans tout Hollywood que je ne suis pas assez bien pour lui ? Pas assez belle ? Pas assez sexy ? Le Gars bien embêté essaie de lui dire que jamais Elvis ne ferait une chose pareille, tandis que les autres, gênés, débarrassent le plancher. Elle ne se calme pas et ricane, bande de pédés de pédales de braguettes réformées. Quand elle le somme de lui prouver le contraire, le Gars n'ose pas refuser. Très étonné, il se retrouve sur elle – en un mouvement, elle a fait valser ses bas et essaie de lui défaire son pantalon, et elle le guide en elle et ils besognent furieusement, il y a le bruit des respirations et celui du gros bracelet de Natalie Wood qui claque contre le sol, dessous elle cache son poignet déformé. Au bout de quelques minutes ils coulent de partout, elle lui gueule que c'est n'importe quoi vraiment, il ne sait pas s'y prendre, et lui de son côté s'inquiète de ne pas avoir mis de préservatif. Elle se dégage, remet rapidement ses bas, S'il veut sortir avec moi de nouveau, il faudra qu'il aille jusqu'au bout, Ah oui, et

dis-lui aussi que je suis le meilleur coup d'Hollywood, et elle sort en claquant la porte. Quand le Gars regarde du côté de la chambre à coucher, il voit qu'Elvis se tient dans l'entrebâillement. Elvis referme doucement derrière lui et n'en parlera jamais.

Son intégration dans la petite société hollywoodienne laisse à désirer. Accompagné de ses cousins Gene et Junior – Gene pas très malin et Junior pas vraiment normal – Elvis pas du tout sophistiqué s'était tout de suite fait remarquer. À peine arrivés, ils avaient claqué sept cent cinquante dollars en voitures tamponneuses et presque autant en victuailles foraines. Ricanement généralisé : les ploucs, les bouseux débarquent de leurs collines, et c'est déjà à qui se moquera le plus cruellement, à qui racontera sur leur compte les anecdotes les plus piquantes. Elvis s'entoure, recrute toujours davantage de Gars dévoués.

Quant à sa carrière, il n'a pas apprécié que pour le bout d'essai, le producteur lui ait tendu une guitare de pacotille. À ce sujet, il s'est montré avec le Colonel clair comme de l'eau de roche. Il ne veut pas jouer dans des films pour pousser la chansonnette, il veut être James Dean, Marlon Brando, sinon rien. D'ailleurs il a étudié l'un et l'autre, et il sait exactement ce que les femmes aiment en eux, Nous sommes sombres et moroses, Il y a en nous quelque chose de menaçant, Nous ne sourions pas, et ça leur plaît infiniment.

Ça leur plaît tant qu'il doit quitter le Knickerbocker Hotel, pris d'assaut et envahi par les fans. Il se réfugie dans le penthouse du Beverly Wilshire, appelé aussi la Grange à visons, tant il y traîne de starlettes, de petites figurantes, de jolies filles en quête de rencontres intéressantes qui, invariablement, veulent percer au cinéma. Quand Elvis se sent seul, il envoie un Gars en lever une dans le hall de l'hôtel. Il est obsédé par les

femmes à visage de poupée, les peaux de porcelaine, les reines de beauté, petites et menues. Brunettes avec de beaux yeux doux et un cul rond. Pieds soignés, ongles impeccables. Les enfants sages, qui lui rappellent son innocence, les filles très jeunes, qui n'attendent de lui qu'un baiser et une caresse. Trop jeunes pour le comparer à d'autres. Ce qu'il aime par-dessus tout c'est, dans son pyjama de soie et de froissement, rester au lit avec elles, écouter du gospel, regarder des films qui les font pleurer, et leur chanter des douceurs en faisant les yeux de velours, manger et parler jusqu'au matin. Il aime s'enfermer avec elles pendant des jours et des nuits derrière les tentures fermées et d'épaisses couches de papier alu sur les vitres, ne plus tenir compte de l'heure et du temps qui passe, ne plus tenir compte du dehors des fans du Colonel des Gars, redevenir vulnérable, un enfant avec une femme qui la veille encore jouait à la poupée.

Il arrive sur le plateau du *Cavalier du crépuscule* les dents refaites, la racine du nez retouchée, les cicatrices d'acné effacées. Il a les cheveux teints en marron hermine – noir à l'écran. La politesse parfaite du bon fils pauvre, chapeau à la main, oui m'dame non m'dame merci pardon pardon pardon. Et des rêves de grandeur mais aucune idée de rien. Paniqué, il avoue à celle qui interprète sa mère dans le film, Je ne sais pas bien comment faire pour que ça sonne vrai. Maternelle, elle l'aide. Elle lui fait répéter ses répliques et le rassure et parfois lui caresse les cheveux.

Quand il revient à Memphis, il remarque aux yeux de Gladys des cernes anormaux. Elle ne se prive pas de lui faire remarquer qu'il ne vit pas selon Jésus, avec toutes ces femmes et toutes ces nuits où il revient à pas d'heure. Et Elvis l'écoute respectueux l'œil baissé jusqu'à ce qu'il explose et jette contre le mur un plat de tomates, et la porcelaine se brise, il y a des éclaboussures rouges et du jus coulant en rigoles le long des murs. Il a des sautes d'humeur. Il peut se montrer arrogant, donner des ordres à ses Gars,

mais l'instant d'après, c'est un gamin effrayé qui essaie de se rattraper, de vous faire plaisir, il est aux petits soins, à votre service, il propose d'aller vous chercher un burger ou vous bourre de petits gâteaux. Elvis parfois pleure des heures dans les bras du pasteur, Pardonnez-moi, Mon Père, je suis le jeune homme le plus misérable que vous ayez jamais vu, Je fais toutes les choses que vous m'avez appris à ne pas faire, et je ne fais pas celles que vous m'avez recommandées.

Aussi, Elvis abuse. En ce début d'année 1957, elles lui en veulent toutes autant qu'elles sont – et peut-être précisément parce qu'elles sont un certain nombre. June Juanico blessée ne prend plus ses appels. Dottie Harmony ne s'est pas remise de son horrible séjour chez les Presley où tous les soirs on lit cette grande Bible dorée, et c'est des bondieuseries à n'en plus finir – pas remise des pancartes, Dottie rentre chez toi ! Barbara Hearn est furieuse d'avoir reçu pour Noël un vulgaire rasoir, sans savoir qu'il avait été choisi pour elle par Dottie. Sans compter toutes les filles de passage, toutes celles qui veulent moins s'offrir que le prendre, les fans les starlettes les aventurières les pécheresses les folles avec leurs mains et leurs griffes et leurs cris et leur manie de vouloir lui arracher ses vêtements. Les tabloïds publient des photos de filles par séries entières, il y en a tellement, qu'on l'hospitalise quelques jours pour épuisement.

Sans compter les petites filles sages, auxquelles il lance sans sourire de longs regards létaux à la Rudolf Valentino, Tu as les plus beaux yeux que j'aie jamais vus et quand tu seras grande tu seras à moi. Elvis a le don de faire sentir à chaque femme qui passe qu'elle seule existe et pendant les heures ou les minutes qu'il lui accorde, sa fidélité est absolue. Son amitié aussi. Il invite à des soirées pyjama trois petites de quatorze ans, Heidi Gloria Frances, avec lesquelles il se livre à d'intenses batailles de polochons et à des courses dans les couloirs. Ils se lavent mutuellement les

cheveux après s'être baignés dans la piscine, ils se taquinent, jacassent comme de vieilles femmes, se racontent leurs petites histoires. Il leur montre comment se maquiller les yeux, il aime par-dessus tout le fard à paupières, l'eye-liner, les mirettes badigeonnées de noir, ça fait aux trois gamines des têtes d'enfant avec des yeux de gazelles effarées. Lui-même se charbonne le regard, on ne peut pas imaginer de fisdepute plus joli que celui-là. Ils se poussent dans l'eau, enfants terribles, ricanent, détalent. Se bécotent un peu, puis quand ça devient trop sérieux, elles le repoussent en piaillant, jamais il n'insiste. Souvent il leur tend la joue, dans la voiture, au billard, partout. À trois ou quatre heures du matin, avant que Gladys ne se lève, il embrasse chacune, Je t'aime, À demain, et un Gars les reconduit chez elles.

Audubon Drive, les plaintes de voisinage se multiplient et les policiers n'en peuvent plus d'évacuer toutes ces folles qui enlèvent le haut et se vautrent dans des gazons saccagés, tout ça ressemble à la fin à un gigantesque lupanar en plein air. Elvis achète alors Graceland, une demeure blanche à colonnes, de style colonial géorgien. Dans le salon, un énorme canapé blanc, derrière lequel des tentures rouges sont commandées par un bouton. En face, une cheminée géante en verre fumé. Une grande table en noyer, surmontée d'un chandelier en forme d'étoile et entourée de chaises à assise de velours rouge. De l'autre côté du salon, au-delà des vitraux représentant des paons, il y a la salle de musique avec son piano et son poste de télévision ivoire. Dans cette salle de musique, la baraque où Elvis est né aurait tenu tout entière. Et il en pleure presque, Nous les Presley nous allons vivre ici, Je n'arrive pas à y croire. Souvent Vernon lui demande, Mais qu'est-ce qui s'est passé, El ? Aux dernières nouvelles je travaillais dans une usine de boîtes de conserve, et toi tu conduisais un poids lourd. Et souvent sa mère lui répète, Je n'en reviens pas, Je n'en reviens pas. Tout ça leur est arrivé sans qu'ils comprennent, comme tombés là-dedans, dans tout

ce bonheur. Et les voilà dans ce palais tout blanc, si grand, une vraie maison de riches, avec un parc, Je pourrais m'éteindre comme une lumière, repartir aussi vite que je suis arrivé.

Elvis veut que sa mère ait la plus belle chambre de tout Memphis, il veut aussi une fontaine à soda, un distributeur de glaces, et un lit rond de deux mètres cinquante de diamètre. Il veut que tout soit parfait. Il a entendu dire que les oies entretiennent merveilleusement les gazons et il va sur-le-champ s'en procurer dans le Mississippi, seize en tout, qu'il installe à l'arrière de la Cadillac avec un Gars chargé de les faire se tenir tranquilles. À peine celui-ci est-il assis qu'elles l'attaquent violemment, de ses bras il se protège la tête et crie derrière pendant que ça rit devant, elles couvrent de fiente acide le cuir de toute la banquette arrière.

Il y a aussi à Graceland des chèvres et des poules, que Gladys nourrit en cachette de son fils. Ancienne pauvre désormais sans voisins, elle se sent terriblement isolée. Tous les jours, elle promène son caniche Duke au bout d'une laisse de faux diamant. De temps en temps, Vernon l'emmène faire un tour dans la Cadillac rose qu'Elvis lui a offerte alors qu'elle n'a pas le permis. À part ça, Gladys est assise du matin au soir dans la cuisine de Graceland, sur la même chaise et devant la même fenêtre. Elle boit de la bière, s'enfile des prises de tabac, se mange les sangs se bouffe le foie se demande ce que fait Elvis et avale une multitude de pilules amaigrissantes, de la Dexedrine prescrite par le médecin. Elle veut être mince et belle, rayonner sur les photos de famille plein les magazines, la maman parfaite joyeuse aimante d'un fils exceptionnel. Elle cache ses bières derrière les bouteilles de lait et de Coca-Cola, puis les boit en les dissimulant dans un sac de papier brun. Elle a toujours aimé faire la cuisine, mais depuis qu'il y a Alberta, elle n'a plus préparé un seul repas. Déjà en 1954, dès les premiers succès, Elvis lui avait acheté deux mixers électriques, un pour

chaque côté de la cuisine, il voulait lui éviter de se déplacer d'un bout à l'autre. Il ne faut pas qu'elle ait à se préoccuper de quoi que ce soit, qu'elle se salisse les mains, plus question de nourrir les poules ou de pendre le linge. Gladys ne quitte plus qu'occasionnellement sa robe de chambre. Elle a des cernes comme du vieux sang séché sous la peau, si profonds si noirs. Elle paraît enflée. Elle vieillit à une vitesse. Elle a quarante-cinq ans.

C'est que son petit va bientôt partir tout à fait, faire le soldat en Allemagne, en plein territoire ennemi. Elle n'en finit pas de perdre Elvis et il n'en finit pas de partir, de plus en plus loin. Elle arrive maintenant à le rouler : quand elle lui dit qu'elle ne comprend rien à ses analyses médicales, il la croit sur parole et se laisse tromper par ses accès de joie et de folie, qui virent aux larmes dès qu'il a le dos tourné. Elle s'est toujours méfiée comme de la peste du Colonel Parker, mais Parker a le dernier mot et pour lui, c'est indispensable : Elvis doit partir et revenir en héros, en symbole à poil ras. Hors de question de se défiler pour soi-disant subvenir aux besoins de ses parents, le public n'avalera pas. Il faut qu'Elvis incarne la quintessence du bon garçon américain : Rôle magnifique ! Coup de pub terrible ! Et ça tombe on ne peut mieux : il devient de plus en plus difficile pour Elvis de faire un concert. Il ne s'entend plus, d'ailleurs personne ne l'entend, chacun n'entend plus que ses propres hurlements et, au mieux, ceux du voisin. Ça tient de la scène de guerre, et dans la salle sous feu d'artillerie, on se demande comment autant de bruit ne fait pas de morts. Quant à Elvis, l'œil en détresse, il se cramponne au micro et imperceptiblement recule pour s'abriter du côté de ses musiciens.

Ce qu'ont rêvé successivement ses camarades de classe, ses employeurs, ses premières petites amies, leurs mères, et maintenant l'Amérique profonde, se réalise enfin : on lui coupe très court les cheveux. Les journalistes se bousculent pour immortaliser la tonte. Parmi les officiers

présents à la cérémonie d'accueil, il y a Walter Alden, dont la petite fille âgée d'un an s'appelle Ginger. Au moment de partir, Elvis demande à Anita Wood de n'aimer que lui, il embrasse avec tendresse sa mère dont les yeux marron sont gros de larmes et, d'un geste gracieux, il salue sa limousine, Au revoir mon beau fisdepute noir.

Il est toujours en formation au Kansas, quand Gladys fait un malaise. Il jure de désertir si on ne le laisse pas rentrer et, mon capitaine, Ça sera du meilleur effet dans les journaux, Elvis Presley qui déserte parce que son officier, quoi votre nom déjà, l'empêche de s'occuper de sa mère malade. On le laisse partir. Il reste plusieurs jours au chevet de Gladys. Elle le rassure : elle va mieux, elle pourra rentrer bientôt. Elvis respire. Gladys est enflée de partout, on a dû lui scier toutes ses bagues car ses doigts trop étranglés se nécroisaient. Le 12 août à minuit, Elvis lui demande si elle veut qu'il reste, elle répond que non mon fils, Je vais mieux, Va te reposer. Veillera-t-il le lendemain à ce que d'autres patients reçoivent toutes les belles fleurs qui l'entourent, toutes ces fleurs des blanches des rouges des jaunes ? Elvis promet et embrasse et négligemment emporte une rose blanche. Toujours grand nerveux, il aime avoir quelque chose entre les doigts. Il rentre et se met au lit, gentiment torture la fleur en regardant un peu la télévision avec son cousin Billy Smith, ils sombrent tous deux, Billy au pied du lit sur un tas de couvertures. Soudain, Elvis se relève et hurle en plein rêve, son propre cri le réveille. Quelque chose cloche, dit-il, J'ai un drôle de pressentiment, et il se rendort.

AMOUR, GLOIRE ET BEAUTÉ

Tout petit matin et le monde dormait encore, que déjà j'étais debout, bon pied bon œil. Les bennes se trouvaient derrière le coin, dans une ruelle longeant le bâtiment et sentant fort l'urine. C'était mal éclairé mais pas menaçant. Toujours les mêmes qui venaient se tenir là, vers six heures, l'heure à laquelle entraient les magasiniers et sortaient les conteneurs, quelques dizaines de minutes avant le passage des camions de ramassage. Tous on baissait les yeux : quelques vieux avec de grands cabas, une femme avec une poussette, un Arabe habillé de marques, un jeune qui se frottait les yeux en tapotant sur son iPhone. D'aspect convenable, pas l'air plus pauvres que ça, passe-partout je dirais, nous ressemblions très exactement aux clients qui bientôt seraient du bon côté du mur. Et ce que nous ramenions chez nous n'était pas fondamentalement différent. Pour un peu, on pouvait se croire en train d'attendre l'ouverture. La différence, c'était ce petit moment de bousculade, assez désagréable, parce que nous étions tous venus pour la même chose et il n'y en avait pas pour tout le monde. Pas là pour rigoler et faire des manières. Tendres comme la vie et polis comme des affamés.

L'endroit était giboyeux, mais on n'y trouvait pas toujours ce qu'on voulait. Souvent c'étaient de grandes quantités d'un seul produit. Comme ça qu'avec John on a pu continuer nos régimes monodiètes : yaourt par exemple, car il fallait manger tout ça rapidement, pour les produits laitiers j'appliquais la règle des trois jours, pas plus de trois jours après la date. Les fruits et légumes étaient parfois tout à fait récupérables, pour peu qu'on se donne la peine de trier. Il y avait aussi les viennoiseries de la veille, du pain, des biscuits. Avec les conserves, on pouvait se risquer à la règle des trois ans. Pas rose pourtant, non, il y avait des odeurs, les viandes surtout, c'était à peine perceptible mais suffisant pour vous gâcher le plaisir de remplir votre sac. Et il fallait se lever à la lune, en bonne ménagère battre le pavé dès potron-minet, pas la porte d'à côté, mais au moins ici on ne gâchait pas la marchandise en l'aspergeant de javel. Et tout plutôt que le Secours catholique et la fréquentation des clochards ! J'y avais eu droit, lors de mon unique visite, à des regards sympathiques et commiséreux qui m'avaient mortifiée, et un alcoolique dérangé m'avait poursuivie de sa conversation, et je détournais le regard, et j'essayais de fuir, mais il continuait de me souffler son haleine avinée ! Je préférais encore le péché d'orgueil et les "opérations commandos", comme aurait dit Maurice, dans les surplus du Monoprix, nécessité fait loi, et dans la famille nous n'avons jamais vécu de la charité.

Je préparais à John des menus incroyables, je me vois encore mélanger le contenu d'un sachet de myrtilles décongelées avec du sirop caramel et des céréales pour bébé au miel. Et ça se laissait manger, John en avait même repris. Quand il me demandait du bacon et des œufs – Et bien bien cuits s'il te plaît Yvonne, car il fallait que ça soit carbonisé – je lui disais de penser à son pauvre cœur, et il n'insistait pas. Peut-être savait-il, même si je préférais lui cacher l'affreuse vérité. À moins qu'il ne pense que j'en étais toujours à

dépenser l'argent des bagues. Un mois plus tôt, j'avais profité qu'il dorme dans le canapé pour aller jeter un œil à la boîte à bijoux, et c'était la mort du petit cheval ! Vide ! De voir ça, j'en avais les mains qui tremblaient.

Nous survivions tranquillement, le ventre et le frigo pleins, même si, à cause de l'électricité coupée, le frigo ne fonctionnait plus. Pas bien grave en soi puisque tout l'appartement était glacial. Et là encore, nous avions le malheur chanceux : John White aimait vivre à quinze degrés été comme hiver et, d'aussi loin que je me souviens, il avait toujours fait un froid de loup chez lui. Les ampoules et, surtout, la télévision marchaient encore, car on nous laissait mille watts. Et le gaz n'avait pas été coupé, ce qui m'arrangeait, pour la cuisine. La vie continuait donc son petit bonhomme de chemin. Elle gardait en tout cas un semblant de normalité. Sur les menues anomalies qui allaient se multipliant, John White ne disait rien. Nous n'en parlions pas, tout simplement.

Plus que jamais, nous regardions la télévision. Toujours allumée, avec ou sans le son, et du soir au petit matin, ça faisait une sorte de veilleuse, elle baignait d'une lumière réconfortante et bleutée le salon et le couloir. C'était John qui m'avait initiée aux plaisirs de la télévision, une sorte de débauche sur le tard. Mon père, qui s'était battu en Algérie, avait toujours refusé de faire entrer le mensonge dans son foyer. Et Maurice de ce point de vue-là, tout pareil. Après tant de droiture, qu'il était doux le goût de l'interdit !

Nous passions donc des heures et des heures à regarder la télévision. Les choses paisibles. Quand c'était violent, je tournais les yeux, je ne voyais pas pourquoi m'infliger ça. Ça faisait rire John, mais la vue du sang je ne pouvais pas, surtout depuis la mort de Maurice. À la moindre goutte me revenait tout ce sang que Maurice crachait le dernier jour. Presque rien, disait le docteur quand je lui en avais parlé dans le couloir, mais à moi il me

semblait qu'il se vidait tout entier. Que du sang lui sorte par la bouche me semblait horrible, l'idée que ses organes saignaient, l'intérieur de son corps devenu une plaie qui s'ouvrait chaque fois que s'ouvrait sa bouche. Il disait lui, Désagréable ce goût, Comme lécher du fer, sucer du métal et du sel, Ça vous flanque de ces nausées, Ah comme il attendait son cigare ! et son whisky ! pour se rincer le bec. Mais il était mort comme ça, sans whisky sans cigare, à s'avaler lui-même et la bouche pleine de sang. Non, pas de violence, jamais. Moi ce que j'aimais, c'était la douceur et le sentiment.

Du fond du canapé blanc, nous voyions au dehors le vent dans les feuilles et la pluie tomber, et nous ne manquions jamais *Les Feux de l'amour*, jamais *Amour, gloire et beauté*, et les films, beaucoup de films, des classiques, et John White sanglotait parfois, discrètement, dans ses doigts. On vivait comme ça loin du monde, au milieu des drames de famille et des grandes émotions sur petit écran. Nous regardions Sharon se jeter dans les bras de Jack, nous regardions Jana mourir, nous pleurions des fontaines, et parfois ça continuait même après que John White avait coupé le son. Des fois, quand l'émotion était à son comble, il me prenait la main et me la pinçait légèrement, nous étions ridicules mais heureux. C'était chacun pour soi et côte à côte une lune de miel qui n'en finissait pas, dans le bel appartement avec les beaux plafonds, les beaux couverts et toute cette passion.

Parfois à pleurer ainsi devant la télévision, nous ne savions pas très bien d'où nous venaient toutes ces larmes, de quelles profondeurs et de quelles vies oubliées. Nous étions si abîmés. Nous étions à un âge où les larmes coulaient de tant de sources, qu'elles semblaient intarissables. On se soulageait de toutes celles qu'on avait pensé retenir, car on n'a jamais pleuré assez, on n'est jamais assez vidé de son mauvais sang, et les vieux pleurent à la fois leurs chagrins de vieux, d'adulte, d'adolescent et d'enfant.

Moi-même je ne savais pas, en voyant mourir Jana, si je pleurais la mort de Maurice, celle de l'enfant que je n'avais pas eu, celle de l'enfant que j'avais été ou si je pleurais la mienne, prochaine. Car la grande maigre me mangeait déjà, du dedans et du dehors, me rouillait les articulations, me séchait la peau et la cornée. Nous étions à un âge où la solitude est irrémédiable, et nous étions seuls côte à côte, seuls à deux, c'était si beau, à pleurer pour les mêmes chagrins d'amour, en regardant les mêmes embrassades et les mêmes adieux. Et savoir qu'à la disparition de John White, je serais toujours aussi seule, mais cette fois seule sans lui me laissait perplexe – une perspective insupportable. Tant qu'à être seul, autant l'être à deux, c'est moins effrayant et moins triste, c'est ce que je me suis toujours dit. Et je n'en démordais pas, malgré les circonstances. Seulement voilà, sentiment et pauvreté font mauvais ménage. Nous avions les eaux bien basses.

Et plus une goutte d'eau chaude. Tout avait viré à l'épreuve, douche, soins, lessive, vaisselle. Mes mains accusaient le coup, naguère si jolies et en un rien de temps de vieilles palettes difformes. Souvent je laissais ouverte la porte d'entrée de l'appartement pour profiter du couloir, chauffé. Alors, John White me criait de fermer ça, il sentait dans la nuque comme un courant d'air.

Du vison on m'avait proposé un prix si ridicule que je l'ai gardé, c'est se moquer des gens que de profiter ainsi de leur détresse, aux chevaux maigres va la mouche ! La belle Jaguar, on nous l'a pour ainsi dire volée, si peu cher j'ai dû la vendre. Ça, John n'en savait rien, je lui disais qu'elle était en réparation. J'avais vendu jusqu'à mes propres bijoux comme des petits pains et crève-cœur ! au même prix. Plumés ! Tondus ! J'ai commencé à consulter les annonces, avec l'idée de combiner deux emplois. Et voilà, des particuliers cherchaient une femme de charge pour les accompagner

pendant un mois à Deauville, du 15 décembre au 15 janvier. La Normandie en hiver ! Tableau ! Je suis allée à l'entretien, leur appartement n'était pas aussi beau que celui de John White et ils ne m'ont même pas proposé un café, un verre d'eau, rien de rien, ils m'ont interrogée avec hauteur, ils s'en croyaient, à se monter le col jusqu'au ciel. Mais le lendemain, ils m'ont rappelée.

Faire comprendre à John que je ne l'abandonnais pas. À peine avais-je ouvert la bouche, qu'il m'a arrêtée net : il augmentait ma paie, m'offrait une nouvelle voiture, Qu'est-ce qui te ferait plaisir Yvonne. Il oubliait, tout simplement. J'ai baissé la tête, j'ai fait mes excuses. Il fallait voir ce petit mois comme les vacances que je n'avais pas prises depuis presque vingt ans. John White est resté en silence, et moi toute dévisagée je me suis tue. Il s'est levé en s'appuyant péniblement sur sa canne et il est sorti de la pièce en essayant de claquer la porte, mais son bras a manqué de force et la porte ne s'est même pas fermée. Il m'a crié son murmure tout cassé, que je parte donc, et vite, et qu'il n'entende plus jamais parler de moi.

Mais le soir du même jour, il s'est montré d'excellente humeur et m'a offert une bague de diamant. L'avait-il pêchée dans sa boîte à bijoux, qui pourtant m'avait semblé à sec. Ou s'était-il affreusement endetté alors même que je ne touchais plus mes gages depuis cinq mois et que nous attaquions un énième dîner de lentilles. Il m'a dit, joyeux, que ça lui rappelait son enfance, pendant des semaines entières ils se remplissaient la panse de fayots matin midi et soir, et il a mangé de grand appétit les lentilles, en me félicitant pour ma cuisine, avec rien je faisais des merveilles. Nous n'avons pas reparlé de mon départ prochain, à un mois de là. Une seule fois, qu'il s'endormait enfin, que j'étais assise sur une chaise à côté de son lit, John White m'a pincé la main, Ne me laisse pas il y aura des

bijoux de l'argent tu seras une princesse rien ne te manquera ne pars pas ne pars pas ne pars pas ne pars pas, il avait déjà les yeux fermés qu'il me suppliait encore, sa voix écorchée de plus en plus lente, de ne pas partir.

OceanofPDF.com

LE GRAND DÉPART

Un peu après trois heures du matin, des bruits d'étouffement réveillent Vernon qui dort dans un fauteuil d'hôpital. Gladys, la face jaune et enflée, est défigurée par l'angoisse. L'air lui manque et elle ne sait plus où le trouver et a beau se démener rien ne vient rien ne rentre, les yeux lui sortent. Elle est en train de mourir d'une crise cardiaque.

Quand il arrive à l'hôpital en pleine nuit, Elvis à moitié habillé saute de la voiture en marche et court court court, mais plus personne ne peut rattraper Gladys. Dans le couloir, Vernon lui apprend qu'elle est partie, mon fils. Elvis devient livide et il se met à sangloter des hoquets inhumains, on ne sait trop d'où ça lui vient, plus que du fond de la gorge ça semble venir du corps tout entier. Il sanglote des bruits affreux et s'abrite comme un enfant dans les bras de son père dont habituellement il se tient loin. Il veut la voir. Gladys porte une robe de nuit rose et au-dessus de sa tête, un masque à oxygène relevé. Son visage exprime encore la souffrance. Il se penche sur elle, presse sa joue mouillée contre celle de Gladys froide, lui tapote le ventre comme quand il était tout petit. Sanglote. Mon Dieu Satnin', pourquoi maintenant, alors que je peux enfin t'offrir tout ce que tu

veux. Il la caresse, lui parle ce parler bébé qui était le leur et qu'elle seule comprenait, l'infirmière et son père doivent l'arracher du corps. Il sanglote, Tu étais tout pour moi, La seule femme qui compte, Ma raison de vivre.

La douleur d'Elvis est d'une violence embarrassante. Quand on ramène à Graceland Gladys allégée de ses viscères et vêtue d'une belle robe de soie bleue, il ne la quitte plus. Tout a été fait pour qu'elle ait l'air paisible, l'air de dormir un somme dans ce somptueux cercueil de cuivre et d'argent. Il demande qu'on relève la moitié inférieure du couvercle de verre : il veut voir ses pieds, ses tits peçons comme il dit, et il ôte ses chaussures, et prend les tits peçons dans ses mains pour les réchauffer, il les caresse, les masse, leur parle, les pleure, puis il prend entre les siennes les mains de Gladys, et les embrasse. Il fait ouvrir la moitié supérieure du couvercle et lui peigne les cheveux, très doucement. Il gémit comme un animal blessé, et de l'avis de tous c'est insupportable, ce gémissement continu dont il ne semble pas s'apercevoir lui-même donne la chair de poule. Réveille-toi maman, C'est l'heure de se lever, Réveille-toi, Debout et parle à Elvis, Oh maman maman, Toi qui ne voulais jamais t'habiller pour moi, Regarde maintenant, Tu portes ta plus belle robe comme si on allait Dieu sait où. Sans arrêt, il touche le cadavre gonflé comme pour s'en faire mieux comprendre.

Vernon à travers ses larmes commande pour les funérailles tout ce qu'il y a de mieux, et quand l'entrepreneur sort, il s'arrête net de pleurer et se tourne vers le Colonel Parker qui a rejoint la famille, Ne les laisse pas profiter de mon chagrin pour se faire du pognon sur mon dos.

La mise en terre est un moment de malaise pour tous ceux qui assistent, qui étaient venus pour se montrer sympathiques compatissants, se faire bien voir, et on ne s'attend pas évidemment à une partie de plaisir, mais là, Elvis

qui pleure tout haut, à grand bruit, comme une bête qu'on écorche vive, c'est à la fin glaçant. Ne me la prenez pas, N'emmenez pas ma chérie, Elle fait juste un somme, C'est pour elle que j'ai fait tout ça, Que j'ai travaillé si dur, Si elle part je n'en veux plus. Sur le cercueil descendu, Elvis jette une toute petite poignée de terre en pleurant de manière inconsolable, Au revoir ma chérie, Au revoir, Je t'aime tant, Je ne vivais que pour toi mon Bébé mon Amour. Puis à l'horreur de toute l'assistance, il veut se jeter dans le trou avec elle, ils le retiennent à plusieurs alors qu'il hurle, indécent obscène perdu tout entier dans un monde où personne ne peut le suivre.

Il erre dans Graceland très agité, hoquetant, et toujours ses pérégrinations le mènent devant la chambre de sa mère. Il voudrait entrer, sans y parvenir. Il tient dans ses bras, comme s'il s'agissait d'un petit enfant, la robe de nuit de Gladys et la berce doucement. Finalement, un médecin arrive, pour lui faire une piqûre et lui administrer des tranquillisants. Elvis se réveille tellement sonné qu'il ne sait plus qui il est ni quel jour où se trouve la gauche la droite le haut le bas. Il descend en vacillant les escaliers bordés de glaces et se mire et dit, Regardez tous ces petits Elvis, Il y en a des milliers et pas un qui me ressemble, et la robe traîne un peu par terre, il la tient devant lui, comme pour l'essayer. Des jours entiers, il la garde dans les bras, un soir finit par la mettre. Elle est grande comme une géante et lui trop fluët s'endort enfin. Plus que jamais il cherche à s'entourer ; Graceland n'est pas assez vaste pour les flots les foules de lointains cousins et de presque étrangers qui s'y bousculent. Il y a des femmes partout. Elvis leur joue du piano, bizarrement intime et familier avec tous.

Friedberg Kaserne, 32^e bataillon de la 3^e division blindée. L'“Enfer sur roues”. L'Allemagne lui change la vie sans vraiment lui changer les idées. Il n'aime pas barboter dans la gadoue, déteste les corvées et les sorties dans le froid, il râle que ça va lui flinguer ses cordes vocales, même si de toute

façon sa vie est foutue maintenant, à son retour on l'aura oublié, alors oui il n'est plus bon qu'à ça, ramper dans la boue et se prendre une balle perdue. Il habite d'abord à l'Hotel Grunewald. Mais les Gars ne savent pas quoi inventer, à faire des batailles de mousse à raser, à lancer des pétards dans les couloirs et à passer sous les portes du papier trempé de gaz à briquet qu'ils enflamment. On chasse Elvis et sa suite. Goethestrasse 14, il loue une maison cinq fois le prix du marché.

Les fans plantent leurs tentes dans un terrain vague non loin, elles assiègent l'endroit et couvrent les palissades de mots doux, de confessions et de propositions torrides écrites avec du rouge à lèvres. Les Gars sont là, Vernon et des dizaines d'oiseaux de passage, et aussi Dee, la nouvelle amie de Vernon, car comme dit Grandma, Deuil de femme morte dure jusqu'à la porte. Elvis voit la romance d'un fort mauvais œil. Dee, mariée et mère de trois petits garçons, s'est rabattue sur son père après avoir échoué auprès de lui-même. Et elle fait bien du tapage dans la Goethestrasse, surtout quand son amant l'entreprend, elle se met à hurler, ça traverse les murs, les planchers, les plafonds, et c'en est trop, c'est à la fin une insulte à Gladys. Quand elle s'y met, Elvis fait les cent pas, ou il monte, mais ça vous suit où que vous alliez, combien de fois n'a-t-il pas dit à son père de la baiser dans sa bagnole de l'emmener ailleurs où il veut mais loin, là ça le rend dingue. Un jour qu'il a une quinzaine d'invités et que ça recommence, il se met à jouer du piano si fort que c'en est assourdissant, il tape sur le clavier avec des doigts comme des massues et des pouces d'étrangleur.

Pendant les permissions, il voit du pays. Munich Moulin Rouge il embrasse des danseuses des filles légères vêtues de rien en plaque une contre un mur une autre contre une rampe d'escalier embrasse sans compter et sans penser, l'œil vague et l'innocence au diable. Paris tour Eiffel hôtel Prince de Galles défilés de filles, et les nuits, le Bantu les Folies Bergère le

Carrousel le Lido et ses Bluebell Girls. Les Bluebell Girls sont une trentaine et tout de go, elles sympathisent intensément avec Elvis et ses Gars. Un matin, le directeur scénographique du Lido appelle la suite et un des Gars décroche, Nous sommes prêts à commencer le premier show. Le Gars répond que c'est une bonne chose, qu'il y aille donc et que la fête commence. Il n'a pas le temps de se rendormir, le téléphone sonne encore, Il faut qu'on commence le show. Le Gars raccroche. Troisième appel, et cette fois le directeur gueule, Le show commence ! Le Gars gueule aussi, Mais commence-le donc, ton foutu show ! – Mais vous ne comprenez donc pas, monsieur, Vous avez toutes nos Bluebell Girls. Le Gars regarde autour de lui, des corps un peu partout, elles y sont au complet et toutes à poing fermé. Il secoue à droite à gauche, réserve quatre limousines, et c'est un tourbillon de plumes et de paillettes et de cheveux défaits, des bataillons de talons surélevés à cloche-pied, elles essaient dans le couloir de fermer leurs costumes et de se mettre un coup de rouge vite fait.

Même en Allemagne, Elvis vit la nuit mais pour rejoindre la base à temps, il se lève à quatre heures trente. Tout le monde se lève avec lui et, dès qu'il a franchi le seuil, se recouche. Elvis prend de la luzerne pour garder la ligne. Il prend de la Benzédrine pour rester vigilant pendant les manœuvres, puis de la Benzédrine pour rester frais jour et nuit. Tout le monde en prend avec lui : Il faut, leur explique-t-il, avaler ça avec du café bien chaud, ça accélère l'effet, et puis, il faut que vous restiez beaux jeunes minces, et pas d'inquiétude, ce sont de simples coupe-faim prescrits à des millions de personnes. Il achète par dizaines de paires ses bottes de combat qu'il demande aux Gars de briquer à l'huile et au crachat. Il achète une armée d'uniformes, au moins une centaine. Quant aux filles, elles viennent et vont, et toutes au fond sont pareilles interchangeables, Margit Buergin seize ans Elisabeth Stefaniak dix-neuf ans Vera Tschechowa dix-huit ans Heli "Jambes" Priemel quinze ans Angie Zehetbauer seize ans qui lui laisse

au matin des paillettes plein les cheveux plein les sourcils, et des dizaines des centaines de filles qui passent par là qui n'ont pas d'importance pas de poids pas de consistance, qui le regardent avec les mêmes yeux lui disent les mêmes choses l'aiment tellement fort elles l'aiment tant l'aiment tout pareil du même amour – et Priscilla Beaulieu.

Priscilla a quatorze ans, le même âge que la scandaleuse épouse-enfant de Jerry Lee Lewis, qui en se mariant pour la troisième fois vient de briser sa carrière. Sa mère, après avoir longtemps rêvé de devenir elle-même danseuse ou actrice, lui a fait courir toutes sortes de concours. Priscilla sait sa beauté, et que c'est sa force sa chance sa lumière. Elle vit dans les rubans les dentelles, elle allume pour voir les garçons plus vieux, et quand ils jouent au football, vient se faire regarder en espérant les déconcentrer, car elle est si belle qu'on a du mal à détacher d'elle les yeux.

Elle est prête à tout pour rencontrer Elvis Presley. Currie Grant, vingt-sept ans, connaît Elvis et il est prêt à tout pour multiplier les aventures extraconjugales. Une première fois déjà, il a laissé s'échapper une petite fille dans les bras d'Elvis sans plus rien en obtenir après les présentations. Cette fois, il préfère être payé d'abord. Priscilla n'aime pas beaucoup ça et, malgré toute sa grâce, ce n'est finalement pas si drôle pour Grant. Elle ne saigne pas, mais à coup sûr, elle n'a pas beaucoup d'expérience et puis elle se raidit de dégoût sous ses doigts. Il tient parole et la présente.

Sa beauté enfantine, ses vêtements d'écolière, son innocence évidente touchent infiniment Elvis. Elle n'a que quatorze ans, entre ses mains deviendra-t-elle celle dont il rêve, vierge et sensuelle, pure et séduisante, fidèle et féminine, une fillette aux mains jointes et aux pieds ciselés. Le soir au bas du lit, ils s'agenouilleraient comme de parfaits jumeaux les cheveux noirs les yeux bleus, en pyjamas de soie trop grands ils prieraient tous les

deux, Dieu les bénirait et Elvis s'endormirait enfin. Dix minutes après son arrivée, Elvis la plaque contre le mur, l'embrasse. Puis ils passent la soirée dans sa chambre, où il se vide le cœur, lui parle de sa mère, de Dee cette salope, de ses angoisses. Il l'a su dès qu'il l'a vue : elle est son âme sœur son petit frère perdu.

Elle se met à passer trois ou quatre soirées par semaine chez Elvis. Grant la conduit et la ramène, et exige un compte rendu de leurs intimités. Elle accepte, à condition que Grant lui dise ce qu'il sait sur ses rivales. Elle apprend ainsi qu'à son arrivée, il n'est pas rare que Jambes quitte la chambre d'Elvis et qu'à son départ, il cogne trois fois contre le mur séparant sa chambre de celle d'Elisabeth Stefaniak. Trop heureuse de le rejoindre au lit, pas nécessairement pour du sexe d'ailleurs, ajoute Grant réconfortant. Elle a aussi déjà jeté un œil à la dérobée aux lettres d'Anita Wood, la fiancée officielle qui attend aux États-Unis. Grant à son tour recueille les détails les plus émoustillants de sa soirée avec Elvis, et comment il lui enlève sa chemise et son soutien-gorge, et les mains d'Elvis et sa façon de la toucher sous sa robe. Grant est si excité qu'il quitte l'autoroute, il se met à lui peloter les seins, mais elle résiste et se dégage, de quel droit se permet-il.

La mère de Priscilla applaudit. Bien sûr, la petite tombe de sommeil et s'endort sur les bancs d'école. Mais quand Grant la ramène au petit matin, Mme Beaulieu toujours debout s'empresse de lui demander à quelle heure il faut que Priscilla se tienne prête la prochaine fois. Et la petite se tient prête, et se tient, et tient, grâce à la Benzédrine que lui donne Elvis. Pour l'assortir, il lui fait teindre les cheveux de la même couleur que lui et la confie à son dentiste. Avec Elvis, il faut être toujours vigilante, éveillée quand il l'est, rire quand il rit, écouter ce qu'il dit, suivre ce qu'il fait, savoir d'avance ce qu'il veut, rester tranquille quand il est maussade, garder le dos

bien droit et la tête haute. Pour le reste, la petite a déjà compris que sa grande beauté l'autorise à prendre des airs lointains, on ne l'en aimera que mieux, et aussi qu'on peut cacher l'inexpérience sous un silence mystérieux.

Quand il monte dans l'avion qui le ramène aux États-Unis, Priscilla, un foulard entourant son beau visage, agite dans sa direction un mouchoir blanc. Elle ne pleure pas, elle ne sourit pas, elle garde cette réserve que certains interprètent comme celle d'un cœur froid.

Le rock'n'roll est mort. Morts Buddy Holly, Big Bopper, Ritchie Valens. Fini Jerry Lee, et Little Richard est au séminaire. Elvis, lui, revient triomphant. Il s'affiche sur la plateforme arrière du train pour Memphis et, selon les endroits, de quinze à vingt-cinq mille personnes l'acclament. Le poil toujours ras, il est très mince et mâle dans son uniforme bleu qui porte un chevron de trop.

LE PAPILLON

Nous ne parlions pas de mon départ prochain et John White me traitait, au contraire, comme si j'étais de retour après une longue absence. Je me démenais pour que notre vie reste ce qu'elle avait toujours été. Mais John continuait à changer.

Déjà ce côté extatique. Souvent maintenant, il interrompait toute activité pour une prière et à genoux Yvonne ! Pourtant je suis croyante, pratiquante même, mais là, ça passait la mesure, c'était malsain à la fin, deux grenouilles de bénitier en chiens de faïence ! Et à ça se rajoutait la méditation, Asseyons-nous, fermons les yeux et méditons, Je ne bougerai pas de ce canapé avant d'être guidé par cette douce petite voix intérieure. Ça durait une demi-heure ou plus, et alors il se levait, Je l'entends Yvonne, Il me semble que je l'entends – Et que dit-elle ? demandais-je avec angoisse. Mais John White regardait au loin. Sans doute entendait-il mieux la douce petite voix que ma question claire et franche. Aux moments où il souffrait le plus, il baissait la tête, Jésus aussi était triste, Connais-tu un seul passage de la Bible où il sourit ? Pas deux, pas un, aucun, Et c'est parce qu'il avait de la compassion pour les autres, Il savait où en était l'humanité,

Connaissait les souffrances des hommes, Et moi aussi je les connais, Et c'est pour ça que je suis qui je suis, Pour ça que Dieu m'a mis sur terre, Ça fait partie de ma mission.

Était-ce sur ordre de la petite voix ? Toujours est-il qu'il a attaqué un régime d'une sévérité effrayante. La diète hydrique, ça s'appelle, mais ça fonctionne sur le même principe qu'une grève de la faim, avec juste de l'eau et un peu de citron. John m'assurait que ça n'était pas dangereux, le tout était de rester tranquille dans le canapé, vu que ça faisait fondre les muscles et notamment ceux du cœur, avec de la tachycardie, donc mieux valait rester assis et éviter d'en faire trop. Ça a duré une semaine. Pour calmer les crampes, il prenait des antidouleurs.

Il avait mal de partout, la faute aux toxines, il disait, quand on jeûne elles s'évacuent. Était-ce possible, au vu de tout ce qu'il prenait, que la douleur passe quand même. Et puis il cherchait le sommeil, mais suis-moi je te fuis, rien ne venait. Il avait aussi commencé à souffrir du dos et à prendre du Valium. Quoi du Valium contre le mal de dos, j'ai fait. Il m'a expliqué que c'est un relaxant musculaire, Ça aide à se détendre, tu devrais essayer, À ton âge Yvonne, et avec ton métier, je suis sûr que tu as mal au dos, Ça se voit d'ailleurs, tu es toute voûtée, Allez sers-toi, en plus tu feras une bonne nuit et toujours ça de pris. J'ai fait une si bonne nuit que je me suis réveillée le lendemain à dix-neuf heures. À côté de mon lit, troublé, John White lisait un livre sur les énergies. Aux taches sur mon oreiller et mes draps, j'ai compris qu'il avait essayé de me faire avaler son redoutable café. Mais pas un mot sur l'inquiétude manifeste que mon état lui avait inspirée, il m'a juste demandé triomphalement comment allait mon dos ce soir. Mon dos allait tellement bien qu'aussi sec je me suis rendormie jusqu'au lendemain.

Au bout d'une semaine à ce régime, il s'est redressé sur son séant, tenu bien droit et a voulu savoir si je voyais la différence. Il souriait, à bout de force et toujours aussi gros. Oh John comme vous voilà minci, Ça ne vous va pas mal mais moi les hommes, je les préfère un peu mieux en chair, C'est plus viril. Tout était bon pour le convaincre de s'alimenter de nouveau. Enfin, il a recommencé à manger, c'était le principal, d'ailleurs toute l'eau citronnée du monde ne lui ferait pas perdre un gramme.

S'imaginant avoir retrouvé la ligne, il est passé à une autre lubie. Il s'enfermait des heures dans la salle de bains. Je croyais d'abord qu'il s'agissait de ses problèmes digestifs, et loin de moi l'idée de le troubler ou de faire mine de m'inquiéter. Bien sûr, je m'occupais de tous ses soins, et je connaissais chacune de ses misères physiques, mais ça n'empêchait pas la pudeur. Puis il y a eu des bizarreries. Les écailles me sont tombées des yeux quand il est sorti de la salle de bains la joue lisse et pendante. Rasé pour la première fois depuis vingt ans que je le connaissais. Il m'a dit, Alors ? C'était affreux. La barbe au moins cachait un peu, atténuait, on voyait moins à quel point il était bouffi et ravagé de la peau. J'ai rusé avec légèreté, que ça le changeait, mais que la barbe le rajeunissait, oui décidément je le préférais barbu.

À la même époque, il y a eu cette impression qu'il touchait à mes produits de beauté, voire les utilisait, vu les baisses de niveau et les déplacements, je dirais même les disparitions. Sans doute John White voulait-il camoufler l'atroce nudité de son visage glabre. Avoir meilleure mine, par cet hiver sans lumière. D'autant qu'il manifestait l'envie de faire du banc solaire. Je me suis mise à l'accompagner tous les jours au solarium, rue de Washington. Ils facturaient à la minute et proposaient plusieurs sortes de lampes, John a choisi les UV Eden puis les Lagoon, plus fortes car ça n'allait pas assez vite à son goût. Au bout de dix jours sa peau était d'un

jaune qui tirait sur le caramel. Comme il avait l'air étrange, énorme, rasé, les cheveux ondulés sur le dessus de la tête, avec ses lunettes de soleil démesurées en plein mois de décembre. Quand je l'accompagnais au solarium ou au Freedom, tout le monde se retournait sur nous. John White était ravi. Et ça me faisait mal, car il aimait les regards mais ne se rendait pas compte qu'on le regardait comme une bête de foire. Un monstre, presque, mon pauvre John.

Un jour, je l'ai surpris avec des bigoudis sur la tête. J'ai blêmi, il a souri. Qu'essayait-il de faire mon Dieu. Il regardait souvent le vide, distrait, ou suivait de l'œil une mouche imaginaire, parfois pendant des heures. Il lui arrivait de ranger son livre dans le frigo, ses chemises sales dans le couloir de l'immeuble. Le matin, il se réveillait et ne me reconnaissait pas toujours, il avait dû rêver trop profondément. Il continuait à aller au Freedom. Il fallait l'y mener bras dessus bras dessous, nous mettions près d'une demi-heure à faire les six cent cinquante mètres, avenue Georges-V puis rue de Berri, et il marchait aveuglément, marchait les yeux mi-clos derrière ses lunettes noires, et plus bronzé chaque jour. Bien calé entre moi et sa canne, il osait de tout petits pas. À l'entrée du bar, je le laissais. Il m'appelait le soir très tard, alors que je m'endormais déjà sous une pile de couvertures dans le canapé. Si fatiguée que je ne savais pas quelle émission je regardais et il fallait se sortir de là et aller le chercher. Il revenait généralement très content de sa soirée, répétant que ses efforts payaient et que ma vie, chère Yvonne, allait changer. Il me réservait une surprise, et je pensais déjà, que Dieu nous garde de sa surprise, je préférais de loin ne pas savoir.

Avec tous nos malheurs, John ne perdait pas le moral. Il prétendait que tout s'arrangerait, qu'il gardait dans la manche un joker et lequel. Confiant et pourtant agité. Pour avoir en pleine dérive ces airs de conspirateur, j'imaginais qu'il empruntait à des taux d'usure. J'avais beau maintenir la

barque à flot, transformer les ordures en petits plats, et les chauffages éteints en appareils de climatisation, j'avais beau me préparer à partir pour que John puisse rester, il se dispersait, partait dans tous les sens. Je le perdais, il se perdait, ressemblait de moins en moins à John White, se vidait de sa substance, pour devenir quoi ou qui.

Un soir, une semaine avant mon départ, il est sorti de la salle de bains assombri, marmonnant – et maquillé. Ma parole, maquillé, des yeux noircis, du fond de teint, du rouge à lèvres. Maquillé comme une vieille femme avec des yeux de punk, à son âge. Quand il m'a vue, il m'a souri, semblait attendre de moi un commentaire, un compliment peut-être. A prolongé son sourire, un peu timide, attendu encore, il se tenait bien droit, avec quelque chose de fier, me regardait étrangement faisait l'irrésistible, le joli cœur, qu'attendait-il de moi mon Dieu. Je suis rentrée dans ma chambre, et je me suis mise à pleurer.

LE POULAIN

C'est une perruque d'un blond jamais vu sur la tête de personne, au crin coquettement lissé en arrière. Blé et paillason, et juste improbable, est-il Dieu possible que cette bande de rats ait économisé même là-dessus. Elle sent la laque. Posée, elle s'affaisse un peu en son centre. Elvis la regarde sur la tablette devant lui puis, dans la glace, dévisage le type aux cheveux noirs – teints – et à la lèvre boudeuse. Ça tambourine à la porte de la loge, dûment bouclée. C'est le défilé, la maquilleuse, les Gars, Faut y aller Elvis, À toi. Gene Nelson le metteur en scène s'en mêle, avec une voix douceuse, vient flûter, Elvis sors de là mon grand, tout le monde t'attend. À tous Elvis répond, Oui oui j'arrive. Mais il se regarde d'un peu plus près dans le miroir, se touche les joues. C'est pourtant vrai, même le visage a pris. Hal Wallis est allé se lamenter auprès du Colonel : Elvis lui a paru grasseyant et mou dans *L'Amour en quatrième vitesse*, sa taille s'arrondit, ses traits se perdent, le poulain prodige vire au veau gras ! Le Colonel le laissera donc s'empâter s'empiffrer mener la belle vie ! Le produit se gâte ! Faut le remettre au pas le poulain, et que ça saute, et sans parler de ses cheveux trop noirs, une sorte de perruque de vieux beau, Il ne faut plus, entendez-vous, le laisser venir sur le plateau avec son propre coiffeur, le styliste de la prod s'occupera très bien de lui.

Elvis ôte de ses joues ses doigts grasseyés de grimage. Elvis ripoliné trimé laqué, pas un poil plus long que l'autre, lavé à blanc, propre sur lui, plus rien ne dépasse. Elvis en carton-pâte en papier mâché et remâché. Aseptisé émasculé. L'inspection dure depuis une bonne demi-heure, et à sa porte ils se mettent à insister grossièrement, à faire du tapage. Il faut dire que Gene Nelson dispose de quinze jours montre en main pour boucler le film et qu'à ce titre, chaque minute est comptée. Aussi les accès de gêne, de mélancolie et de bouderie de Presley sont-ils malvenus.

Elvis laisse finalement entrer le styliste, qui fait son office en lui infligeant l'odieuse perruque. Il se regarde, grimace. L'intrigue est embarrassante. Il s'agit pour le lieutenant Josh Morgan d'aller convaincre de lointains cousins de vendre leurs terres à l'armée pour y construire un missile. Il rencontre à cette occasion le cousin Tatum – son double à cheveux blonds – et deux cousines qui aussitôt se disputent ses faveurs. Mais c'est sans compter treize montagnardes folles de leurs corps qui viennent leur mettre des bâtons dans les roues. Voilà, et tout ce monde-là s'embrasse dans des bottes de foin, sur fond de chansons ineptes chantées par un lieutenant d'opérette, dûment pourvu d'une guitare. Elvis joue à la fois les rôles du lieutenant et du plouc blond. Les procédés par lesquels on les fait apparaître à l'écran en même temps sont d'un amateurisme révoltant. Il grogne qu'il ne sait pas ce qu'il fout là. Il ferait mieux de rentrer à la maison et de reprendre le volant d'un camion, comme le lui suggère régulièrement le Colonel qui, pour mieux le tenir, agite devant lui l'épouvantail de la misère passée.

Hors de la loge, branle-bas, ça court et ça gueule, tout le monde en place s'il vous plaît ! les techniciens, les acteurs, tout un tas de starlettes de seconde zone et de jeunes premiers usés par le soleil et les drogues, la lie d'Hollywood, des rêveurs et des désespérés sans passé et sans avenir, on les

ramasse à la pelle et on les fait jouer presque gratis. Les Gars galopent sur le plateau en brandissant des pistolets à eau, c'est une cavalcade, une chevauchée, quoi ce bordel, ils vont nous foutre en l'air les décors. Toujours pareil, ce ramassis de culs-terreux accompagne Elvis inévitablement et fatalement fait désordre. Ils arrivent en costume, avec des lunettes fumées, des attachés-cases, la mine préoccupée et l'œil surmené, injecté de Dexedrine. En réalité, ils se lèvent à cinq heures le matin pour se présenter sur le plateau et ensuite tuent le temps comme ils peuvent, et ce sont des frasques à n'en plus finir, ils se bagarrent, cassent des planches à mains nues, en foutent partout. Elvis est là, poli, bien élevé, il s'excuse et remercie à tout propos, et on dirait presque qu'il se venge de ses bonnes manières en s'entourant de petits fumiers du Sud propres à rien.

Gene Nelson gueule encore un coup, mais de nouveau ça se perd dans le vacarme. Il vient demander à Elvis surmonté de sa perruque blé sec, de calmer sa meute, on ne s'entend plus parler à la fin, et on est à la bourre, très à la bourre. Il faut être partout à la fois, avoir l'œil à tout, en retenant à la force du poignet de méchants décors infestés de termites. Quinze jours, c'est vraiment serré et Gene Nelson se donne beaucoup de mal pour tenir le timing du producteur, Sam Katzman. On surnomme Katzman le Roi du navet vite fait. Il faut que le film coûte deux fois et demie moins cher qu'un film standard, se fasse en deux fois et demie moins de temps, et que tout le monde en sorte gagnant. Car il le sent, ça passera : pourquoi se donner de la peine et des moyens, le public sera preneur, parce qu'il y a Elvis et son charme fameux et que c'est en couleur. L'idée semble magnifique au Colonel, qui a passé le tournage précédent à geindre que ça coûtait trop cher. En contrepartie, il essaie de détendre l'ambiance survoltée sur le plateau et d'amuser Elvis mécontent. Il fait le pitre avec la perruque blonde juchée sur le bout de sa canne. Taquin, il débarque vêtu d'un vieux manteau de chauffeur sur lequel sont brodés tous les titres des films d'Elvis. Ces

films ne sont peut-être pas des chefs-d'œuvre, mais avec *Salut les cousins* tout le monde s'accorde à trouver qu'on touche le fond. On n'est pas près de le quitter d'ailleurs, tant il est vrai qu'après l'avoir touché, en général on y reste, à coucher avec les poissons.

Priscilla, elle, est assise dans une des chaises de directeur, très belle et immobile, les cheveux à la verticale, à la Pompadour, c'est une tour d'ébène, un nid de cigogne haut perché. Des cheveux qui ont pris des proportions monstrueuses, toute une architecture savante grattant le ciel et défiant les lois de la pesanteur. Parfois Elvis la maquille lui-même, la main lourde sur le mascara le crayon le fard les faux cils, et après cette opération, il faut disposer d'une vue particulièrement perçante pour distinguer la couleur des yeux de Priscilla, tant ils sont mangés de noir, deux trous de pisse dans la neige. Elle a dix-huit ans maintenant mais pour Elvis, elle en a toujours quatorze. Souvent, il admire son œuvre, quoiqu'un peu lassé déjà de tant de beauté si rehaussée. Yeux maquillés à outrage, visage emplâtre, rouge à lèvres blanc, teinture agressive Miss Clairol 51 D nuance Velours – comme lui. Elle ressemble à une vamp malade vivante de ses charmes. Quand elle plisse le front, Elvis vient le lui caresser, pour faire cesser : rire et pleurer avec les yeux seulement, s'il te plaît. Il faut que, comme lui, elle reste toujours jeune.

Priscilla a juré qu'elle resterait jeune et vierge, pourvu qu'il la laisse venir à Hollywood. Elle n'en peut plus des fiancées starlettes amourettes la liste est bien longue, qu'on prête à Elvis, pendant qu'elle attend à Graceland, seule avec Grandma. Attend en se coiffant comme Debra Paget, avec laquelle il est sorti. Attend en passant et repassant tous les films d'Ann-Margret, dont il s'est dernièrement amouraché avec plus de sérieux que d'habitude. Attend en apprenant tous les pas de danse d'Ann-Margret, toutes ses coiffures, en étudiant et en imitant ses gestes, ses mimiques, sa

manière d'entrouvrir fatalement la bouche quand elle sourit. Attend et attend et enrage que cette pute ferait mieux de ramener son cul en Suède d'où elle vient. Elle n'en mène pas large, avec ses petites jupes d'écolière et les quelques sous d'argent de poche que Vernon lui remet à contrecœur. Car voilà, Priscilla finit sa scolarité à Memphis, à l'école de l'Immaculée Conception. Elvis la surveille comme du lait sur le feu. Il la veut impeccable pure blanche comme une oie et belle comme un cygne. Il lui touche le dos quand elle est voûtée, secoue la tête quand le vernis d'un de ses ongles est écaillé et lui interdit de manger du poisson parce qu'il n'aime pas l'odeur. Il lui fait porter un minuscule Derringer à poignée de perles dans un soutien-gorge invariablement blanc.

Elvis arrache de sa tête la perruque, il s'arracherait bien aussi les cheveux qui sont dessous s'il n'y tenait comme à la vie. Fini pour aujourd'hui, enfin, de quoi aura-t-il l'air encore, alors que tout Hollywood fait déjà des gorges chaudes. Un Gars lui prend la perruque, un autre lui tend une bouteille de Pepsi. Ils sont une demi-douzaine à l'entourer et à s'engouffrer dans deux Cadillac, direction Perugia Way 525, une fabuleuse villa asiatique ayant appartenu au shah d'Iran.

Quatre ans maintenant que ça dure. Ça avait commencé dès son retour. *Café Europa en uniforme*. Bombardé héros américain, Elvis ne roulait plus des hanches, il avait perdu sa mèche rebelle et son cruel sourire, il marchait droit, rasé de près, maté neutralisé gendre idéal, prêt à être adopté par le foyer américain moyen. Brave petit soldat, tout son péché était un pari et tout son dilemme de savoir si, pour le gagner, il était bien moral de sortir avec une danseuse de night-club. Les Gars ricanaient en coin, et lui se sentait humilié, même en augmentant la Benzédrine. Il contrôlait mal son débit de parole, ses mots galopaient, il le sentait bien, c'était rapide puis ça se hachait.

L'espoir n'avait pas tardé à le reprendre. Le premier rôle des *Rôdeurs de la plaine*, écrit à l'origine pour Brando, c'est à lui qu'on l'avait proposé. L'enjeu était grand, si grand, que pendant tout le tournage il en avait été malade. Malade le matin avant d'y aller, puis malade dans sa loge, à penser à toutes ses répliques qui venaient pareilles, sans relief, un genre de nausée et une douleur lancinante dans le ventre. Il mangeait puis crachait ses répliques, cherchait des gestes percutants et se donnait des attitudes banales. Son fameux instinct le lâchait et il se tenait là tout raide, un vrai piquet, à faire les gestes de Brando, à se comparer à Brando, à ne pas être Brando et à ne pas arriver à la cheville de Brando.

Puis le coup de grâce, *Amour sauvage*. Une dernière fois, il serait un beau gosse talentueux et sensible plein d'avenir. Le Vieux avait pourri ce film-là encore en le faisant truffer de douceurs et de romances, pour pouvoir à la sortie les vendre sous forme de disques. On lui avait fait chanter, par exemple, une petite chose gentille et fade, alors qu'il allumait la radio, et il se rappelait bien, naïf qu'il était, il avait regardé la belle actrice, dépité, Qui, Mais qui, Quel abruti se mettrait dans la vraie vie à chanter ça, Personne, Pourquoi alors me faire jouer ça ? Qu'il était jeune et drôle, alors. Toujours malade d'angoisse, à poser des questions, à faire multiplier les prises, comme si la suivante allait être meilleure. Dieu qu'il se sentait mal, tout perdu sur le set, à ânonner des déclarations ampoulées en prenant des airs sinistres. Chaque mot une balle qu'il se tirait dans le pied. Voire qu'il se mitraillait, parce que, là encore, débit emballé, impossible à contrôler, et comment ménager tous ces foutus silences. Pas un instant il n'avait habité le "jeune homme sensible", jamais réussi à le remplir, ce fisdepute. Il avait ensuite fallu assister aux visions de montage. Éclat de rire général chaque fois qu'il ouvrait la bouche pour chanter.

Ça s'était mal vendu. Le Vieux avait alors changé son fusil d'épaule. Ce serait maintenant *Sous le ciel bleu de Hawaii* et des bikinis partout. Déjà un avant-goût de la chose en se posant à Honolulu, où trois mille femelles hurlantes l'avaient encerclé, en substance tout l'esprit du film. Il les aimait bien sûr, mais de tout le séjour ne s'était quasiment pas montré aux fenêtres. Dès qu'il s'aventurait sur le balcon, elles enlevaient le haut et celles qui portaient un maillot une pièce le descendaient jusqu'à la taille, et il leur criait, Allez les filles, Arrêtez votre cirque, Un peu de tenue quoi, pendant que les Gars gueulaient Continuez Continuez. Tout ça le faisait maintenant soupirer, et puis il n'était pas d'humeur : le film serait une vraie bouse.

Un carton aux caisses. Le public l'avait adoré dans ce rôle niais et prévisible. On tenait un filon. Les consignes de Wallis étaient désormais simples : intrigue superficielle et toile de fond crédible pour douze chansonnettes et des tas de belles filles. Elvis avait donc enchaîné sur *Le Shérif de ces dames*. Là encore soleil et bikinis, et lui, en boxeur héroïque, évidemment équipé d'une guitare, avait déjà commencé à enfler. *Des filles, encore des filles !*, et toujours des bikinis. Il avait fallu chanter une sérénade à un crustacé, et célébrer les joies de la pêche : La Chanson de la Crevette ! Pendant ce temps, Wallis finalisait un chef-d'œuvre, *Becket*, et il dirait, le fisdepute, Pour pouvoir faire des films artistiques, il est nécessaire de faire des films commerciaux avec Presley. Il ajouterait, l'ordure, Ce qui ne veut pas dire qu'un film avec Presley ne puisse pas être de qualité, *à sa manière*. D'une humeur de dogue, Elvis cassait, dans sa suite, jusqu'à quarante planches par jour à mains nues. Wallis viendrait le lui interdire, on serait beaux si le produit s'abîmait la main !

Casser des planches. À défaut de faire de bons films. Il est humilié. Il veut des rôles sérieux mais il faut honorer d'abord les engagements signés depuis des années par le Colonel. Une fuite en avant, où les bons films sont

toujours remis à plus tard et, en attendant, ils deviennent de plus en plus mauvais. C'est l'automne 1963, Elvis a du mal à faire le deuil de ses ambitions. Pendant les enregistrements, parfois il se recule, s'éloigne du micro comme s'il en avait peur, et soupire, Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire avec une merde pareille et – Faudrait que tu te rapproches un peu Elvis – la mort dans l'âme se rapproche du micro, et chante, d'abord à voix basse, comme pour que ça ne s'entende pas trop, puis le mieux qu'il peut, car il faudra bien le faire, alors autant que ça soit le moins mauvais possible, et autant en finir. Elvis continue à se bercer qu'il obtiendra de bons textes. Le Colonel lui, continue à vivre dans la résidence que l'agence William Morris a mise à sa disposition.

Pour le reste, l'air se raréfie. Perugia Way 525, l'entrée est gardée en permanence par deux Gars en faction. Cela fait maintenant quelques années qu'Elvis ne se hasarde plus à sortir. Dernièrement, une de ses fiancées lui a demandé de l'emmener au cinéma. Un Gars a alors fourré de l'argent dans les poches d'Elvis, qui depuis longtemps en a perdu l'usage. Nerveux comme jamais, il portait un pull à capuche relevée et des lunettes de soleil, et pendant la séance de cinéma où, pour ne pas se faire remarquer, ils sont arrivés après le début et repartis avant la fin, on lui a volé le pull et les lunettes. Au retour, panne d'essence et là, il a paniqué pour de bon, s'est mis à regarder autour de lui, mais contre toute espérance ils ont réussi à pousser la voiture jusqu'à la prochaine station et plus de peur que de mal.

Traqué dehors, piégé dedans. Depuis son retour d'Allemagne, il a de drôles de distractions et les Gars le trouvent bizarre, parfois. Ça s'est vraiment gâté avec la mort, deux ans plus tôt, de Junior Smith, son cousin. Junior, un des premiers Gars d'Elvis, avait un regard qui vous fichait la tremblote, jamais remis, pauvre Junior, de la guerre de Corée où avec son Browning automatique il avait abattu des civils par grappes entières. Saoul

de façon chronique, il souffrait de flash-back, et à l'alcool ajoutait les pilules que lui passait Elvis. Une nuit, Billy Smith l'avait trouvé dans son lit, cru endormi d'abord, pour remarquer au matin qu'il baignait dans une mare de vomi et de sang, apparemment sortie de sa bouche et de ses narines. Elvis était venu consoler le cadavre, C'est fini Junior, Tout est fini, La douleur se termine, Voilà tu n'as plus mal, Tu te reposes, Tu es rentré à la maison. Pour mourir, Elvis disait toujours rentrer à la maison. Avait ensuite visité à la morgue le corps embaumé, Junior semblait faire une petite sieste de tout repos. Il y était tombé sur deux thanatopracteurs, l'un en train de retaper un macchabée en écoutant du rock'n'roll, l'autre de dormir dans un cercueil, et il s'était fait expliquer tout le métier, comment on évidait, quels liquides on injectait, les seringues et la cire, les points de suture pour maintenir les yeux et la bouche fermés. Elvis, depuis, s'est mis de temps en temps à visiter les morgues, c'est rafraîchissant entre deux scènes hawaïennes à faire le guignol bien peigné, et quand on passe sa vie à taquiner des bikinis se trémoussant, ça remet les idées en place.

LE DÉLAISSÉ

Un pince-oreille surgit, je lâche la pêche en hurlant. Alors il en sort d'autres, qui courent partout sur le fruit. Je reste glacée, je serre les paupières. Toute la pêche est colonisée, pourrie de l'intérieur, chair blette, morte, rongée par l'air et la lumière et la vermine, en train de se décomposer et je l'ai touchée, quasiment goûtée. John inquiet m'appelle, vient voir ce qui se passe du plus vite qu'il peut, avec canne et tout, et toc et toc. Il craignait que je sois tombée, de l'escabeau par exemple, ou ébouillantée. Mais ce n'est que cela, deux ou trois malheureuses bestioles, John rit gentiment, ramasse le fruit entre le pouce et l'index, le laisse tomber dans l'évier. Il plaisante, des pêches en cette saison, d'où peuvent-elles bien venir en plein mois de décembre, et des insectes par ce froid, comment peuvent-ils survivre dans cet appartement glacé ?

C'était déjà la veille de mon départ pour Deauville. John allait mieux. Il passait toujours autant de temps dans la salle de bains, mais sa barbe repoussait, avec pudeur jetait un voile sur le désastre, à tout péché miséricorde. La terre brûlée se repeuplait et je n'y pensais pour ainsi dire déjà plus. Nous remontions la pente. Ses étranges accès de coquetterie me troublaient, bien sûr, mais je lui trouvais toutes sortes d'excuses. Son rapport aux femmes, surtout. Chez lui pas de photos, sauf de sa mère, dans

un grand cadre. Il tenait d'elle, les yeux peut-être, ensommeillés, et la forme embourbée du visage. Au début, comme il restait souvent dehors très tard, j'imaginai qu'il voyait des marcheuses et des mangeuses, par exemple dans le Penthouse Club juste en face du Freedom. Quelle horreur, ça dépassait les bornes ! Je n'en pouvais plus de vivre avec ce monsieur ! alors qu'en toute honnêteté je n'ai jamais eu aucune preuve de ses débordements, dans ma jeunesse je vous avais une de ces imaginations. Le plus probable était qu'il restait tout simplement au Freedom, où je le conduisais puis le reprenais. Et quand bien même, pourquoi ne se serait-il pas pris de tendresse pour ces pauvres créatures, qui n'étaient pas regardantes sur le physique du moment qu'on les payait sans les battre trop. J'avais, plus jeune, ce côté moralisateur. Ça m'est passé, comme le reste.

Quelque chose de si triste chez lui, dès qu'il s'agissait de femmes. Elles lui avaient mangé les yeux de la tête, souvent il disait ça. Mais sur son ex-femme pas un mot, et rien sur sa vie d'homme, à se demander parfois s'il avait eu des histoires sérieuses, si son ex ça n'était pas un racontar, une invention pour cacher le vide. Toujours il revenait à des amourettes de gosse, aux filles qu'il connaissait à quinze, seize ans, il les aimait tant, les aimait toujours, les décrivait longuement, elles l'avaient quitté, ne voulaient pas de lui, et lui pourtant à l'époque un cœur d'artichaut, mais il ne savait pas y faire, elles ne pardonnent pas les femmes, et c'est vrai que ça peut être cruel ces animaux-là. Il lui arrivait de parler de l'amour, de ce qui le faisait naître et mourir, De mauvaises raisons Yvonne, toujours mauvaises. John White se regardait souvent dans le miroir, comme une voyante dans une boule de cristal, il semblait chercher dans son pauvre visage des réponses. Il disait parfois, Je sais bien que je suis repoussant. Je m'étonnais qu'à son âge ça continue à le chagriner autant, alors qu'il avait pourtant eu largement le temps de s'habituer, certains hommes s'en font même une force. D'ailleurs la laideur s'atténue avec l'âge, attire moins les yeux et tout le

monde sait que ça devient au fond de moins en moins important, et ça se perd, comme la beauté, dans l'informe magma de la chair mollissante. Je n'osais pas le consoler, je devinais qu'il avait dû beaucoup souffrir de son physique si ingrat, et que ça le laissait tout blessé. Il me faisait pitié. Aucune femme, donc, sauf sa mère, n'avait pu l'aimer malgré sa tête de ravage ? Je me posais parfois la question, parce que quand même, il avait du bien, un rentier, et des côtés attendrissants quand on le connaissait un peu. Ou alors c'est qu'il avait rêvé des femmes trop belles pour lui. Ah s'il suffisait d'avoir bon cœur pour se faire aimer. Mon pauvre John, si j'avais été moins jolie, si tu avais été moins vieux.

Financièrement, les choses semblaient s'arranger avec grâce. J'avais trouvé quelques heures de ménage et surtout le mois à Deauville nous permettrait de voir venir. Quelques petites appréhensions, bien sûr, rapport à John. Mais j'avais stocké pour lui d'amples réserves de conserves. Préparé en trois tas trente chemises finement repassées. Cinq piluliers, pour les quatre semaines et demie, impossible de se tromper. Une infirmière viendrait deux fois par jour lui faire ses piqûres d'insuline et jeter un œil. Tout était prêt. Sauf John, à qui il restait à expliquer tous ces détails. Je ne lui avais à vrai dire plus jamais reparlé de mon départ. Je repoussais de jour en jour, sous prétexte que ça ne servait à rien de se mettre John à dos, car je le connaissais, tous les moyens seraient bons pour empêcher l'inévitable, il était du genre à vous faire la guerre. À vous crier que vous étiez virée et l'instant d'après il vous réengageait, avec un beau bijou en prime, et il allait même parfois jusqu'à s'excuser. Il virait très souvent, c'était chez lui signe de contrariété. Quand j'essayais de réduire sa consommation de médicaments par exemple. On voyait très bien la colère monter, à ce petit mouvement de la mâchoire inférieure, comme s'il grinçait des dents.

C'est donc avec toutes les précautions que j'ai lâché le morceau. Mais pendant qu'il restait sagement assis ça montait ça montait, sa mâchoire remuait de gauche à droite et retour, et sa main se crispait sur son assiette de Harry's grillés. Les toasts ont glissé par terre, ça a fait un bruit léger, puis l'assiette a suivi, mais sans se casser. La peau de léopard, quoique pelée, avait amorti. John White s'est levé, a pris sa canne, la tête baissée. Il semblait danser à tout petits pas, mais c'était pour trouver son équilibre. Il ne disait rien, grand silence. Puis d'un coup, il a levé la canne très haut et l'a abattue sur la table du salon. La plaque de verre ne s'est pas brisée, mais John est tombé en arrière, dans le canapé. Je me suis précipitée. Il m'a barré la route avec sa canne : de ne pas l'approcher ! de partir, et vite ! D'autant que j'étais virée ! Le cœur dans les talons, je suis allée dans ma chambre faire ma valise. Je savais qu'il viendrait me retrouver au bout de dix ou vingt minutes pour m'augmenter puis, sans attendre ma réponse, il retournerait s'asseoir avec un sourire satisfait. Pauvre John. Je lui avais préparé une lettre. Elle donnait toutes les indications pratiques : piluliers, infirmière, provisions, instructions diverses, et elle disait aussi, John, je reviendrai le 15 janvier au soir. J'enverrai de l'argent dans les jours prochains. Tout s'arrangera, attendez mon retour et surtout reposez-vous, restez chez vous, pensez à aérer, pas de folies John ! pas de folies je vous en prie.

Le lendemain matin, comme John ne se levait pas de si bonne heure, j'ai frappé à la porte de sa chambre, pour lui dire au revoir. Il ne répondait pas. J'ai frappé plus fort, je l'ai appelé. Rien. J'ai fini par ouvrir et m'approcher, il faisait noir, mais la télévision diffusait sans un son sa lumière bleue. Il était tout habillé sous la couette et il dormait profondément, avec un léger ronronnement, et j'ai eu beau le secouer. Ça me serrait, de savoir qu'il se réveillerait seul, qu'il se rendrait dans le salon, personne, qu'il vérifierait

dans ma chambre, partie. J'ai pris mes valises, en faisant le moins de bruit possible, comme si je filais avec l'argenterie, la conscience pas nette. Ou que je quittais le domicile conjugal, que je rejoignais un amant.

OceanofPDF.com

L'ÂME SŒUR

Dans la chambre tout en similicuir écarlate et sombre, on se serait cru à l'arrière d'une limousine géante. Priscilla en culotte et soutien-gorge blancs, les yeux perdus dans un loup de maquillage, prend une pose suggestive sur le lit démesuré. Allongée sur le côté, elle laisse couler ses grands cheveux ouverts sur le satin, lui caresse une jambe par-dessus le drap, remonte. Elle a tort, bien sûr, elle le connaît. Il dégage doucement la main, sans regarder, il lit, calé dans un amoncellement de coussins. Qu'elle écoute donc ça : Celle qui est ta véritable âme sœur est en réalité un ange du Ciel, un des Attributs de Mon Divin Soi, venu à toi pour t'apprendre à purger ta personnalité, ce qui te permettra d'exprimer Mon Saint Amour. Sans l'écouter, elle le regarde, humiliée. De toute façon, il est trop tard, ils ont déjà pris leurs somnifères, alors quand bien même elle parviendrait à l'intéresser, ils s'éteindraient à la première caresse. D'habitude, elle s'endort à poings fermés aux premières phrases de l'ennuyeux charabia. D'habitude, Elvis alors la réveille, tient à ce qu'ils partagent, et trop nombreuses sont celles qui seraient heureuses de partager. Mais aujourd'hui, elle ne s'endort pas, peut-être parce qu'elle a pris un ou deux coupe-faim de plus que les autres jours. Elle pose de nouveau sa main sur la jambe d'Elvis, remonte, suave avec une espèce de colère. Il pose sa main sur celle de Priscilla, la serre un peu trop fort, Tu ne m'écoutes pas, Tu ne

m'écoutes jamais. Elle sait, pourtant, qu'il passe par une phase de purification mentale et physique. Pourrait-elle, s'il lui plaît, arrêter de le tenter ? Et, accessoirement, l'écouter ? Mais elle lui dit avec une douceur féroce qu'elle ne comprend pas, elle ne comprend rien à ces. Radotages. Puis la voix montant et soudain debout, que d'ailleurs elle ne les supporte pas. Ça la rend malade de l'écouter parler et parler et rabâcher et prêcher, elle devient dingue et dingue. Joignant le geste, elle s'arrache les cheveux, Mais qu'est-ce que ça t'apporte ? Allez, dis-le moi ! Qu'est-ce que tu vois dans tout ça ? Et elle tombe à genoux en pleurant. Lui, la voix déjà empâtée par les somnifères, que ce qu'il voit c'est une malade, une espèce de cinglée en plein délire. Et toujours à genoux et perdue dans ses cheveux, elle continue à gémir et à faire le procès de ces bouquins incompréhensibles et révoltants. Quand elle arrête de crier pour qu'enfin il lui réponde, elle n'entend plus rien, que la radio en sourdine. Elle relève la tête, Elvis dort comme une pierre.

Il faut repartir à Hollywood le lendemain, Hollywood encore et toujours. De ce côté-là, c'est mort et bien mort. Il y a eu dernièrement *La Stripteaseuse effarouchée* qui propose un choix de chansons sans queue ni tête. Elvis avait poliment prié le producteur du film de ne pas mettre en avant sa voix dans l'embarrassante chanson titre. Mais il avait touché la somme habituelle pour six semaines de travail, un demi-million, auquel ajouter cinquante pour cent des bénéfices. Pouvait-il se plaindre, le reste du film avait coûté moins de deux fois son salaire et on avait économisé sur tout : pas d'extérieurs, prises de vue bricolées, décors récupérés. *Chatouille-moi* : cow-boy de rodéo travaille à ses heures perdues dans un institut de beauté, un scénario conçu pour exhiber un maximum de filles à moitié nues autour du beau gosse, qui cette fois encore chanterait. Et là, on enchaîne avec *C'est la fête au harem*. La bande-son, enregistrée il y a deux semaines, laisse présager le pire. Échos orientaux, flûtes et hautbois. Après trente-huit

prises en quatre heures de Secoue Ce Tambourin, il a quitté le studio très déprimé. Mûr pour jouer le rôle d'un cheik arabe enturbanné. Prévenu qu'il fera la cour à une actrice surmontée de tant de postiches et de voiles qu'elle arrivera à peine à tenir la tête droite.

Entre chaque tournage, il retourne à Memphis et s'enferme des jours entiers dans sa chambre pour cuver sa dernière défaite et aussi parce que Graceland est colonisé par toute une meute d'oncles, de cousins, d'amis "de toujours", qui lui font fête, le flattent en s'arrachant les yeux, vivent sur la bête, le cas échéant passent des chèques sans provision à son nom, se battent et se saoulent, prennent sans remercier, claquent et reviennent. Grâce aux écrans de vidéosurveillance, Elvis suit tout ça depuis son lit. Quand il se décide enfin à en sortir, il loue le Memphian presque chaque nuit. Mais il trouve de plus en plus difficile de regarder les films qu'il aime : ils le renvoient à la nullité des siens. Au Memphian, il ne laisse personne s'asseoir devant lui, et régulièrement il pleure dans le noir, on ne sait si c'est l'émotion, ou la tristesse que chaque jour diminue ses chances de devenir un acteur respecté. Rarement, il regarde des films où il joue et s'étonne alors, Mais qui est ce type ? Il est trop gros trop gros, Il déborde de partout, ce pauvre con. Mais depuis le tournage de *L'Homme à tout faire*, qui, quoi qu'il fasse, finit toujours par chanter, il a repris espoir : il a rencontré Larry Geller, aussitôt devenu son nouveau coiffeur ou plutôt un genre de conseiller spirituel. À vingt-quatre ans, Geller médite, entre deux coups de peigne, sur le pourquoi du comment. Il étudie les sciences ésotériques, fait du yoga, du taï-chi, fume de l'herbe et mange des graines.

Les petites fêtes ont continué à battre leur plein, mais on s'est mis à y discuter philosophie et religion, fini le billard et la télé, et les Gars n'aiment pas ça du tout, cette espèce de gourou qui farcit de conneries la tête du boss, alors qu'on s'amusait si bien, qu'on rigolait tous ensemble avec les pistolets

à eau et les filles et les incendies partout où on passait. Le Colonel fait savoir que lui non plus n'apprécie pas son virage sectaire, il soupçonne même Geller de l'hypnotiser. Mais Elvis n'en a cure. Elvis, puisqu'il a été élu, cherche sa place dans l'ordre de l'univers et le sens de sa vie. Toujours il a senti derrière lui une main invisible qui guidait son existence. Quel en est le but, et pourquoi Dieu l'a-t-il choisi pour être Elvis Presley. Avec son nouvel ami, il s'est vidé le cœur dès la première rencontre : Larry, mec, je te jure devant Dieu que personne n'a aucune idée de ma solitude, Ni du vide que je sens en moi. Et face à Geller encore inconnu, il a fondu en larmes. Elvis lui a alors parlé de cette voix qui l'accompagne depuis l'enfance, depuis toujours, celle de son frère jumeau Jesse Garon. Pourquoi vit-il, alors que Jesse Garon est mort, pourquoi les poumons de Jesse Garon ne se sont-ils pas remplis d'oxygène, et Jesse Garon a-t-il ou non vu le jour. Elvis et Larry lisent et discutent pendant des heures dans la salle de bains. *La Vie impersonnelle, Autobiographie d'un yogi, L'Initiation du monde, Au-delà de l'Himalaya.*

Repartir à Hollywood dans une heure, encore et toujours Hollywood. Il est assis les yeux fermés dans son large fauteuil de vinyle. Odeur d'ammoniaque, de détergent, de pharmacie. Il a le nez irrité et les racines badigeonnées à gros coups de pinceau, ça déborde un peu sur son front, une couleur de boue séchée. Pas encore trente ans et déjà si blanc là-dessous, alors que pas une ride et un corps d'adolescent potelé, quelle bizarrerie. Robinet mal refermé, ou plutôt robinet fuyant. Sans ouvrir les yeux, il demande à Larry de fermer ce robinet, s'il te plaît, impossible de réfléchir avec ce vacarme. Il ne veut pas retourner à Hollywood. Il veut rester ici, lire et méditer. Ou alors partir, tout quitter, se faire moine. Oui, entrer dans un monastère et y rester. Assez. Assez de tout ça. Il garde les yeux pincés comme pour les protéger de la teinture, Dis-moi la vérité Larry, C'est quoi mon problème ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Peut-être que Dieu ne

m'aime plus, un truc du genre, parce que je ne sais qu'une chose, c'est que je lis et j'étudie des heures et des heures, tous les jours, toutes les nuits, Depuis que tu m'as fait découvrir tout ça, je n'ai pas arrêté, Je ne demande pas grand-chose, Je veux juste savoir la vérité et faire l'expérience de Dieu.

Larry est formel : on ne peut pas défoncer les portes du ciel. Pour l'encourager à patienter, il lui raconte une vieille histoire zen. Il lui faut mettre de côté son ego ! Oublier les livres, ouvrir son cœur, retrouver son âme d'enfant ! Et laisser entrer Dieu, et alors seulement il connaîtra la lumière. Elvis regarde le sol, puis dévisage Larry, puis ricane et dit doucement, Tu as raison. Et comme à lui-même, C'est de ça que j'avais besoin, Allons-y. Ils embarquent dans le bus de tournée, un ancien Greyhound transformé en une espèce de yacht de luxe, le moteur est entouré de plomb pour réduire le bruit et le siège du chauffeur moulé sur le corps d'Elvis.

Pendant les heures qui suivent, Elvis au volant se montre inhabituellement calme et taiseux. Le désert défile, ciel bleu plomb sur les montagnes sacrées des Indiens hopis, le gris de la pierre tranche sur le jaune brûlé de la plaine. Tout à coup, les paupières battant des ailes, et fou du cœur, il s'écrie, Whoah ! (Benzédrine Dexamyl Biphétamine) Tu vois ce que je vois ? Une masse de nuage compacte flotte dans le ciel et Elvis flotte dans ses vêtements, et son regard flotte dans ses yeux. Joseph Staline là-haut ! Il se tait un instant bouleversé de tout le visage, Pourquoi Staline ? Pourquoi Staline ? Pourquoi lui ? La forme du nuage se dilate lentement, les yeux agrandis Elvis regarde et son visage de l'étonnement passe à la plénitude puis à la sérénité. Il arrête brusquement le bus sur le bord de la route, et sort, Suis-moi Larry, et il se met à courir dans le sable, les pas un peu empêchés, plus loin s'arrête radieux les yeux au ciel. C'est Dieu, c'est Dieu, c'est l'Amour, Dieu est Amour, les larmes coulent sur ses joues,

chaudes et à grande eau et son visage se déforme, et il serre Larry Geller dans ses bras, Je t'aime Je t'aime Dieu existe Tout est vrai Dieu Je l'aime tant Je suis tout rempli d'amour divin J'ai vu ce que tu essayais de me dire Et tu avais raison Ça va plus loin que les mots Au-delà de l'ego Maintenant je sais Je sais Je ne douterai plus jamais Dieu m'aime Dieu est Amour ! Geller aussi pleure, et tous les deux ils pleurent et ils rient et ils se serrent et ils scrutent le ciel, tout est clair lumineux tout tombe sous le sens s'explique l'univers est lumière. Là-haut, le visage de Jésus a souri à Elvis.

OceanofPDF.com

LA CAGE AUX SINGES

Des angelots, il y en avait des centaines, toute une collection. À nettoyer, une calamité. Petites choses crasseuses ! De la poussière dans la moindre aspérité, la moindre fossette, les boucles des cheveux, l'interstice des orteils, et les ailes en particulier demandaient un nettoyage méticuleux. Une vieille tante morte peut-être leur avait laissé ces petites saletés. Et il fallait faire très attention ! Certaines pièces valaient cher ! D'avance on me remerciait de les remettre en place exactement comme je les avais trouvées. Je lisais dans les yeux de madame la crainte que je m'empare de l'une ou l'autre de ses abominations potelées. Le mois à Deauville m'a pesé dès le premier jour. J'étais corvéable à merci et madame tout le temps après moi, à vérifier, tellement à me courir après, sur le haricot, à contrôler chaque bibelot, soulever chaque coin de tapis, inspecter chaque fond de casserole, qu'elle se serait moins fatiguée en faisant les choses elle-même. Et surtout, je n'avais pas ma conscience pour moi. Tous les soirs, j'essayais d'appeler John, et il ne répondait pas. Je m'y attendais, c'était son fichu caractère que je connaissais bien, et j'aurais été furieuse si je n'avais pas été aussi inquiète. Chaque soir pareil, le téléphone sonnait dans le vide. Et s'il s'était trompé dans ses prises malgré les piluliers ? Qui le trouverait ? L'aiderait ? D'autant qu'il ne laissait pas entrer l'infirmière. Le premier jour – le jour de mon départ – elle avait entendu derrière la porte le bruit d'une canne qu'on

déplace, mais il ne lui avait pas ouvert. Je l'imaginais coller son œil au judas, voir l'infirmière par moi envoyée et retourner dans le canapé côté droit. Au bout de trois jours, elle avait renoncé.

Je me demandais s'il ne fallait pas appeler la police, mais John n'aurait pas du tout aimé ça. La concierge, autre fausse bonne idée, avec son bec venimeux et ses yeux de nuisance, elle colportait des menteries, toujours à sa loge, à vérifier les allées venues, à poser des questions sur les voisins et à insinuer, certaine depuis toujours qu'avec John nous vivions à la colle. Dernièrement, elle avait dénoncé un sous-locataire, et s'en vantait à tous. Elle ne m'avait jamais mise à l'aise, et pourtant j'aimais l'ordre moi aussi. Tellement nerveuse à la fin que j'ai appelé mon amie Pauline, en lui demandant d'aller y voir. Pauline était une compagne de pension, retrouvée quelques années plus tôt. On se voyait chez elle deux jeudis par mois pour jouer à la belote. Elle s'est rendue chez John White, ça faisait dix jours que j'étais à Deauville. Elle a sonné une première fois, il a fait le mort. Elle a insisté, appuyé au moins trois longues minutes d'affilée, elle commençait m'a-t-elle dit à en avoir l'index qui battait. Enfin, il a ouvert.

Elle a eu la peur de sa vie, elle a risqué sa tête, je travaillais, m'a-t-elle informée, pour un dangereux malfaiteur, dans quel guêpier l'avais-je fourrée. Elle s'est tue un peu au bout du fil, pour faire du suspense. Un spectacle affligeant. John White rasé et maquillé en vieille poule, surtout les yeux mais qui avaient coulé dans les cernes et sur les joues. La peau bronzée comme s'il passait ses journées à se dorer la pilule. Les cheveux teints en aile de corbeau, visiblement une teinture maison, d'où les taches sur sa chemise. Des vêtements fripés, avec lesquels vraisemblablement il dormait depuis des jours. Et puis il titubait, il se retenait à la poignée de la porte et aux murs. Ma parole cet homme était ivre ! m'a fait Pauline avec reproche comme si j'étais sa compagne de beuverie. Et après un silence

scandalisé, Ou drogué ! insinuant que c'était moi la narcotraquante. John White avait du mal à ouvrir les yeux, la bouche un peu bée, avec de la bave en coin.

Quand elle a essayé d'entrer, il a protesté en anglais, la vieille Pauline n'y entendait goutte, elle lui a expliqué, en français, qu'elle venait de ma part, bref un dialogue de sourds. Elle a profité qu'il ne tenait pas bien droit pour entrer et faire un petit tour d'horizon à l'intérieur, Pour que tu sois bien au courant de tout, Et tu ne pourras pas dire que je ne t'ai pas prévenue ! L'appartement était dans un état inqualifiable : Ma pauvre, tu auras bien du travail à ton retour, mais conseil d'amie, es-tu bien sûre d'y retourner car ce monsieur me semble avoir des araignées, et dans tous les sens du terme, car il doit y avoir des vermines. Déjà il y avait des canettes de Coca vides par terre et des papiers gras, et ça ressemblait exactement à ce qu'elle avait vu un jour dans un reportage chez les "junquilles" en Allemagne. Quelle cage aux singes, et si c'était pas une pitié un si bel appartement, avec des tas de moulures, du parquet point de Hongrie, du marbre, tout ça saccagé par la saleté et le manque de soins et d'égards, ça n'avait pas vu un balai de près depuis très longtemps. Et j'ai commencé à perdre mon calme, quelle commère à la fin cette Pauline, c'était bon hein, j'avais laissé l'appartement propre comme un sou, briqué et tout, et il n'y avait pas deux semaines, ça brillait comme un miroir. Je n'y pouvais rien, moi, monsieur faisait une crise et j'étais loin. Mais plus moyen de l'arrêter, la Pauline, elle a continué, Je regardais tout, comme ça bien gentiment pour te rendre service Yvonne, et j'étais justement en train de remarquer des plaquettes de médicaments et même des seringues, exactement comme chez les "junquilles", que ton patron, de plus en plus énervé avec toujours son baragouinage de sauvage d'Anglais, a titubé jusqu'à sa chambre, et il est ressorti à chanceler avec une arme au poing, pire qu'un film, en me regardant très méchamment, je ne pouvais plus bouger tellement j'avais peur, et il a tiré dans le plafond, et pas

à blanc, vraiment tiré, dans les jolies moulures, un bruit qu'on était comme sourd après, et il y avait du dégât, et c'était passé à ça d'elle, elle avait entendu siffler la balle. Elle était repartie, je pouvais la croire, sans traîner la patte, et le cœur bien mal, et bien triste aussi ma pauvre Yvonne, de savoir que tu travailles pour ce dangereux personnage, et si ça n'avait pas été toi, ni une ni deux, tout de suite j'aurais appelé la police, mais je ne voulais pas que tu aies des ennuis, Seulement ne me demande plus jamais de remettre les pieds dans ce coupe-gorge, on veut faire plaisir aux gens et crac, on finit par se prendre une balle.

J'ai immédiatement demandé à voir madame : un problème personnel m'obligeait à rentrer chez moi sur l'heure. Elle m'a dit qu'une rupture de contrat de ma part n'était pas envisageable, à moins d'un dédommagement – l'équivalent du salaire que je ne toucherais pas et, pire, dont je ne disposais pas. Mais elle m'autorisait le dimanche à faire l'aller-retour, madame est trop bonne. J'ai dû attendre trois jours, à me ronger les sangs, à imaginer des horreurs, à dépoussiérer inutilement ces affreux angelots maintenant si propres qu'ils paraissaient tout de blanc vernis, que je vous les aurais balancés par la fenêtre cul par-dessus tête, je rêvais de faire place nette, de vider les lieux ! À servir madame sans plus décrocher un sourire. Le dimanche, j'ai pris le premier train avec des pressentiments de la pire espèce.

Le cœur bien remonté, en arrivant. Pour gagner du temps, j'ai commencé par sortir le courrier de la boîte à lettres, un bon paquet, c'était toujours moi qui m'en chargeais et moi partie, le courrier pour John n'existait plus. Parmi, il y avait l'enveloppe avec l'argent envoyé de Deauville. Je suis montée, j'ai sonné et sans attendre ouvert la porte, j'en tremblais des doigts. J'ai appelé et, voyant ce que je voyais, j'ai immédiatement fermé la porte sur moi. Fait le tour, personne, juste la fin du monde, jamais vu ça,

effrayant, ça ressemblait moins à une scène de cambriolage qu'aux reliefs d'un campement de gitans, qui auraient déguerpi en laissant tout derrière, ordures et frusques malpropres, à un pique-nique monstrueux qui aurait viré à l'orgie puis à un champ de bataille de chiffonniers malfaisants. La télévision allumée sans le son. J'avais le tournis en imaginant la mine de carnage ravie qu'aurait faite la concierge devant ce triste spectacle, un vautour sur un tas de carcasses, elle aurait tout de suite appelé les forces de l'ordre, nous étions passés à ça de la catastrophe, déjà que la situation n'était pas riante. J'ai dû m'asseoir quelques instants.

Où donc était John White de si bonne heure. Lui qui tenait tant à ses petites habitudes, toujours à dormir à des heures impossibles, à faire des nuits blanches et des matinées grasses. John White, sédentaire jusque dans ses déplacements. Il allait toujours aux mêmes endroits, ce qui était encore une manière de ne pas bouger. Il y avait l'appartement, le Freedom, le buraliste où il achetait des cigares, il y avait eu, du temps de Vieux Garçon, le tour du bloc et les mêmes arrêts aux mêmes arbres. Quand il voulait s'aventurer, au spectacle par exemple, c'était moi qui devais le conduire, le mener, et me régaler avec lui d'une attraction pour touristes avec plumes et paillettes. John White se serait égaré dans sa propre rue et il aimait emporter avec lui tout ce qu'il pouvait, moi y compris, ça le rassurait. Quand nous sortions, il me demandait toujours si c'était une impression ou s'il faisait vraiment très chaud, Pas de saisons dans ce pays ! Comment s'habiller ! C'est qu'aussi il se couvrait jusqu'à la glotte, de couches de vêtements nombreuses, il s'ensevelissait là-dessous, voulait se protéger du froid, de la lumière, de tous les regards, et toujours un chapeau et des lunettes de soleil. Ses yeux étaient si fragiles disait-il, ils ne supportaient plus que la nuit et même la lune l'aurait ébloui – et à la vérité, il avait les yeux meurtris, mais en quoi des lunettes de soleil pouvaient-elles réparer leur misère, tout ça c'était évidemment dans la tête. S'il sortait ainsi

couvert, c'était pour rester chez lui, même dehors. À la maison, sa sédentarité prenait une autre forme : il ne quittait pas son canapé, et plus précisément le coin droit de celui-ci, qui même en son absence gardait l'empreinte de ses fesses et plusieurs taches de café indélébiles. Souvent c'était là qu'il s'endormait, dans un nid de couvertures polaires, habillé de vêtements de nuit qu'il gardait parfois jusqu'au soir. John White n'aimait pas les fenêtres ouvertes, n'aimait pas les courants d'air, ni les insectes qui entrent, ni la lumière du jour indisciplinée, qui vous empêchait de dormir aux heures les plus réparatrices. Il se sentait soulagé après avoir fermé les volets le soir, avait-il peur d'avoir trop chaud ou trop froid, de se faire cambrioler ou épier, de sauter ou de s'envoler.

Alors, depuis vingt ans, je traquais les courants d'air, j'essayais d'aérer sans qu'il s'en rende compte, je lui remettais sa couverture quand il regardait la télévision. Et je ramassais derrière lui, car sur la modeste distance qui séparait du frigo le canapé, la salle de bains du lit, John White se perdait et se dispersait sous forme de déchets, de traces et d'objets divers : cendres, allumettes usagées, pots de yaourt, emballages, vêtements, serviettes, produits d'hygiène, plaquettes vides ou non, mouchoirs, miettes, effluves, et quand il marchait pieds nus, il laissait des marques moites sur le carrelage de la cuisine. Tout lui tombait des mains. Lorsque ses articulations le faisaient trop souffrir, je le nourrissais à la cuiller, pour éviter qu'il en mette partout. Parfois il tremblait tellement qu'il ne parvenait pas à allumer son cigare, parfois le cigare lui tombait du bec. Je lui demandais si ça allait, il me disait alors qu'il s'était endormi quelques instants. C'est qu'il aurait fini par nous mettre le feu, avec ses moments d'absence ! Je le grondais doucement, et je ramassais. Il fallait ramasser et éponger John White où qu'il passe et faire de l'air après lui.

À l'heure présente, plus que jamais John White s'était égaré dans l'appartement, traînait dans tous les coins, sous toutes les formes, comestibles ou non, tout ce qu'il avait touché se trouvait éparpillé. La vérité s'est imposée, un trait de lumière ! Jamais je n'aurais dû laisser seul John White, quelle idée, quelle erreur ! Maintenant il fallait d'évidence ramasser et attendre. J'ai sorti du placard l'aspirateur, mais je l'ai posé aussitôt, à quoi bon mettre la charrue avant les bœufs : d'abord faire le tour avec un sac-poubelle et un sac à linge, pauvre John comment s'était-il nourri, se laisser aller comme ça, à croire que je l'avais abandonné pour toujours. Des canettes, des traînées de soda séchées sur le parquet, des rogatons de pizza gisants, des traces de sauce sur le cuir, des vêtements tachés, des chatons de poussière – après deux semaines et demie, était-ce possible ! J'ai levé les yeux au ciel : la Pauline n'avait pas menti, là-haut un impact de balle trouait vilainement les moulures. Remettre un peu d'ordre m'a pris la matinée et nettoyer l'après-midi. J'ai brossé, récuré, frotté, j'espérais tellement voir surgir John, chaque bruit sur le palier me faisait sursauter comme on dit toujours dans ces cas-là. Je le suppliais mentalement de revenir. Il ne revenait pas. J'ai fini le nettoyage à fond, et toujours personne. Je me suis assise dans le fauteuil, les bras cassés et le cœur brisé.

Où était passé John White ?

OceanofPDF.com

LE HAVRE

Traqué dehors, piégé dedans. Elvis fait de la route et de la route. Quitte Memphis par le sud, roule droit devant. Les choses vont se dégradant, car elles ne s'améliorent pas et il vieillit.

Il s'est présenté sur le plateau de tournage de *Paradis hawaïen* bouffi du visage, mou du bide, avec une semaine de retard pour cause de maladie. Il transpirait abondamment, portait les cheveux trop noirs trop bien mis en plis, on aurait dit la perruque d'un vieux beau de la pédale, et, cerise sur le gâteau, des lunettes à cadre doré. Il devait jouer le rôle d'un pilote d'hélicoptère jeune, mince et séduisant. À peine arrivé, un mouvement brusque lui avait fait fendre son pantalon. Jusque-là les amphétamines lui avaient permis de garder la ligne, mais les barbituriques ralentissaient maintenant son métabolisme. Dans *Trois gars, deux filles et un trésor*, il avait eu le plus grand mal à enfiler son costume d'homme-grenouille militaire, qui moulait ses formes indésirables.

Elvis est devenu un rôle – qui lui-même joue des rôles – et où est-il au fond de tout ça, et qui, personne ne sait exactement, mais une chose est sûre, pour Hollywood il reste un bouseux. Il y a un mec là-dedans, pense-y ! Avec des sentiments bordel ! Mais on le regarde comme une bête de foire fabuleuse. On l'examine sous tous les angles. Sans cesse on compare

Elvis à Elvis. On maquille Elvis en Elvis. Et même déguisé en boxeur cheik arabe cow-boy joli cœur, il ne joue jamais qu'Elvis, dans des rôles sur mesure, on le reconnaît notamment à sa guitare et aux chansons absurdes qu'il miaule aux femmes, aux enfants, aux animaux ou même tout seul. Il ne s'anime plus que dans les scènes de bagarre, enfin des gesticulations qui mènent à quelque chose, elles le défoulent et le tirent de son ennui. Il faut le soir soigner ses plaies ses bosses, mais il est heureux de ne pas avoir perdu sa journée.

Il se vend moins bien. D'ailleurs, Hal Wallis ne veut pas renouveler son contrat car, n'est-ce pas, Elvis change et les temps changent aussi, il n'y a plus de marché pour ces musicals sans intrigue qui lui vont comme un gant. Mais à Rocca Place Los Angeles, la fête continue. Les Gars dont les épouses sont à Memphis recrutent toujours des tombereaux de femmes appâtées par Elvis, et ça cause boit fume se baigne et baise jusque pas d'heure, pendant qu'Elvis sermonne, philosophe, refait le monde, et essaie d'y trouver sa place. Il dort si peu, tire sur la corde tant et tant qu'à la moindre contrariété, il saigne du nez. Comme d'autres pleurent, il pisse le sang, même qu'il a horreur de ça. Les Gars se précipitent avec du linge, de la glace, et ça continue, il se vide malgré. Il a pris Parker en grippe. Le Colonel pèse maintenant près de cent cinquante kilos ; son poids et son mauvais dos l'obligent à utiliser une canne. Il continue à fanfaronner dans la belle société, mais ses manières de forain et ses anecdotes suspectes convainquent de moins en moins. Quand la colère devient trop forte, Elvis l'imité devant les Gars, il s'amuse à faire tenir la canne de Parker sur son pénis en érection, Elvis rit bien fort, et il se met à pisser le sang.

Il roule et roule. Rase campagne. La veille, il s'est réveillé à genoux dans la chambre de Gladys et, pendant qu'un Gars essayait de le relever, il sanglotait affreusement, Je l'ai vue, J'ai vu maman, Je suis entré et je l'ai

vue là, debout. Il roule ralentit s'arrête ouvre la portière. Sur le côté de la route se dresse une croix de béton blanc éclairée, haute d'une quinzaine de mètres. Il tourne les yeux et au loin, il voit le ranch, c'est Twinkleton Farm. La croix est un signe. Il a justement acheté des chevaux, à Priscilla aux Gars à son père, trop de chevaux pour les stalles de Graceland, des noirs et des blancs des tachetés des chevaux si jolis au trot au galop et tant de selles et de costumes, beau comme un astre sur son pur-sang noir qui galope vite vite loin dans l'oxygène et la lumière. Il lui faut Twinkleton Farm. Il surpaie, comme toujours, et achète dans la foulée le bétail qui va avec. Il fait venir les Gars, Écoutez-moi ce silence, Fermez les yeux et entendez-moi ce calme, Cette paix tout l'argent du monde ne suffit pas à l'acheter, C'est le pays de Dieu ici, On le voit on le sent on le respire, Un endroit où retrouver le contact avec la Nature, Je vais me refaire une santé ici, je vais trouver le repos, Et c'est aussi ce qu'il nous faut, pour être tous ensemble et revenir à l'essence des choses, Ce sera notre communauté à nous.

Il n'y a qu'une chambre dans Twinkleton Farm qu'il rebaptise aussitôt Circle G, G comme Graceland. Qu'à cela ne tienne, il achète une demi-douzaine de mobile homes. La liste des achats semble sans fin : deux dizaines de véhicules, des vans pour les chevaux, des tracteurs, du matériel d'élevage varié, des fosses septiques, des dispositifs d'arrivée d'eau, quatre cents mètres de clôture provisoire, en attendant la barrière de bois de deux mètres et demi de haut, mais aussi toujours plus de costumes, de selles et de montures. Ce qu'il faut faire du mobile home surnuméraire ? Prière de ne pas ennuyer Elvis avec ce genre de détails, qu'on le donne donc à un des fans devant les grilles de Graceland – pas fâché de les laisser là-bas et de s'être tiré lui, ailleurs, loin, les cheveux au vent et le cœur inspiré. Elvis renaît, rayonne, gai comme un pinson, il s'amuse, il s'est trouvé une bonne raison de se lever le matin. On peut le voir en jeans et chapeau de cow-boy

s'activer dans la nouvelle écurie, peindre au-dessus des boxes les noms de chacun : Priscilla Papa Moi... En quinze jours, il dépense plus de cent mille dollars et Vernon épouvanté prédit qu'ils finiront tous à l'hospice.

Circle G met trois ou quatre semaines à devenir une attraction touristique. Des cars entiers de badauds débarquent, de Memphis et de partout, et les voitures cul à cul bouchent dans les deux sens la route qui y mène. Les fans grimpent aux arbres et sur les toits des ranchs voisins, regardent avec des jumelles, ils escaladent la clôture provisoire, font de grands signes chaque fois qu'un des Gars apparaît et quand Elvis passe à cheval, des filles à seins nus se roulent devant les sabots. On commence aussi à vendre des snacks et des souvenirs, Elvis en badge en casquette en rouge à lèvres, de petits stands poussent un peu partout et il flotte maintenant aux alentours de Circle G comme une odeur de grailon et de fête foraine. Pendant que dehors ça convoite et ça attend, dedans ça en vient aux mains. Pour les Gars, tout à Circle G devient source de rivalité ; les mobile homes, les pick-up, qui aura ceci, qui cela et qui le premier sourire d'Elvis, menant à tout le reste.

Elvis se met à manger plus que d'habitude. Il augmente les barbituriques, qui l'aident à "descendre" et lui donnent des envies de femme grosse, étranges et incontrôlables. Sur la selle de son cheval, il attache maintenant de petits sacs plastique remplis de pains à hot-dog, il a rarement la main et la bouche vides. On l'attend à Los Angeles, pour tourner *Clambake*. Il doit y jouer le rôle d'un prince du pétrole qui lui-même se fait passer pour un moniteur de ski nautique. Il s'arrange pour atermoyer, reculer la date et ainsi mettre en retard tout le monde, en allant d'abord enregistrer la bande-son à Nashville. Il débarque au studio en tenue de cow-boy complète, jambières de cuir incluses, et l'œil mort. Les chansons du film ne l'intéressent pas le moins du monde. Il les ânonne péniblement. Se fait

ensuite porter pâle, afin de repousser encore la date de tournage. Il n'est joignable d'aucune manière et pour personne. Le Colonel multiplie scènes et menaces, et Elvis finit par se montrer à Los Angeles avec une quinzaine de jours de retard. Il pèse cent kilos. Parker exige une entrevue immédiate avec son client et le somme de faire, pendant les répétitions, tout ce qui est en son pouvoir pour maigrir. Elvis augmente la Dexedrine. Or la Dexedrine sur les barbituriques, le Demerol, et à jeun, ça donne le tournis. Deux jours plus tard, il fait une chute dans la salle de bains et le lendemain au réveil, il titube. Il a une bosse énorme, ne se sent pas bien et retourne se coucher. On appelle le Colonel. Il arrive en trombe, suivi d'une nuée de docteurs et d'infirmières. La commotion cérébrale d'Elvis recule de deux semaines encore la date du tournage.

Trois jours plus tard, Parker fait réunir dans le hall de Rocca Place tous les Gars, ainsi que Priscilla et Vernon, pour l'occasion venus de Memphis. Dépouvu de menton et la boule lisse comme l'œuf, Parker s'appuie sur sa canne des deux mains, jette un regard sombre à la ronde : vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il faut quelqu'un avec Elvis. S'il va aux chiottes, que l'un d'eux y aille avec lui, il ne doit jamais rester seul. Jamais. Ni rester en tête à tête avec Larry Geller. À Larry Geller : ordre de jeter tous les livres ésotériques qui ont gâté l'esprit de son client, et cela sur-le-champ, il ne sera plus jamais question de religion. Enfin, Parker se tourne vers Elvis : à partir de maintenant il va falloir filer droit et suivre à la lettre toutes ses instructions. Il y aura des règles, et il ferait mieux de s'y tenir. Sans quoi il fouta en l'air sa carrière, perdra Graceland, perdra ses fans, il retournera à son camion à son usine à ses haillons à sa cabane pourrie à Tupelo, est-ce bien clair. Et comme tout ça va lui prendre du temps, le faire travailler dur, il va revoir les termes du contrat. Il prendra désormais cinquante pour cent

en tout bien tout honneur. Par ailleurs, à cause de dépenses inhabituelles, il se voit forcé de réduire le salaire de tout un chacun, et de recommander aux uns et autres de chercher du travail ailleurs.

Pendant tout ce discours, Elvis abattu et docile, ou peut-être encore assommé, reste muet comme un sourd. Il laisse dire et faire. Quelques semaines plus tard, il se marie. Ou plutôt Parker, Vernon et Priscilla marient Elvis. Priscilla l'attend infiniment. Pour attirer son attention, elle vient de faire une tentative de suicide au Placydil, la drogue qui l'avait plongée dans le coma lors de son premier Noël à Graceland, à seize ans. Elle pense que la bague au doigt arrêtera la fuite en avant. Vernon, lui, imagine qu'elle calmera la frénésie de dépenses. Pour Parker, il s'agit de travailler l'image hollywoodienne d'Elvis, qui doit devenir grâce à ce mariage un chef de famille propre sur lui, de mœurs paisibles et véhiculant toutes sortes de valeurs. D'ailleurs, a-t-on vraiment le choix : le beau-père de Priscilla, après avoir laissé la petite rejoindre Elvis à dix-sept ans, crie maintenant au détournement de mineure et menace de faire un scandale. Quant à Elvis, il a depuis bien longtemps oublié Priscilla qui, de son côté, peut toujours rêver que le mariage le changera. Ce qui changera, c'est qu'elle tombera enceinte la nuit de noces et dès qu'Elvis l'apprendra, il la respectera. Son respect deviendra absolu après l'accouchement ; il ne la touchera plus du petit doigt.

Le Colonel achète les bagues, réserve une salle, envoie les invitations et se garde d'inviter la plupart des Gars, qui ne le pardonneront jamais à Elvis. Priscilla, toute jeune déjà grigoute à ne pas les lâcher avec un lance-pierre, s'est achetée une robe bon marché qu'elle a retouchée elle-même.

Pendant ce temps, Circle G coûte à l'entretien près de cinq cent mille dollars par mois. Au bout de six mois, la plupart des pick-up ont disparu, les Gars bradent leurs mobile homes, on met aux enchères le bétail destiné à faire de Vernon le gentleman-farmer qu'il rêvait d'être, après avoir rêvé aussi d'être un riche marchand de Cadillacs, mais Vernon ne sera jamais que le père d'Elvis. Tandis qu'Elvis, après avoir rêvé d'être Dean Brando Curtis, restera la proie de la foule, en devenant l'ombre de lui-même.

OceanofPDF.com

L'OMBRE DE JOHN WHITE

J'ai dû retourner à Deauville sans avoir vu John, dix-huit jours avant la fin de mon contrat. Vécus la tête ailleurs, en me demandant ce que j'allais devenir, et ce qu'il adviendrait de mon pauvre John. Je continuais à appeler tous les soirs ; sans surprise, personne ne décrochait. C'est dire le réveillon que j'ai passé, les nerfs serrés, à servir des huîtres, du foie gras, des poissons, qu'ils s'en éclataient la panse monsieur, madame et leurs amis, à ne pas toucher terre, à se finir raides comme des saillies ! et moi à ne pas savoir où était John White.

Le soir du 15 janvier, avenue Pierre-I^{er}-de-Serbie, il n'y avait personne. Je m'y attendais. Mais c'était une autre surprise, et mauvaise. Tous les meubles se trouvaient au milieu des pièces, couverts de bâches en plastique. Le parquet bâché lui aussi. Le long des murs du salon, des seaux de peinture blanche, des pinceaux, deux échelles. Pas une chaise où s'asseoir, et j'avais les jambes comme fauchées. Dans le canapé couvert de plastique, j'ai mis du temps à reprendre mes esprits, puis j'ai levé la tête. Un des murs avait déjà reçu une première couche blanche. C'est là que je me suis aperçue que le reste ne l'était plus, blanc – terni par la poussière, le soleil, la pollution. Et puis, il faisait bon, dans l'appartement enfin chauffé.

L'armoire à pharmacie de la salle de bains était ouverte, des boîtes traînaient par terre, de l'Aspirine, du Primperan, apparemment tout raflé dans l'urgence. Dans la cuisine, le frigo béant et vidé. J'ai inspiré, je me suis tout de suite demandé s'il fallait ou non aller trouver la Da Silva, cette langue de gale de concierge, qui au moindre imprévu vous rameutait la police. Mauvaise très mauvaise idée. Attendre et aviser. De toute façon trop tard aujourd'hui, on verrait demain. Je me suis rassise dans le canapé emmaillotté de gros plastique, côté gauche, à ne pas mener large. Mon cœur battait la générale, comme si je m'étais introduite par effraction. J'ai éteint la lumière pour me faire moins remarquer, des fois que la clarté passerait sous la porte, qu'on la verrait depuis le couloir, qu'on viendrait vérifier et crac, me déloger.

J'ai alors pris un couteau à viande dans le tiroir de la cuisine. Je me suis rendue dans ma chambre, elle aussi emballée et regroupée au centre de la pièce. J'ai tailladé de bas en haut le plastique qui recouvrait l'armoire, mais ça coinçait. Pour ouvrir tout à fait, j'ai dû prendre une échelle dans le salon. Voilà, il fallait plier bagage, se faire la malle, bref prendre ses cliques et ses claques. Et réfléchir vite. Après avoir quitté l'appartement où nous avons vécu avec Maurice, il m'était devenu très facile de jeter. Ce qui comptait le plus se trouvait déjà derrière moi. Dans la valise, j'ai déposé en premier le cadre de mes noces et le briquet de Maurice.

L'irréalité avait maintenant tout gagné et couvrait de son voile chaque pan de ma vie. Autant que je me souviennne, je ne voyais plus qu'une multitude d'images mises bout à bout, et souvent le lien entre elles m'échappait, des tas de petites vies vécues les unes après les autres. Ce que je m'en rappelais, ce n'étaient pas plus que des défilés de photographies vidées de leur sang, autour desquelles on pouvait toujours essayer d'imaginer. Mon mariage avec Maurice me paraissait relever d'une espèce

de fantasma, aussi lointain que mes souvenirs d'enfance, c'étaient : une femme en robe de noce qui prenait la pose, un homme qui lui souriait. Quand on creusait, des sensations revenaient, toutes minces, les mains de Maurice un peu moites le matin, ses regards de côté. Tout ça comme si on me l'avait raconté, que c'était arrivé à une autre. Seule la douleur de sa mort ne bougeait pas, la blessure restait bien réelle, et je continuais de me répéter, quand le ciel était bleu, il ne verra plus le ciel, quand des oiseaux battaient des ailes, il ne les entendra plus voler, quand je pleurais, qu'il avait les yeux secs, les yeux partis, que sont devenus les yeux de Maurice, que restait-il de lui, et j'imaginais – une obsession horrible, toujours ça me revenait – ce qu'était Maurice maintenant, était-il glacé, était-il humide et la couleur et le poids, combien pesait-il, ça me hantait.

J'ai bouclé ma valise sans savoir ce que j'allais faire de moi-même. J'ai ouvert mon lit au couteau. C'est qu'ils m'en avaient mis, des épaisseurs. J'avais l'impression d'éventrer mon matelas, voire mon propre corps allongé. Je me suis assise et relevée, non ça clochait, impossible de dormir dans ces conditions.

Emballer les affaires de John. Je rangeais habituellement ses vêtements dans son dressing, des placards que rien ne recouvrait. J'ai donc commencé par là, faisant le tri, ne gardant que ce qu'il avait de plus beau, deux ou trois costumes, quelques chemises de soie et de percale. Puis j'ai ouvert l'armoire d'acajou de sa chambre. Pour ce que j'en savais, il y entassait des revues, des livres, toutes sortes de bricoles, il avait toujours eu du mal à jeter. Mais peut-être y conservait-il des choses plus précieuses, puisque c'est là qu'il gardait sa boîte à bijoux. Et de nouveau, tout ce plastique contre lequel batailler, et je me débrouillais fort mal avec ce couteau, fallait

s'y reprendre, ouvrir ce plastique était encore plus difficile que de tuer un homme tant ça résistait. J'ai pu accéder à l'armoire. Ça sentait un peu le renfermé, et il y avait de la poussière.

J'y ai trouvé la fameuse boîte, il n'y restait évidemment que du toc. Des bagues à pierres énormes, mais qui pesaient du vent, ça ne ressemblait pas vraiment à des bijoux d'homme, ça venait-il de son ex, de sa mère ? En même temps, bien grands pour des mains de femme, moi qui ne suis pas une brindille ça me glissait de tous les doigts. Et aussi des pendentifs et des pendeloques montées sur des chaînes, le genre de cailloux qu'on trouve dans les boutiques ésotériques, dont s'affublent en pagaille les toqués, les naïfs et, pour mieux vous rouler, les voyantes, et ça vous guérit, ça vous protège, ça vous apporte richesse et bonheur, ça vous rend l'être aimé docile et repentant et de manière définitive jusqu'à ce que vous le jetiez dehors vous-même. J'ai donc choisi une chaîne avec une grosse bille verte et je l'ai mise autour du cou, savait-on jamais, ça ne mange pas de pain et encore heureux, de mettre toutes les chances de son côté. J'ai sorti les piles de revues, c'étaient des magazines de musique, de cinéma, et un classeur dans lequel il rangeait des articles sur les acteurs de sa jeunesse, je n'ai pas retenu les noms, sauf Marlon Brando.

Sur la planche du haut, il gardait ses armes. John aimait que je les sorte de temps en temps, que je lui pose les malettes sur la table du salon et alors il les ouvrait et les admirait. L'Amérique ! Ils vendent même des mitraillettes pour bébés, les pauvres mignons. John White répétait qu'il nous protégerait jusqu'aux dents, et ce n'est pas moi qui le blâmerai, il faut bien se défendre quand on est honnête, et quand on veut apporter un peu de douceur dans ce monde de brutes, la douceur elle se défend bec et ongles. Il m'avait même offert un petit revolver avec une jolie poignée de nacre pour faire mes courses le soir, mieux vaut prévenir que guérir comme on dit.

Mais quand même ça ne me semblait pas bien légal, surtout que le quartier n'était pas trop mal fréquenté, on pouvait en faire l'économie, donc jusqu'à ce soir je l'avais laissé dans mon tiroir. Et une question se posait de manière pressante : ne valait-il pas mieux se débarrasser de cet arsenal qui, découvert, pouvait rendre John White suspect, lui qui était l'innocence même.

Pour le reste, pas un papier, pas une lettre ; John ne recevait à ma connaissance aucun courrier personnel. Son administration partait directement chez ce notaire, qui si mal à propos avait cru bon de mourir. J'ai en revanche trouvé dans une boîte à chaussures de vieilles cassettes audio, de la musique sans doute, ça remontait à loin, aux années 1970, d'après les étiquettes écrites à la main, une grosse écriture d'enfant toute tremblée. Il y en avait huit. Quand même curieux, cette petite collection d'audiocassettes miteuses, cachées derrière ces tas de papiers ; elles ne pesaient rien, j'ai décidé de les prendre. J'ai hésité à refermer l'armoire. Le bout de mes doigts grisonnait, pas fière non, l'envie de nettoyer tout ça à grande eau me démangeait, mais j'ai fini par me raisonner, il y avait un temps pour tout.

J'ai dégagé enfin, de dessous la table du salon, la boîte à cigares, une Davidoff en bois de cèdre, Maurice en avait une bien moins jolie à laquelle il tenait comme à la prunelle. Dans le cendrier de marbre de Carrare, John gardait des cartes de visite. Alors qu'elles me semblaient là depuis toujours et que je les enlevais et remettais systématiquement à chaque dépoussiérage, j'ai eu l'idée de les regarder de plus près : quelques restaurants, des bijoutiers et la carte du Freedom, que j'ai tenue un certain temps entre le pouce et l'index. J'ai déposé les cartes et le cendrier, j'ai éteint, ouvert doucement, refermé la porte d'entrée.

Le Freedom, John y était tous les jours de dix-sept à deux heures sauf le samedi jusqu'à quatre heures, mais moi je n'y restais jamais plus de quelques minutes, ça faisait pub anglais, la décoration et le bar en un genre d'acajou, un billard tout en fond de salle, un grand écran. Mais ce soir-là ni foot ni rugby et à cette heure tardive, pas beaucoup de monde. Je me suis commandé un muscadet au comptoir, et j'ai regardé la serveuse, qui avait l'air d'une gentille fille, une brunette jeans chemise noire, elle profitait du calme pour briquer le bar. J'ai hésité un peu et j'ai demandé si dernièrement elle avait vu un nommé John White, c'était un habitué américain, d'un grand âge, il ne buvait pas d'alcool et aimait jouer au billard. Elle s'est arrêtée de nettoyer et m'a dévisagée, à voir son air moins attendri qu'amusé, elle pensait deviner un drame conjugal du troisième âge, une intrigue romantique de la sénilité, Vous savez tant de monde passe ici, des vieux, des jeunes, on voit sans voir, même les habitués, puis on oublie.

RETROUVER ELVIS

Cinq heures l'heure de pointe, un soir de juin 1968. Elvis se tient sur le Sunset Boulevard et à son grand étonnement, personne ne le reconnaît. Ou alors le reconnaissent-ils mais laisse-t-il indifférent. Ils ne l'aiment peut-être déjà plus, tout simplement. Des années pourtant qu'il n'ose plus mettre le pied dehors ; est-il donc si facile et si rapide de retourner à l'anonymat, de revenir à rien ? Après tant de gloire, tant d'amour fou, se perd-il maintenant dans la foule ? Elvis a-t-il déjà cessé d'être Elvis ? Ça dure des minutes entières et ça devient inconfortable, inquiétant. Un gamin distrait le bouscule, ne lève même pas les yeux. Elvis pris d'angoisse se met à faire des signes aux voitures et aux adolescents qui passent, mais personne ne le regarde.

Steve Binder, qui l'a incité à tenter l'expérience, se tient dans la rue avec lui, Tu vois, quelques années à peine et les temps changent, Tu vois l'amour des foules on souffle dessus et plus rien, La gloire c'est le soleil des morts, mais pour les vivants c'est à peine un éclair, ça déchire le ciel et plus rien de rien, le noir, la nuit, le silence, Voilà, Elvis est passé, parti, Elvis est déjà mort, Tout est à refaire, Il faut retourner en arrière, Quand on s'est perdu, retourner d'où on vient. Il faut retrouver Elvis.

Binder est chargé d'orchestrer l'Elvis Special, son retour à la musique. Un concert acoustique, alors qu'il s'accompagnait toujours d'instruments électriques. Le Colonel pense à un show spécial Noël de vingt chansons : Elvis ne dirait rien d'autre que Bonjour bonsoir ! Et Joyeuses Fêtes à tous ! et conclurait sur une chanson, Noël au Coin du Feu. Mais en 1968, les Beatles et les Doors sont passés par là, et Elvis désespérément ringard a enchaîné tant de navets à Hollywood que son seul nom prête à sourire. Il fait cependant encore les délices de la ménagère sentimentale, de l'ex-garce aux mollets épaissis, de l'ancienne voyoute au bec cloué traînant trois brailards dans des jupes au-dessous du genou. Le come-back enthousiasme follement Elvis. Il commence un régime choc et freine sur les barbituriques, susceptibles de ralentir sa perte de poids. Pour la première fois, il désobéit au Colonel et refuse de faire le guignol ; que le Vieux vienne chanter lui-même *Petit Papa Noël*, si le cœur lui en dit.

Séquence live. Elvis éjacule sur scène, dans son beau costume. Le cuir n'aime pas ça du tout, murmure Bill Belew, quand il apprend qu'il faudra faire nettoyer la combinaison par lui conçue. Surtout qu'il est fin, le cuir, un magnifique cuir de Cordoue qu'il réserve habituellement aux femmes, une seconde peau et qui ne pardonne rien, pas un bourrelet pas un pli pas une ride. Elvis redevenu sec sur l'os, le porte à merveille. Il tient à la fois du félin et du motard. Et il est prévu qu'une sueur virile achève de mouler le cuir sur son corps parfait. C'est en le pelant de son incroyable costume qu'on découvre son forfait. Binder se réjouit de l'incident, applaudit au débordement. Le petit a repris du poil de la bête, à qui il a dit et répété, si tu transpires c'est pas grave, si tu es décoiffé c'est pas grave, c'est mieux même, on n'en peut plus de l'Elvis poupée Elvis battant des cils Elvis coiffé habillé repassé verni, tu es une bête sauvage une terreur ! et tu brises les cœurs, tu as le regard qui tue, là regarde-moi, fais-moi mal.

Et Elvis improbable panthère sort de sa cage, parcourt la scène, les pattes tout en longueur. Il chante crie feule rugit et emporte tout. C'est le retour au bon vieux temps, quand sur scène le contact de son pantalon l'excitait, et de voir tous ces yeux et les femmes s'offrant, lui jetant dans les jambes leurs sous-vêtements. Le temps où il dansait en érection et le pantalon à même la peau, et ça se voyait. Ça se voyait terriblement, quand il dansait ainsi des jambes, et il en jouait. Gladys l'avait un jour tiré de côté, dans les coulisses, ne portait-il donc pas de caleçon : Non Satnin', le seul que j'ai pris est sale et personne ne veut me le laver. Un de ses musiciens avait voulu lui faire une blague en lui apportant un slip de danseur en soie. Elvis avait adoré et depuis, ne portait plus que ça. Quand il en portait. Mais là, il ne porte rien que sa peau. Sous les spots brûlants, il ruisselle dans le cuir mouillé. Avec sa gueule de désamour et son air de défi, il arpente, virevolte, et haletant se campe dans des poses brutales. Il tient la bride courte à la foule, la serre de très près, la tient dans son poing, pendant que, l'œil crapule, il folâtre un peu, lui jette pour rire des mouchoirs trempés de sa sueur. Des vagues de bras et de mains avides se tendent, et c'est à qui l'attrapera, à qui le reniflera, s'y trempera et le boira. Elvis tout en eau et en sel. Pour lui enlever son cuir à la fin du concert, Belew devra y aller au couteau et taillader.

C'est si bon, l'amour de la foule, qu'Elvis décide de reprendre la scène. Il jure que plus jamais il ne chantera une chanson à laquelle il ne croit pas, et il a avalé assez de couleuvres et de navets. À partir de maintenant, il se réserve aux grandes choses. Mais c'est sans compter que dans quelques jours, il faut partir en Arizona, tourner *Charro* !, un western spaghetti. Il interprète le rôle d'un cynique assez fâcheux – et laisse entendre sur le plateau que c'est exactement ce qu'il commence à devenir. Mais les vrais

cyniques ne se vantent pas de l'être et Elvis a toujours le cœur tendre. Et même, il retrouve sa bonne humeur, après le passage de l'Elvis Special sur NBC, de tous acclamé.

D'autant que le Colonel vient de lui décrocher un fabuleux contrat à Las Vegas : Avec Presley, vous les remplirez, les chambres, la salle de concert, la salle de jeux, Tout sera blindé, Plus une chaise où poser son cul, Plus un coin où se cacher, Je vous donne ma parole, Cent mille dollars et il est à vous ! L'International Hotel n'est pas encore construit, mais comptera mille cinq cents chambres et une salle de spectacle de deux mille places, où Elvis fera deux shows par soir, sept soirs par semaine pendant un mois. Il accepte donc de bonne grâce de se laisser pousser la barbe pour *Charro !* et même *Filles et showbusiness* ne parvient pas à le déprimer – il souffle pourtant à sa partenaire qu'il aimerait tellement jouer ne fût-ce que dans un seul bon film. Un vœu qui ne sera pas exaucé : dans *L'habit ne fait pas la femme*, Elvis est un piètre docteur, amoureux d'une drôle de nonne. Ils forment le couple le moins crédible de l'histoire du cinéma ; on n'y croit pas un instant, ni ensemble ni séparément. C'est la fin de sa carrière d'acteur. Las Vegas l'attend, il attend Las Vegas.

Il fuit Graceland, et peut-être moins les morts qui y tombent, que ceux qui y vivent toujours. Son cousin Bobby Smith, réformé Section 8 pour avoir avalé des épingles à nourrice, vient de se tuer à vingt-sept ans avec de la mort-aux-rats. Quelques mois plus tôt, l'oncle Johnny Smith qui, fâcheusement, attaquait au couteau de combat les Gars et leurs compagnes, était mort d'alcoolisme à quarante-six ans. L'oncle Travis Smith continue, lui, de mourir à petit feu d'une cirrhose. Et Pat Bigs, après avoir roulé sa bosse dans tous les bars et casinos du pays, a l'an dernier laissé veuve la tante Delta Mae, sœur de Vernon, qu'Elvis recueille à Graceland : diabétique toujours alcoolisée et souffrant de haine universelle, elle effraie

les fans les plus téméraires et, à la demande de l'un d'entre eux, a dernièrement mis le feu à sa perruque. Enfin, Elvis pleure encore Tracy Smith, le frère attardé de Gladys, son oncle préféré mort deux ans plus tôt. Tracy répétait sans arrêt J'ai les nerfs en purée, J'ai les nerfs en purée, et il faisait des bruits avec sa bouche comme s'il était sur le point d'exploser. Elvis craint que sa famille ne soit maudite.

Il fuit aussi Priscilla. Elle a accouché d'une petite fille au début de l'année. Priscilla après avoir perdu les eaux s'est maquillée avec soin, coiffée longuement. Il y a, avant toute chose, ces cheveux, des flots de cheveux noircis à remplumer, à monter, étage par étage, la seule limite étant le ciel et, évidemment, c'est un jour où rien ne va, rien ne tient, tout s'affaisse, le ciel vous tombe sur la tête, il faut recommencer et le temps passe et repasse. Quand Priscilla descend enfin, coiffée selon le goût d'Elvis, celui-ci, affreusement nerveux, refuse de partir : il veut d'abord retrouver la caisse de cigares, préparée d'avance pour l'événement. Après quoi il lui faut manger un morceau pour reprendre des forces, pas le moment de faiblir. Il rôde ensuite dans la cuisine et en mal de prétexte, décide de passer en revue le plan. Il fait le point, avec les Gars, sur les routes alternatives en cas de pépin, ils recalculent la durée de chaque possible trajet, car ils ont annoncé à la presse tel hôpital, mais l'accouchement doit se faire dans un autre, et il y en a un troisième sur le pied de guerre au cas où. Priscilla croise les jambes en attendant et finit par gueuler, Dépêche-toi Elvis. Ils embarquent dans la Lincoln, tandis qu'une première voiture, dans laquelle ils sont censés se trouver, vient d'être envoyée en pâture aux journalistes. Mais à leur tour pris en chasse, ils se trompent de route et d'hôpital. Les Gars transpirent affreusement, Elvis est livide et Priscilla se tord de douleur en hurlant. Naissance de Lisa Marie à

l'hôpital baptiste. Depuis tant de temps, Elvis cherche un autre lui-même ; tout de suite il adore sa fille, qui lui ressemble ; en revanche, sa femme en est la mère, ce qui le terrifie.

Priscilla d'ailleurs jette rapidement l'éponge. Elvis lui présente Mike Stone, un sang-mêlé hawaïen à cuir sombre, ancien champion de karaté light contact, un mauvais garçon, un rebelle un vrai, un homme enfin. Lui suggère même de prendre des cours particuliers de karaté avec le bel animal – un type formidable ! – et Priscilla, qu'Elvis n'a plus touchée depuis la naissance de leur fille, décide de suivre son conseil, et aussi que le type formidable deviendra son amant.

OceanofPDF.com

LA PROIE

La déception devait se lire, la serveuse a eu pitié de cette pauvre vieille traquant son vieux galant. Elle m'a envoyé une de ses collègues, plus ancienne qu'elle. La demoiselle, tout en essuyant des verres, voyait qui, ouais. Mais ne se rappelait pas vraiment la dernière fois, elle pensait ne pas l'avoir vu cette semaine. Ce monsieur-là – et elle me l'a indiqué du menton – le connaissait bien.

C'était un homme qui avait la soixantaine tassée et une de ces descentes, adroit du coude et la dalle en pente ; le temps qu'on cause un peu, il s'est sifflé trois whiskys et pour lui du petit-lait, ça ne se voyait pas du tout, sauf peut-être la couleur de la peau, rougeaude. Il avait des cheveux dérangés, l'œil bleu globuleux et vif, il vous regardait si fort que le regard lui sortait un peu. Il s'est présenté comme Paul. John m'avait, me semblait-il, parlé de lui une fois ou l'autre, mais il disait tant de choses, on s'y perdait.

Ce monsieur m'a donc regardée attentivement et je dirais de la tête au pied, Alors c'est vous sa femme. J'ai rectifié, Pas vraiment. – Oui enfin sa compagne, son amoureuse quoi. – Sa gouvernante, Depuis vingt ans. Un silence. Il aurait pourtant juré, Pas une peine de cœur, alors ? Un mauvais coton, en tout cas, il broyait du noir le père John. Moi j'avais presque des larmes, Il a disparu ! et je n'osais pas appeler la police, et John avait de gros

problèmes d'argent. Paul a eu l'air troublé, Disparu ! Après un silence, Des histoires d'argent ah bon ? Il cachait bien alors, il continuait aux dernières nouvelles à payer des tournées aux copains, à faire le grand seigneur, et puis ce bel appartement qu'il habite, Je l'ai raccompagné chez lui en début de semaine, Une sale histoire.

Une sale histoire et un bon bout de temps que ça branlait dans le manche. Bien sûr, l'inquiétude, la tristesse si on préférait, il y avait toujours eu de ça chez John, mais ça s'était beaucoup accentué disons les six derniers mois, si on comptait large. Ah il en passait du temps, le père John, assis avec son soda à la table près de la fenêtre – oui celle-là au fond – à regarder dehors d'un air battu, avec de pauvres yeux cernés, presque des cocards, et il broyait, il broyait, le noir avait l'air si profond, il mâchouillait sa paille colorée sans se relâcher, réduisait en charpie ses ronds à bière, en poussière ses additions. Il y avait quelque chose là-dessous à son avis, il aurait juré une histoire de femme, sans doute ne l'aimait-on pas autant qu'il l'aurait voulu. D'autant qu'il parlait souvent de sa solitude, ça on comprend tous dans toutes les langues.

Paul a marqué un silence et s'est commandé un autre whisky. Il ne demandait pas mieux que de m'aider. Près de dix ans qu'ils se connaissaient, ils se croisaient, se jouaient une partie, se regardaient un match, prenaient un verre, mais amis, non, pas exactement, lui-même un peu sauvage, méfiant, et puis il y avait la langue. Ils se parlaient dans un mélange d'anglais et de français. L'anglais, Paul connaissait un peu, il avait travaillé dans les affaires, mais fatiguait au bout de dix minutes de conversation avec John qui, de sa voix éteinte, parlait très bas, mais aussi très vite, de peur qu'on arrête de l'écouter, alors il voulait dire un maximum en un minimum de temps, et pas toujours de manière compréhensible, aussi son accent peut-être, les Américains vous mangent des lettres et des

syllabes, et avec ça ils n'articulent pas. Donc voilà, ils n'en étaient jamais arrivés au stade des confidences, en tout cas lui Paul n'en avait jamais fait, et celles de John, probables – pas l'air cachottier le père John – n'avaient pas été comprises. Quand Paul n'en pouvait plus de comprendre un mot sur deux, il lui donnait une tape dans le dos, Sacré John va, toujours à radoter, et jamais personne pour le comprendre – et il lui montrait le billard qui leur faisait de l'œil. À ça, John ne résistait jamais.

Mais cela faisait des mois qu'il parlait moins, restait dans son monde, distrait, et même le sport ne lui disait plus trop, alors qu'avant il adorait ça, surtout le rugby qui ressemblait un peu, disait-il, au football américain. Jamais il ne manquait un match, ils étaient toute une bande de gars à se retrouver, et tous ils aimaient bien John, ah John le cœur sur la main et parfois même certains en profitaient. Donc voilà, ça ne tournait pas rond depuis un bon bout de temps. Même son allure devenait bizarre, patibulaire, avec cette permanente et ce bronzage hors saison. Puis la semaine dernière, c'était le mardi, le 6 janvier donc, on l'avait vu au bar avec un drôle de type, une grosse cinquantaine d'années, trop jeune pour être à la retraite mais ses horaires et sa dégaine laissaient croire qu'il ne travaillait pas : des cheveux longs noués à l'arrière et pelés sur le dessus, un perfecto en cuir, de grandes lunettes noires. Un artiste, peut-être. Lui personnellement n'aurait pas donné sa main à couper, il n'aimait pas trop ce genre-là, mais le parasite restait collé aux basques de John, et ce jour-là on n'avait même pas pu l'avoir à une partie de billard. Son analyse à lui, Paul, était qu'avec John on jouait sur terrain fragile à la base, et que sous l'influence de son nouveau grand copain, il avait si je lui permettais l'expression, perdu la boule. Parce qu'il n'avait rien contre l'originalité non, ni même contre les soi-disant artistes et les autres illuminés plus ou moins mous de la tête, le poil dans la main et les yeux gazés, ou contre les chômeurs, les assistés, les bras cassés, dans le tas certainement des gens à plaindre, et pas tous forcément voleurs

ou drogués, on ne lui ferait pas dire ça non. Mais ce gus-là était un individu toxique. En tout cas, son contact produisait les pires effets sur John, affreusement changé en un rien de temps. Débousolé, égaré. Gaga. Bref, le parasite lui rongerait le coco.

OceanofPDF.com

LE PIÈGE

Las Vegas, été 1969. Parker se démène : dans toute la ville, sur tout le chemin depuis la Californie, pas une pancarte sans Elvis plaqué dessus, affiches drapeaux banderoles calendriers catalogues ballons à son nom, où qu'on pose les yeux c'est Elvis. Les employés de l'hôtel portent des chapeaux de paille Elvis, les croupiers des brassards Elvis, et toutes les chambres de l'International Hotel sont occupées.

La salle : immense, avec un public casé dans de petits boxes à dîner, et une scène surdimensionnée. Elvis y voit chanter Barbra Streisand, elle lui paraît horriblement seule là-dessus. Il en perd le sommeil. Sa voix tiendra-t-elle sur tous ces concerts ? Et puis, être maigre et devoir le rester, ça rend nerveux. Il veut pourtant que ses pommettes soient bien visibles et porter avec grâce les créations fantasques de Bill Belew. C'est un moment de vérité, à trente-quatre ans il a peur de paraître passé, Elvis sur le retour, Elvis vieillissant, Elvis fini. Il craint que la férocité de la presse ne le prive des futures tournées qu'il espère si fort. La journée de la première, il la passe à marcher de long en large et en travers. Et juste avant de monter sur scène, il dégouline de peur, un Gars lui tamponne le visage avec une serviette, un autre lui fait boire un peu d'eau.

Mais sur scène Elvis, costume noir, foulard rouge dénoué sur col édouardien, est un dieu un sauvage, qui transpire le sexe et sort le grand jeu. Il occupe tout l'espace, tournoie flamboie fait des volte-face et, toujours sur le point de se faire mal, se jette genou en terre. S'incline devant la foule et l'emporte tout entière. Après le concert, on peut le voir rayonner, rire de toutes ses dents, de tout son visage. Le succès émeut le Colonel. Il vient trouver Elvis en coulisse, l'embrasse comme s'il l'aimait depuis toujours, puis se dégage de la courte étreinte pour ne pas aller trouver le président de l'International Hotel. Sur un fragment de nappe en papier tachée, il rédige le contrat qui lie Elvis à l'hôtel pour dix semaines par an pendant cinq ans, jusqu'en 1974 – au moins.

Au fil des concerts, Elvis se détend, son discours se libère. Des tas de femmes en robe du soir, les cheveux parfaitement épinglés, hurlent, grimpent sur les tables, renversent verres et bouteilles. Elles trépignent dans l'assiette de leur voisin en se dépoitraillant. Elles jettent sur scène leurs culottes et leurs soutiens-gorge. Elvis embrasse celles des premières rangées. Parfois les Gars commencent à intervenir pendant le show, à faire les idiots, et alors Elvis éclate d'un grand rire hystérique, il a du mal à se rappeler qu'il a le cœur brisé, qu'il faut chanter Te Sens-Tu Seule Ce Soir ou une autre ballade langoureuse. Mais même quand Elvis se relâche, le spectacle garde tout son attrait. Seul le Colonel s'inquiète du tour un peu familier que prennent les choses, langage parfois ordurier, plaisanteries scabreuses, remarques déplacées. Il fait savoir au petit qu'il devrait se surveiller.

La deuxième saison à Las Vegas est bonne encore, et Elvis distribue toujours à la ronde baisers et sourires. Il s'étale aussi sur le dos, prend de longues gorgées d'eau froide, transpire gaiement et se laisse aller à des monologues adorables et décousus. Bill Belew a remplacé les costumes

deux-pièces par des combinaisons en tissu souple qui autorisent une chorégraphie musclée inspirée du karaté. Le succès est encore plus grand que pendant la saison d'été ; Elvis s'offre à son public transpirant, débraillé et charmant, lui susurre lui crie tout ce qui lui passe par la tête. Revenu à la vie après les longues années hollywoodiennes d'enlissement, de paralysie. Hollywood où on posait Elvis de-ci de-là pour lui faire chanter tout et n'importe quoi, après lui avoir bien remis en place les cheveux, ah c'est bien fini ! Il se donne s'agite se démène veut montrer qu'il n'a rien perdu de sa jeunesse. Il raconte sa vie à la foule, comme il la raconterait à une femme intéressante, et il revient souvent sur son départ forcé à l'armée, J'avais ma Cadillac, mes lunettes de soleil, j'étais assis à l'arrière et je me disais "Je suis une star du cinéma, merde, bon Dieu, je suis cool", Je mangeais des hamburgers, je buvais plein de Pepsi, vous voyez, quoi, "Mon vieux, faut pas le perdre de vue, cet écureuil-là, qui vient de tomber de sa branche...", Donc je menais plutôt la grande vie, jusqu'au moment où on m'a incorporé, bien pris par-derrière, et tout le reste, Du jour au lendemain, ça a été fini, voyez-vous, J'étais passé dans un autre monde, mais quand je me suis réveillé, il avait disparu.

Dès la troisième saison, une certaine routine s'installe. Elvis recommence à s'ennuyer. Ça ne se voit pas encore à l'œil nu, il aime toujours ça, mais il se met à ralentir un peu, à se lester légèrement, ses traits deviennent moins aigus. Souvent il s'en prend à l'un ou l'autre de ses Gars, et le pauvre alors ramasse pour tous les autres, pour le présent et l'avenir. Elvis a dans les jambes des frémissements incontrôlés. Il s'est remis aux médicaments. Il connaît si bien le *Dictionnaire des spécialités pharmaceutiques* qu'il peut simuler n'importe quel symptôme pour se faire prescrire ce qu'il veut, mais le plus souvent ce n'est pas nécessaire. Il se trouve toujours un docteur ou un dentiste heureux de rendre ce service à Elvis, qui enchaîne deux concerts par soir, ne trouve pas le sommeil et peine, l'après-midi, à se lever pour

retourner au feu : somnifères, injections d'amphétamines, de vitamines, de "toniques". Les Gars trouvent très drôle de prendre les mêmes trucs que le boss, de veiller le plus longtemps possible, et de tomber de sommeil en se traitant de sale lopette parce qu'ils s'endorment tout vifs.

Des rumeurs d'enlèvement le tirent de sa morosité. C'est d'abord un appel anonyme à l'un des gardes de sécurité de l'hôtel : Elvis se fera enlever par deux hommes. Le jour suivant, le Colonel à son tour reçoit un coup de fil : Elvis sera kidnappé pendant le week-end. Enfin, c'est la femme d'un des Gars qu'on appelle : Elvis sera abattu sur scène le lendemain, et l'arme du tueur munie d'un silencieux. Branle-bas de combat, sécurité renforcée, le FBI est partout dans la salle. Elvis répète sans arrêt, J'espère qu'ils ne me toucheront pas au visage, Tout mais pas mon visage. Les Gars doivent jurer de le venger et, si on l'enlève, de le retrouver au bout du monde. Il fait ses adieux à tous ses proches et pleure. Il monte en scène, le regard sombre et armé jusqu'aux dents. Il jette un œil à son batteur juste derrière lui, pense, le pauvre fisdepute, c'est lui qui se fera abattre s'ils me manquent. Dans les coulisses, une escouade de médecins se tient prête avec de l'oxygène et des poches de sang. L'inévitable arrive alors : en plein milieu d'une chanson, un cri effroyable se fait entendre. ELVIS !

KIDNAPPÉ

Le lendemain, le 7 janvier donc, était apparu à la porte du Freedom un bonhomme ou alors une grosse femme qui avait tout de suite attiré l'œil de Paul. Il précédait le parasite. Au deuxième regard, décidément un homme, ça se voyait aux côtelettes sur les joues et, on va dire, à la distribution des graisses, même si c'était justement la mollesse de l'individu et le dandinement de sa démarche qui prêtaient à confusion. Il portait de vastes lunettes de soleil, alors que dehors il pleuvait à seaux, et ça jamais bon signe, les gens qui se cachent les yeux. Et puis ce costume blanc, un homme qui s'habille en blanc mauvais très mauvais, et des bijoux et de bien faux, de la caillasse, de la verroterie, de la dorure. À vue de nez, Paul aurait parié sur un chef de secte.

Les deux gus s'étaient alors installés au bar, et c'est quand il avait vu le nouveau boire un Coca zéro de cette manière typique, avec son coude au comptoir, ses jambes croisées, que Paul l'avait reconnu. John. Paul en était resté la bouche décrochée à le regarder pendant cinq bonnes minutes. Ça lui avait fichu un coup, et pourtant dur au mal, je pouvais le croire. Pas eu le courage d'aller le saluer, à peine celui de se commander un petit remontant. C'était John qui avait fini par s'approcher, il se dandinait de manière très naturelle, Madame Sans-Gêne croulée sous son pesant d'or, avec quelque

chose dans le mouvement d'un cow-boy prêt à dégainer. Il s'était arrêté devant Paul, lui avait souri, Alors tu ne me reconnais pas. Paul ne lui avait pas rendu son sourire, Bien sûr que si je te reconnais, Allez John c'est quoi ce cirque, C'est Halloween, le poisson d'avril, la Saint-Glinglin allez quoi. John avait enlevé ses lunettes, comme pour que son ami le voie mieux. Et c'était pire, il portait du fond de teint et du noir autour des yeux, qui les faisait paraître plus petits encore. À ce stade Paul avait envie de vous le débarbouiller à grande eau dans les toilettes du Freedom, de vous le remettre en état. Un vieil homme comme lui, se respecter si peu. John ne disait plus rien, comme triste d'un coup, la honte bue et la fête finie.

Le parasite s'était approché et, à son tour, avait demandé à Paul, Vous l'avez reconnu ? Alors ce coco-là, vraiment, de quoi se mêlait-il, et Paul qui avait toujours eu le coup de poing facile, là, fallait pas venir le chauffer. Même pas répondu, juste un regard méchant, avant de se tourner à nouveau vers John, Ça va pas fort hein, Je t'offre un Pepsi, Allez viens t'asseoir. Mais John pas un mouvement. Paul alors, Bon je sais ce qu'il te faut, et d'un clin d'œil, il avait indiqué le billard. Et John avait suivi docilement et ils avaient longtemps joué ensemble, Paul comme je le voyais et John dans son accoutrement. Il attirait tous les regards, mais ça semblait lui plaire et, même, était-ce une impression ou jouait-il de la prunelle, une vraie pitié. Quant au parasite, il prenait racine au bar, à boire des coups et à attendre, un charognard perché sur un tabouret. Ça ne plaisait pas à Paul, mais il ne se sentait pas suffisamment intime avec John pour intervenir. À près d'une heure du matin, John et le drôle de zigue avaient quitté le Freedom, l'air plus dément l'un que l'autre.

Paul l'avait revu pour la dernière fois trois jours après, et c'était plus inquiétant encore. John, dans un drôle d'état, avait à peine ouvert les portes du Freedom qu'il était venu droit vers lui. Quoique habillé normalement, il

semblait avoir dormi dans ses vêtements, tellement ils étaient froissés et grisonnants, les chemises claires qu'on porte ne fût-ce que deux jours d'affilée, tout de suite elles marquent au col et aux manches. Et puis, que je l'excuse, mais John ne sentait pas très bon, le fauve, l'écurie, le dormi, le pas lavé quoi. Paul n'avait pas aimé le voir comme ça, agité jusqu'au bout des ongles, les pieds et les mains secoués, les yeux partout, surtout du côté de la porte, on ne savait pas s'il attendait ou redoutait de voir surgir quelqu'un. Claquant des dents. Il se levait, s'asseyait, se levait. Paul lui avait alors commandé un whisky double, histoire de le calmer. John ne buvait jamais d'habitude, toujours les gars le charriaient là-dessus, c'est vrai quoi à faire la petite jeune fille avec ses éternels Cocas zéro. Mais là, John n'avait pas refusé, et Paul s'était même effrayé de le voir boire sagement, grelottant des deux mains et serrant de tous ses doigts le double, l'air affreusement vulnérable, l'idée avait-elle vraiment été bonne de lui commander ça, il s'en était tout de suite voulu, Bravo, Très bonne chose que tu te sois pris ce petit remontant, Ça remet les idées tu verras, Maintenant tu vas me dire ce qui t'arrive et on va voir ce qu'on peut faire. John tremblotait toujours comme une gelée. S'était levé une nouvelle fois, parlait en regardant la table, très vite et dans sa bouche, Paul ne comprenait rien à rien, Tout doux John, Là je pige que dalle. Jamais encore il n'avait remarqué chez John cet œil mouillé, un peu rougi des vieillards, John s'était pris un de ces coups sur la tête, on dit coup de vieux.

John le suppliait de l'accompagner et comme il se dirigeait vers la porte, Paul l'avait suivi malgré la bizarrerie. Choqué de voir comme John tenait mal, à peine s'il parvenait à poser un pied devant l'autre, sûrement ce whisky, quelle erreur, Paul en avait gros sur la conscience, l'impression d'avoir profité de la faiblesse d'un vieillard. Arrivé à bon port deux rues

plus loin, John avait à double tour bouclé la porte sur eux. Et allumé, car tous les volets étaient fermés. L'avait fait s'asseoir à côté de lui dans le canapé.

De son sinistre marmonnement ressortait le nom de Bertrand. Le parasite, avait compris Paul, semblait maintenant terroriser le pauvre vieux. Et Paul avait voulu connaître le fin mot. John White avait rencontré le type, un nommé Bertrand Chevalier, au Freedom. Ou plus exactement, s'était fait suivre jusque-là par l'individu qui après l'avoir repéré dans la rue, lui avait emboîté le pas. Paul avec circonspection, Mais pourquoi, Pourquoi vous suivre, John, En voulait-il à votre argent ? Et John de répondre que Bertrand l'aimait – Vous aimait ! Allons donc, est-ce qu'on aime les vieux qu'on croise dans la rue ? Allez, racontez-moi ce que ce sale coco avait derrière la tête. Quelques heures après leur rencontre, John s'était laissé inviter. Évidemment une proie rêvée. Ce John, pire qu'un enfant ! auquel il faut répéter de ne pas suivre les étrangers, même s'ils vous promettent des friandises, la lune, le Pérou ! Embarqué d'autant plus facilement qu'il était tout à fait seul maintenant. À Paul il avait raconté avec les larmes que la femme avec laquelle il vivait était partie depuis trois semaines, très difficile pour lui, et Paul avait cru alors, tout naturellement, à une déception amoureuse, à la fin d'une histoire qui s'effilochoit depuis de longs mois. Il n'avait pu s'empêcher de sourire, à l'entendre dire, avec tant de candeur et de sérieux, qu'il était le plus seul des hommes, mais ce n'était pas charitable, car Paul savait bien que perdre une femme à cet âge-là, c'était les perdre toutes.

Dans cet état de déprime donc, John, trop heureux de suivre son nouvel ami, avait accepté de grand cœur l'offre d'hébergement, il ne supportait pas la solitude de son appartement. C'est Chevalier qui le lendemain l'avait aidé à s'attifer de si triste manière, John pensait ainsi ressembler à sa

jeunesse et avait tenu à se faire admirer au Freedom. Chevalier se montrait extrêmement gentil avec lui. Où ça s'était gâté, c'est quand il avait cherché à l'enfermer. Oui, enfermer, et John ne mentait pas, tout au plus délirait-il – car, quand même, pas l'air d'avoir toute sa tête en racontant ça. Totalement égaré, un peu comme ces vieux qui un beau jour sortent en pantoufles et quand ils veulent rentrer ne savent plus où ils sont. Paul pensait d'abord avoir mal compris, mais lui avait fait répéter son histoire, en lui demandant d'y aller lentement.

John s'était donc aperçu que la nuit, Chevalier mettait à la porte de son appartement un tour de clé – quoi de plus normal, jamais ne le laissait seul – quel type charmant ! ne le quittait d'une semelle – un ami, un vrai. Rien de tout ça ne l'avait alerté. Jusqu'à ce que son hôte, qui devait s'absenter on ne sait où le boucle à double tour dans sa chambre, quoique très gentiment toujours et en laissant la télé allumée et de la musique, des magazines, des tas de victuailles. Non que John tenait absolument à sortir, bien au contraire, il se sentait jusque-là très à l'aise chez Chevalier et sortir seul il avait horreur de ça, mais cette porte verrouillée, ce comportement bizarre, cette longue attente, ça le chiffonnait. Il avait alors pensé à un enlèvement, à une tentative de vol, voire de meurtre – et personne ne savait où il était, il pouvait bien crever là dans les pires douleurs. Il s'était paniqué. Pas d'accès au téléphone ; quant à crier par la fenêtre de la chambre, il ne fallait pas y songer, déjà qu'il ne parvenait pas à l'ouvrir, et puis crier des murmures par une fenêtre en éclats, c'était à la fois inutile et ridicule. Il fallait donc attendre, ruser. À son retour, Chevalier tout sourire semblait déterminé à gaver de bons petits plats sa victime, qui les avait mangés en tremblant, car elle se demandait maintenant si l'autre ne voulait pas l'empoisonner. À ce stade, persuadée d'être tombée entre les mains d'un homme fou sinon dangereux.

OceanofPDF.com

JON BURROWS

Le cri déchire, ELVIS ! et Elvis se baisse pour saisir le Derringer glissé dans sa botte droite. ELVIS ! NE SOIS PAS CRUEL ! Elvis se redresse. Il ne se passe rien. Rien. Toujours rien. C'était le cri d'un fan. Elvis finit par reprendre. Peu après s'arrête net, pour regarder au-dessus de lui les lampes, à l'intensité inhabituelle. En plein spectacle, il crie, Arrêtez tout. Se tourne vers un Gars, C'est quoi cet éclairage pourri, ça casse l'ambiance. Le Gars n'ose pas répondre ce qu'Elvis sait déjà, qu'il est menacé de mort, que le FBI demande de la lumière. Mais Elvis ne recommence à chanter qu'après extinction des feux. À la fin du concert, de retour dans les coulisses, il semble presque déçu que personne ne lui ait tiré dessus, ne se soit même donné la peine de l'enlever. Quant au kidnappeur, on n'en entendra plus jamais parler.

On recommence donc à s'ennuyer, comme des rats morts au fond d'un placard. Puisqu'on ne l'enlève pas, il ne reste plus à Elvis qu'à faire une fugue. Les prétextes ne manquent pas. Vernon par exemple, qui lui rebat les oreilles sur la manière dont il dépense *leur* argent. Fin décembre 1970, flanqué de Priscilla, il répète une fois de trop qu'ils courent à la faillite, mûrs pour retourner se dorer la pilule sur la paille, et aussi que l'amitié ne s'achète pas, les Gars autour de lui sont de sales grignoteurs les mains

tendues la gueule ouverte, et tous ils attendent sans rien faire qu'y tombent les pigeons rôtis. Il faut dire que Vernon, qui tient les cordons de la bourse, n'ose pas cracher de peur d'avoir soif. Voir son fils jeter l'argent par les fenêtres est l'enfer du vieux tondeur et sur ce point il forme avec sa bru, que pourtant il déteste, un tandem redoutable. Si serrée du portemonnaie qu'elle coucherait dessus, Priscilla emprunte aux femmes des Gars des robes qu'elle ne rend pas, fait griller leur carte de crédit et laisse derrière elle des pourboires de quelques cents. Chaque sou qui quitte la poche d'Elvis est la prunelle de leurs yeux. Elvis incrédule et furieux regarde son père, qui a arrêté de travailler dès qu'il a reçu sa première Cadillac, et Priscilla qui a avalé sa langue depuis qu'il l'a couverte de bijoux et de chiffons coûteux.

Il décide de disparaître corps et biens, sous le nom de Jon Burrows. Pour parer à toute éventualité, le fugueur acquiert chemin faisant une petite mallette de carton. À l'intérieur : un savon, un gant de toilette, un peigne, du dentifrice, une brosse à dents. Il ne tient pas la route, son visage est bouffi, mais il a l'œil malicieux. Accompagné d'un Gars appelé en renfort sous le sceau du secret, il embarque pour Washington. Dans l'avion, il écrit une lettre au président Nixon. Il s'inquiète du problème de la drogue aux États-Unis et de la manière dont lui, Presley, pourrait le résoudre. Mange du chocolat pour reprendre des forces et une crise d'urticaire fait enfler plus encore son visage. À l'arrivée, il distribue tout son argent liquide à des soldats qui rentrent du Vietnam.

Précédé de l'étrange missive, il se présente à la Maison Blanche. Tunique de velours mauve à col en V, ceinture d'or massif, veste édouardienne à gros boutons de cuivre. Il cache ses yeux injectés derrière des lunettes fumées incrustées de pierreries. Une éruption cutanée lui fait se gratter le cou avec insistance. Il entre dans le Bureau Oval et serre la pince de Nixon, muni de photos dédiacées ainsi que de sa collection de badges de

police, qu'il étale pour plus de commodité sur le bureau. Il exhibe au président ses boutons de manchette et, détachant son extraordinaire ceinture, le laisse la soupeser, pendant que le photographe de la Maison Blanche prend quelques clichés. Nixon vaguement mal à l'aise, essaie de faire la conversation, évoque par exemple les difficultés de se produire à Las Vegas. En substance, il convient qu'en sa qualité de chanteur, Presley est en mesure de toucher un public jeune ; Elvis, très ému, lui offre son soutien inconditionnel. Il veut être à l'avant-garde de la lutte contre la drogue – les drogués étant, comme chacun sait, du même bord que les contestataires antiaméricains. Or le communisme, la culture de la drogue, les hippies et autres Beatles n'ont pas de secret pour Elvis ; modèle et symbole, il saura se faire entendre de ce douteux public. Enfin, il jure de restaurer dans sa splendeur le drapeau.

Ce qui cependant le conforterait dans sa mission serait un gage de légitimité – comme par exemple le badge du Bureau des Narcotiques et des Drogues dangereuses. Pris au dépourvu, le président accepte sans trop comprendre et Elvis, sincèrement reconnaissant, passe son bras gauche autour de lui, avant de l'étreindre longuement, Merci merci monsieur le président, du fond du cœur, C'est tellement important pour moi, Vous n'imaginez pas. Avant de partir, il insiste encore pour lui présenter les deux Gars qui font antichambre. Lorsqu'on les introduit, le président, dans une nouvelle tentative de meubler le silence, déclare les deux gaillards "superbes" ; il laisse donc Elvis entre de bonnes mains ! Après remise de boutons de manchette et d'une épingle à cravate aux nouveaux venus, Elvis rappelle au président, avec un clin d'œil, que ceux-ci ont chacun une femme et, en conséquence, il l'aide à fouiller les tiroirs du bureau présidentiel à la recherche d'un souvenir convenable pour les dames.

Son retour à Graceland est triomphal. Tous s'inquiétaient et, avec ce badge de la main de Nixon lui-même, il rapporte un trophée prestigieux, le fleuron de sa couronne. Car cela fait un certain temps que Elvis collectionne les armes, les amis policiers et surtout les badges de police. Une passion qu'a intensifiée la récente menace d'enlèvement. Et depuis que le Shérif de Shelby County l'a nommé Shérif Adjoint, il ne sort jamais sans l'attirail complet du flic : au moins deux armes à feu, une matraque et une lampe torche. Il s'entraîne régulièrement avec ses Gars aux stands de tir de la police de Beverly Hills. La Mercedes bleu ciel qu'il étrenne pour son trente-sixième anniversaire dispose d'une sirène, d'une radio professionnelle, d'armes chimiques et dans la boîte à gants se trouve l'indispensable paire de menottes. Il s'agit bien sûr de se défendre, les fans étant une race particulièrement agitée et plus d'une fois on a vu l'amour enragé virer à la haine, mais il aime aussi l'idée de secourir la veuve et l'orphelin, voire de jouer les père Noël. À Kerr's Sporting Good, quatre vendeurs s'occupent de lui en même temps et, en trois soirées, il dépense pour vingt mille dollars d'armes à feu qu'au réveillon il distribue à tous, et même à quelques inconnus qui passent par-là.

Les Gars sont unanimes : Elvis souffre du complexe du Superflic. Et ils se méfient comme de la peste de ses dangereux accès d'héroïsme. Se plaignent haut et fort de la manie qu'il a de dégainer à la moindre contrariété, de vouloir rétablir l'ordre et la justice, c'est à la fin crispant, Elvis toujours à se mettre en position de karaté dès que quelqu'un hausse le ton, à marcher comme un cow-boy, avec des flingues plein sa ceinture, et l'œil du tueur quand on a le malheur de lui tenir tête. Et puis bien gentil de tuer le temps à coups de feu dans les télévisions et dans les murs, de tirer à gauche à droite pour animer un peu les soirées. Mais tout ça n'est qu'un pis-aller. La saison à Las Vegas n'en est pas meilleure pour autant et, à vrai dire, c'en est fini des bonnes saisons. Elvis donne des concerts négligés,

mal sonorisés, mal goupillés, il n'enchaîne pas. Il a grossi et surtout, il s'ennuie. Revêtu d'une de ses innombrables combinaisons, qu'on appelle maintenant par leur petit nom, Feu d'artifice noir, Flocon blanc, Toile d'araignée azur, Elvis termine ses chansons sur des points d'orgue convenus et prend la pose, Elvis en Roi-Soleil, en Gladiateur mourant.

Entre deux morceaux, il est souvent question d'un écureuil. Cet écureuil, quand les gamins le voyaient arriver, ils se précipitaient dessus, ça faisait comme une meute qui rappliquait de loin, et l'écureuil courait courait, mais moins vite que la meute, Le v'là, V'là l'écureuil, V'là l'écureuil, Attrapez-le, Il est tombé de sa branche ! Elvis passe du rire aux larmes, d'une plaisanterie salace à une chanson pathétique qui le met dans tous ses états, de la passion à la bouffonnerie. Il vous maintient par exemple que, non, il n'a pas mis en cloque cette petite la énième qui lui intente un procès pour paternité, parce que mesdames et messieurs, pas si con, il prend la pilule, qu'on se le dise !... et il mène son public en bateau et en galère, et ça vogue, ça trinque, pour ne pas dire que ça prend l'eau. Le public s'en fiche, l'adore toujours et les femmes continuent à vouloir sa peau.

Elvis est suivi de près : tous les jours des injections multiples, de vitamines notamment, et en continu un traitement musclé pour la gorge – la fameuse “angine de Las Vegas” dont souffrent la plupart des artistes, à cause de l'air du désert si sec, si poussiéreux. Il traite sa gorge à en perdre la tête. Il déteste Vegas. La seule chose que, plus jeune, il y avait aimée, c'était qu'on n'y distinguait pas la nuit du jour. Mais, en y réfléchissant, son tout premier concert dans cette foutue ville avait déjà été cuisant : alors que dans le reste du pays, on ne l'entendait plus chanter tant on hurlait d'amour, la salle de spectacle de Vegas se composait de places assises, occupées par des gens d'un certain âge et, là, on aurait entendu tomber une aiguille, on entendait Elvis respirer expirer dans son micro. On l'entendait quasiment

transpirer. Un invité était sorti : Quoi ces beuglements, Allez Retournons aux tables de jeu. Et le voilà maintenant piégé à Las Vegas pour deux longues saisons par an.

Pendant ce temps-là, Priscilla couche avec Mike Stone.

Pendant ce temps-là, le Colonel, de plus en plus joueur, perd des sommes effarantes. Considéré comme l'un des meilleurs clients de l'International Hotel récemment racheté par les Hilton, il pèse – et perd – au bas mot un million de dollars par an, claque de l'argent jusque dans les jeux comme la roulette, où gagner est impossible. Il se moque bien, fanfaronne-t-il, de se retrouver dans son cercueil aussi nu qu'au jour de sa naissance, et il ne tolère aucun commentaire sur ses yeux cernés et l'argent perdu. Pour le reste, il ne dépense pas un sou, fait payer par l'agence William Morris sa maison de Palm Springs et facture aux uns et aux autres les dépenses liées à ses employés. Il se ravitaille aux cuisines du Hilton, d'où il emporte de colossaux quartiers de viande, force réserves de pain, des jerricanes de lait et des victuailles en tous genres, de quoi tenir un siège, de quoi nourrir une armée de chancres, des hordes de parasites, il tasse ça dans le coffre de sa voiture, puis à l'arrière, et enfin sur le siège passager, et il ne voit plus rien par-derrière, plus rien sur les côtés, il roule tout doucement avec sa précieuse cargaison qui à chaque coup de frein menace de l'ensevelir. Rapace jusqu'au bout des ongles, ladre à tondre les œufs et à ne pas donner les coquilles, négociateur féroce, et tout ça pour le bien d'Elvis qu'avant lui tant de salauds avaient baisé ! – il ne précise jamais lesquels. Et qu'on se garde bien de la lui faire à l'envers ! Il connaît son affaire dans les coins et à ce propos vous envoie à la tête les habituelles anecdotes foraines et édifiantes, et prenez-en de la graine mon jeune ami.

Mais un peu plus toutes les nuits, il s'endette. Las Vegas rapporte au Colonel des millions que Las Vegas engloutit à nouveau. Le Hilton tient le Colonel. Le Colonel tient Elvis. Elvis perd les pédales, à l'idée des dettes du Colonel et que, pour les rembourser il leur faudra passer le restant de leurs jours ici, à Las Vegas. On est cuits, répète-t-il aux Gars, Cuits et recuits, faits comme des rats, On ne va plus quitter cette saloperie de Hilton, On va crever à Las Vegas, C'est fini, Le vieux salaud est coincé ici et nous avec. Les contrats et les saisons se suivent et se ressemblent. Le Colonel perd gagne perd et Elvis signe. Le piège se referme. Il faut penser à courir vite plus vite, mais pour aller où ? Les amphétamines sont depuis toujours le meilleur moyen qu'a trouvé Elvis de courir plus vite, tout en n'allant nulle part.

OceanofPDF.com

ÉCHAPPÉ

Le soir même, il avait profité d'un appel que passait son kidnappeur pour filer en douce, et c'était un miracle, vu la corpulence de John, que l'autre ne l'ait pas rattrapé, et qu'un taxi soit passé par là pile au bon moment. Direction le Freedom, où il espérait trouver Paul, tout en redoutant que Bertrand Chevalier ne l'y poursuive. D'où son insistance à entraîner Paul chez lui. Mais une fois chez lui, il tremblait d'avoir, dans un moment d'abandon, révélé son adresse, il ne se rappelait plus, le genre de détails qui ces derniers temps lui échappaient. Une chose était sûre, lui ne connaissait pas l'adresse du bonhomme, qu'il avait suivi aveuglément, ça semblait assez loin, un sixième étage, un quartier plutôt pourri, avec un parc dans les parages, et il en était là, dans sa description vaporeuse, quand il avait triomphalement sorti de sa poche une carte de visite, pêchée alors qu'il cherchait un mouchoir : Bertrand Chevalier, boulevard Voltaire 96. Paul lui avait aussitôt demandé la carte, en lui disant qu'il veillerait au grain, ça le connaissait ce genre de zinzin, il saurait bien, s'il le fallait, le remettre sur le droit chemin.

Voilà ce que Paul avait en gros retenu de l'explication, un imbroglio d'autant plus confus, qu'à mesure que le temps passait, le pauvre John, comme pris d'ivresse, se mettait à bégayer, avec toujours aux mains son

drôle de tremblement. Et ce qui n'arrangeait rien, à assaisonner son récit de toutes sortes de détails décousus, sur l'appartement de ce Bertrand, ses regards étranges et ses sourires abominables. Il papillonnait de ses cils absents, et ses yeux inquiets revenaient sans arrêt sur la porte, comme si son poursuivant allait apparaître dans l'encadrement. Le pauvre vieux avait supplié Paul de rester près de lui cette nuit-là, avant de s'endormir d'un coup dans le canapé. Paul l'avait allongé, couvert, était resté une demi-heure encore, pour s'assurer que l'autre ne rapplique pas. Toute cette histoire le laissait pensif.

Il avait remarqué sur la table du salon un tas de piluliers ouverts et à moitié vides, pas bon le mélange avec l'alcool, pour ça peut-être que John réagissait si violemment. L'appartement lui avait paru fort beau, mais dans quel état ! John n'était manifestement plus capable de vivre seul, pas rare chez les hommes de cet âge-là, avec en plus le choc d'une rupture, quel âge d'ailleurs, il lui donnait quatre-vingt-cinq, par là, un peu plus peut-être. La faute à son poids aussi, les gros font plus vieux, et les kilos ralentissent les gestes, John White haletait et transpirait dès qu'il faisait trois pas, il semblait ces derniers temps toujours un peu au bord de clamser, de vous rendre l'âme dans vos bras, entre deux coups de billard. Et puis il paraissait n'avoir personne, pas de famille, pas de proches. En même temps, la maison de retraite, voudrait-il, lui si vif encore quelques mois plus tôt, avec des accès de joyeuseté quand il gagnait une partie, et un rire qui vous remplissait tout le bar. Enfin, passer d'un si bel appartement, tant de luxe, à une maison de vieux, pour Paul c'était tout simple, John n'y avait encore jamais pensé. Paul avait donc laissé sur la table son numéro de téléphone en grand. Introduit les clefs dans la serrure et claqué derrière lui. Dans la rue, attendu un peu pour voir si rien de suspect. Les hublots grands ouverts, mais rien à signaler. Après cette nuit-là, il n'avait plus revu John. Il était bien lui-même repassé chez le camarade, mais personne pour lui ouvrir. Le

parasite en revanche se pointait au Freedom tous les jours. Il venait, prenait une bière et repartait aussitôt. Paul ni une ni deux, l'avait coincé en lui mettant sous le nez sa propre carte de visite. Il le tenait à l'œil ! et qu'il reste loin de John, ou ça allait saigner.

J'ai pris l'adresse de Bertrand Chevalier. Plutôt que de l'attendre au Freedom ou de lui fixer un rendez-vous en ville, comme l'aurait voulu la prudence, j'ai préféré me rendre chez lui le lendemain matin pour en avoir le cœur net, des fois qu'il retiendrait John.

Bertrand Chevalier vivait dans un grand bâtiment en pierre de taille, pas vraiment chic, mais pas non plus le coupe-gorge qu'on pouvait craindre. C'était en somme assez quelconque. Ce qui m'a fait tiquer pourtant, cette musique assourdissante qui passait sur son palier, de la vraie musique de sauvage à vous en défoncer les tympanes. Au moins le parasite ne pouvait-il feindre l'absence. J'ai sonné, la musique a baissé d'un coup, et il a paru à la porte, c'était lui à n'en pas douter.

Habillé comme un jeune à cheveux longs sauf qu'il était chauve et vieux. Il portait un pantalon de cuir et une chemise bleu électrique, mais paraissait à peu près lavé à l'exception des quelques cheveux justement, ramenés vers l'arrière. Je lui ai dit que je cherchais un homme qu'il avait hébergé. Il a eu l'air sous le choc, Vous savez où il est ?, et il m'a fait entrer. L'appartement était propre, mais encombré : plusieurs guitares, une collection de vinyles sur deux murs du living pas très grand, des fauteuils club en toc, des affiches et des photos de concert mais joliment encadrées, avec des chanteurs, un je crois était Claude François, les autres ne me disaient rien. L'ensemble bien éclairé, pas du tout le trou à rats, la grotte mal famée que j'avais imaginée. Les portes des deux chambres étaient grandes ouvertes et, de toute évidence, John ne s'y trouvait pas.

Vous tombez du ciel, madame, Vous allez m'aider, Pouvez-vous m'aider. À peine entrée chez lui, c'était déjà le monde à l'envers. Il faut que vous m'aidiez, répétait-il, Est-ce que vous le connaissez bien ? Pour autant que je sache, j'étais la personne qui le connaissait le mieux. Chevalier a pris alors des airs de complot, je me suis dit méfiance et il m'a soufflé, Je sais tout, J'ai compris au premier regard, Vous êtes sa nouvelle, alors ? J'ai soupiré, Son employée depuis vingt ans, et je m'inquiétais beaucoup pour lui, et pour moi-même aussi accessoirement, mais c'était une autre histoire – Ah dommage, Sa femme ç'aurait été plus fort, Je vous aurais torché un de ces articles, Enfin, ne vous en faites pas, je sais tout, Il n'a même pas eu besoin de me dire, Et puis-je vous demander qui d'autre est au courant ? (J'ai pensé alors que Paul voyait juste, l'homme avait un cafard dans le chou.) – Je ne sais pas, monsieur, de quoi vous parlez, mais il faut retrouver John White au plus vite, il est très vulnérable, Avec l'âge pire qu'un enfant, Il a des problèmes d'orientation, Et puis en mauvaise santé, et il a besoin d'être suivi. À ce stade, je perdais déjà espoir. Un peu plus découragée à chaque question de Chevalier : l'homme ne savait rien, cela devenait évident, et il m'assommait avec ses sous-entendus, ses regards en biais, ses clins d'œil ou était-ce un tic, allez savoir. Je me suis levée, mais il a voulu me retenir, Non non restez encore un peu. Ah ça, allait-il moi aussi essayer de me kidnapper ?

Alors, prudent ou pas, j'ai attaqué franc jeu, que John s'était montré très perturbé après avoir été retenu chez lui de force. Il s'est tu un instant, comme étonné, m'a regardée bien droit : jamais il n'aurait fait une chose pareille ! Tout au plus verrouillait-il systématiquement la porte d'entrée, on était à Paris après tout et ce quartier un vrai nid à clodos, on trébuchait sur les corps en faisant son footing le matin. Il avait juste dû sortir faire quelques courses et, Regardez, si on ne ferme pas à clef, n'importe qui peut entrer, Pas un vieillard qui l'en empêchera, et surtout c'était son devoir de

protéger une personnalité de cette importance. Aussi quelle déception quand il avait filé sans crier gare se jeter dans le guêpier de la rue alors même qu'il peinait à se déplacer. Sur ce, Chevalier, qui visiblement espérait me mettre à l'aise, a essayé de m'inviter : si je préférais peut-être qu'il m'emmène déjeuner à l'extérieur, il connaissait une excellente petite cantine thaïe. Puis sans me laisser le temps de refuser, m'a proposé, comme si sa vie en dépendait, du thé, du café, de l'alcool, que sais-je encore. Rien, je ne voulais rien, j'ai prétendu être attendue. Il m'a arrêtée net, Unissons nos forces, pouvait-il se présenter. Et il m'a fait asseoir dans un fauteuil rongé.

Ce monsieur était un genre de journaliste, en chômage technique pour le moment, et dans le temps, producteur de disques, d'où la collection, la dégaine et le parler. Car à peine ouvrait-il le bec qu'il menaçait de basculer dans la grossièreté et l'ordure, mais parfois il se retenait in extremis dans l'espoir évident de me rallier à sa cause, et c'étaient des phrases qu'il reprenait, avec des mots tout jolis pour compenser : Ma carrière ne va pas fort en ce moment, J'ai aux fesses un procès en diffamation, À peine pourtant si j'ai exagéré un peu. Il s'est tu. Moi je voulais de l'information, j'ai donc fait semblant d'abonder en son sens, comme quoi l'exagération ce n'est jamais que le mensonge des honnêtes gens, mais je n'en pensais pas moins. Et lui de reprendre, Un mot déplacé peut-être, mais pas de quoi en faire un caca nerveux, On ne peut plus rien dire, Mais comptez pas sur moi pour fermer ma gueule, La tyrannie du politiquement correct moi je m'en tamponne, Et le pompon quand même, c'est que le prétendu diffamé est un collègue, Pauvre poussin va, Et une vraie vipère avec ça, Et un pisseur de copie de la pire espèce, Qui s'est chopé la grosse tête parce qu'il y a dix ans, vingt peut-être, il faisait sa cour dans le jet privé de Jagger, Un toquard affreusement susceptible, et toujours prêt à frapper un homme à terre, Bonjour la collégialité ! Et il y a cet autre procès pour soi-disant plagiat,

Vous savez comment sont les écrivains ratés, Ils pensent toujours qu'il y a quelqu'un pour leur voler leurs idées débiles et leurs manuscrits minables, et leurs bouquins à compte d'auteur, tout juste bons à faire du papier cul, et un de ceux-là donc, m'a mis le grappin dessus, alors qu'entre sa merde et mon livre aucun rapport sauf peut-être une coïncidence, Même pas lue en entier la merde, pas souvent que je perdrai mon temps à ça, Il n'est plus permis d'avoir la même idée que quelqu'un d'autre, S'il faut passer au peigne fin chaque livre à compte d'auteur pour être sûr qu'aucun crétin jamais n'a pensé la même chose que vous avant vous mais moins bien que vous, on n'a pas fini de se taper la tête contre les murs.

Je ne voyais pas en quoi les méfaits et les problèmes de ce monsieur me regardaient, c'était une interminable chronique du vice et de ses châtements ; que justice soit faite ! mais j'ai joué la compatissante. Ce grossier merle était aigri au dernier degré, ce qui expliquait sans doute son langage. Ou alors les journalistes de rock se donnaient-ils des airs crapuleux pour mieux s'intégrer dans le milieu. Il a continué sur ce ton, à faire le malheureux et l'important, disant que voilà, ce serait sa revanche, il retrouverait l'homme le plus recherché de la planète, lui Chevalier ! il frapperait un grand coup, il avait jusque-là manqué de chance mais cette fois, son flair et son talent seraient reconnus à leur juste valeur. Et dégagées les petites vipères, les petites enflures, bye-bye ! Fini les procès à la con ! Voilà qui allait le remettre sur les rails. Mais pour cela, nous devons faire équipe, Chère madame qu'en pensez-vous ? Main dans la main ! Ça va faire un boucan ! Et en voituure ! Tout ça en m'adressant son plus beau sourire maniaque. Que voulait donc à John White ce déséquilibré.

OÙ VA L'AMOUR ?

Plus aucun journal n'entre à Graceland, aucun magazine et, évidemment, aucun journaliste. À Vegas, on ratisse la suite, et les instructions du Gars en chef sont claires : où passe le boss, pas un papelard ne traîne. La trahison de Priscilla fait les gros titres et s'étale dans la moindre feuille de chou : le couple Presley brisé en deux par une ceinture noire de karaté. Elvis est très humilié. Les conditions financières du divorce sont dictées par Priscilla. Noblement modestes encore ; il s'agit pour l'heure de montrer à Elvis qu'elle se moque bien de tout ce qu'il lui a offert et peut lui offrir encore, elle se contente de la fortune médiocre de Mike Stone. L'amour l'air pur l'eau fraîche et point.

Ceux qui partent ont raison. Si longtemps négligée, Priscilla est maintenant une pensée obsessive. Elle est devenue toutes celles qui n'ont pas voulu de lui, les premières filles convoitées, celles qui se moquaient, ne l'aimaient pas. Celles, précisément, dont il faudrait se faire aimer, pour se sentir aimable. Priscilla est devenue son grand amour.

Quelques mois plus tard, il rencontre Linda Thompson vingt-deux ans, ex-Miss Trophée de la liberté et Miss Tennessee en titre. Elvis a toujours eu un faible pour les reines de beauté. Heureux-Tellement-heureux-de-t'avoir-rencontrée-ce-soir-C'est-mon-jour-de-chance-Où-donc-étais-tu-pendant-

que-moi-j'étais-là-à-t'attendre-Comment-ai-je-fait-pour-vivre-sans-toi-Et-je-t'épouse-quand. Dans la voix, quelque chose de traînant, aurait-il bu par hasard ? Le deuxième soir, Linda vient chez lui, ils s'embrassent, se caressent et lisent la Bible. En l'accompagnant à Las Vegas quelques semaines plus tard, elle s'aperçoit vite que ce fond d'ivresse dans la voix, ces mots empâtés, englués, cette lenteur, sont là et bien là, là pour rester, elle voit aussi sur la table de chevet tous ces flacons de pilules, est-il donc malade ? Non, pas malade, de santé un peu fragile tout au plus, un léger rhume à peine. C'est donc pour dormir qu'il doit prendre quelque chose ? Oui un petit quelque chose, il a toujours eu du mal, depuis tout enfant, à dormir. Et dormir est si bon. Linda aime la compagnie d'Elvis. Aussi comme les autres accepte-t-elle d'intervertir le jour et la nuit, s'adapte-t-elle à ses humeurs, parle-t-elle bébé avec lui, le fait-elle rire. Elle devient l'un des Gars et, selon l'expression des Gars pour eux-mêmes, condamnée à perpète.

Elvis l'appelle maman et elle est parfois sa mère et parfois il est son père et parfois ils sont deux enfants le frère et la sœur, ou des jumeaux, ou des amants, elle est parfois son infirmière sa garde-malade celle qui lui tient la main. Bébé bobo, bo ti gars tou dou, ti gars tou dou faut plein plein de lè lolo clême glacée, et glou et glou, nanan, Toutou mor les pessons si dis core clême glacée, wah ! wah ! core un peu de poupe pour loli coco, et glou et glou. C'est avec Linda qu'Elvis se met à regarder en arrière, de plus en plus souvent et de plus en plus loin, parce que derrière lui, la vie était moins dure, il y faisait moins froid, et on l'y attendait avec amour. Avec Linda commence le long voyage qui le ramènera auprès de Gladys.

À Las Vegas, les docteurs défilent. Là où la saison dernière, trois traitements suffisaient, un avant chaque show et un avant d'aller dormir, baiser enfantin de bonne nuit, il en faut maintenant cinq par jour. Sur scène,

Elvis flirte moins avec son public, n'a pas le cœur à plaisanter. Il chante des mélodies douloureuses en transpirant trop. On le trouve changé, plus calme, moins excessif. Il écoute en boucle *Where Does Love Go ?* de Charles Boyer, Où va l'amour quand il meurt, et les Gars, d'entendre ça encore et encore, ça les rend absolument dingues, au cul l'amour, qu'il crève et qu'on n'en parle plus. Pour Elvis, l'amour est parti pour de bon, loin très loin, et il faut s'y résigner, une fois parti, où qu'il se soit tiré il ne revient pas.

Also Sprach Zarathustra pour commencer. Et l'apparition, en combinaison Adonis Conquistador Étoile aztèque Oiseau-Tonnerre Pyramide blanche ou Papillon noir. Satins et cuirs incrustés de pierres précieuses, trop de bagues aux doigts, ceintures métalliques ultralarges, aigles d'or brodés et yeux de verres cousus, chaînettes, l'attirail, la grande artillerie. En fin de concert, il déploie sa cape brodée de brillants comme s'il allait s'envoler. Il devient Elvis plus grand qu'Elvis, Elvis à la puissance Elvis, et Elvis singeant Elvis, Elvis étouffe son ennui, c'est un enfant qui se met debout sur une chaise pour avoir l'air plus grand.

Toujours plus d'emphase, de lumières et de compagnie. Il s'entoure. Sur scène comme en studio, les musiciens et les choristes se multiplient et il les veut avec lui et à même hauteur, ils lui tiennent chauds, l'épaulent, le réconfortent. Il les fait se tenir si près qu'il pourrait quasiment les toucher en étendant les bras, des présences amies, des voix enveloppantes qui le consolent. Hors scène, il ne sort ne rentre ne vit jamais sans ses Gars qui vont partout où il va et montent la garde.

Une encombrante escorte. Pendant les enregistrements, l'un apporte à Elvis de l'eau, l'autre lui essuie la transpiration du visage, un troisième lui présente des vêtements de rechange. Ils se déploient devant les toilettes toutes les fois qu'Elvis va pisser. Ils poussent des cris d'admiration dès qu'il

ouvre la bouche, ils veulent ce qu'il veut et pensent comme lui. Ils se battent les flancs, à chaque plaisanterie du boss aboient, crient, couinent. Ils rient comme des baleines, mais les musiciens se démotivent, et tous s'entassent dans le Winnebago du guitariste, où les uns et les autres trouvent leur bonheur, drogue alcool et femmes. Quant à Elvis, il choisit à la va-vite les chansons qu'on fait et celles qu'on ne fait pas, bâcle, s'en lave les mains, et finissons-en. Il s'amuse à jeter contre le mur les disques de démo, tant ils sont mauvais. Ils lui viennent de la compagnie Hill & Range, où le Colonel a des actions et des amis, et sur chaque titre, le Colonel se gorge tant, que les meilleurs chansonniers ont depuis longtemps passé leur chemin. Elvis pousse mollement la romance, chante sans aimer, sans croire et sans lumière, tout ça ne lui parle plus, rien à voir avec ce qu'il vit maintenant. Les pauses sont de plus en plus longues : il préfère de loin raconter sa vie, exhiber ses badges, ses armes à feu et faire des démonstrations de karaté. Il désarme un Gars en envoyant le revolver dans la coûteuse guitare d'un de ses musiciens.

Les Gars gèrent le quotidien dans le moindre détail et prennent des décisions qu'Elvis parfois ignore, qui rentre qui non, ce qui est permis ou pas, et quand, et ce soir passez votre chemin, même pas la peine d'y penser, Vous ne verrez pas Elvis. L'atmosphère de prédation sexuelle n'a rien perdu en force, même si les Gars vieillissent. Ils ont maintenant trente-cinq ans des épouses des enfants qu'ils laissent derrière, mais ce sont toujours des adolescents affamés, des gamins en goguette. Les femmes font le siège d'Elvis, et les Gars font le siège des femmes. Ils attendent que le boss ait fait son choix pour la soirée, puis se précipitent sur les restes, et les femmes se laissent faire, dans l'espoir d'accéder à Elvis.

Pour ceux qui vivent dehors, le changement est encore imperceptible, et ceux qui sont dedans mettent un point d'honneur à toujours porter beau. Les Gars se lancent force œillades, Incroyable qu'on réussisse à si bien sauver les apparences, Faut avoir l'œil partout, et on l'a l'œil et le bon : avant de quitter les hôtels, vérifier les draps et si nécessaire, les enlever en vitesse et les balancer dans le panier à linge d'un autre étage, vérifier si aucune seringue ne traîne, acheter et transbahuter discrètement les télévisions explosées, et pour ne rien laisser au hasard, embarquer dans l'avion les poubelles de la suite. Et cette overdose qu'il vient de se faire avec une petite de dix-sept ans, c'était le genre d'innocentes auquel il ne résiste jamais, Ils se sont saoulés d'antidouleurs liquides, de pleins verres à champagne, ça non plus il ne résiste pas, et lui on l'a ranimé mais elle, elle a failli y passer, même qu'on discutait déjà pour savoir lequel d'entre nous allait endosser, La petite est restée plusieurs jours dans le coma, bonne petite qui aime tellement Elvis, elle ne se plaint pas, elle ne dit rien, elle s'en est tirée, et à bon compte.

MORT ?

Mort mon œil ! Ça a commencé comme ça, puis le sinistre individu s'est mis à divaguer, me réduisant à écouter un bavardage funèbre sans queue sans tête. De mémoire ceci : Pas une seconde j'y ai cru, à sa mort, Trop d'indices dans le sens contraire, Faut pas prendre les gens pour des cons non plus, Je ne vous parle pas des histoires barjes de fans dingos, de mythos maboules, genre la tombe vide, l'enlèvement par les extraterrestres ou les zombies, la statue à son image sur Mars, Parce que là faut reconnaître, y a de quoi se taper le cul par terre, Ou alors Elvis aurait disparu avec l'aide du FBI et son programme de protection des témoins, Là je me marre ! Moi j'étais à Memphis pour couvrir l'événement, jeune stagiaire à l'époque, et avec les collègues on a pu défiler devant le cercueil, exposé dans le hall à l'entrée, et on passait devant, mais il fallait faire demi-tour aussitôt, interdiction de s'arrêter, Le flux devait rester continu, donc c'était juste le temps d'un regard, et rapide, Un regard, mais il ne m'en a pas fallu plus, Le type dans la boîte n'était pas Elvis, Je le vois encore couché là, veste blanche, chemise bleu ciel, cravate argent et cheveux noirs, et qui n'était pas lui, Ça a même fait du raffut quand on s'est retrouvés dehors entre nous, pas le seul à me poser des questions, On a réussi à défiler une deuxième fois, pour s'assurer, et la deuxième fois c'était plus clair encore, Pas un mannequin de cire comme on l'a dit parfois, Non, un homme, un homme

mort, un inconnu quelconque, vous et moi enfin, J'ai cru déjà le reconnaître deux fois, en 1987 en Californie où j'étais en vacances et en 1992 à Paris, les deux fois je me suis trompé, mais ce coup-ci c'est sûr comme la mort j'en suis certain, Certain ! Je l'ai vu comme je vous vois, comme vous me voyez, et je le sais comme vous le savez.

Et il m'a jeté une fois de plus son regard coulis et entendu, et dans son trognon malade le cafard pédalait pédalait, pendant que moi je ramais, la peur au ventre. Il a pris un livre usé sur la table du salon en verre dépoli, l'a ouvert, il allait traduire. C'était une interview de Billy Smith, un cousin qui avait vécu auprès d'Elvis Presley jusqu'aux derniers mois de sa vie. Elvis Presley parlait sans arrêt d'échanger son identité pour une autre et de fuir ainsi sa vie insupportable. Il cherchait un mourant qui prendrait sa place. On bavardait un jour. Il était bien luné, d'humeur à plaisanter. Et il a dit, Tu sais quoi ? Quand j'ai fait mon opération de chirurgie esthétique, il y avait un autre gars en train d'en avoir une aussi. Je ne le suivais pas. J'ai dit, Qui donc ? Il a dit, Eh bien, ce mec se faisait refaire pour me ressembler. J'essayais de lui faire dire qui c'était, et il m'a sorti un nom bizarre. Je me disais qu'il était en train de charrier. Et il a dit alors, Je pense que nous allons tout simplement échanger nos identités. Lui il vivra toute cette merde et moi, j'aurai une vie normale. Connaissant Elvis, je savais à quoi m'en tenir. Toujours est-il qu'une minute plus tard, il a dit, C'est simple à faire, Ils font des miracles maintenant, en chirurgie esthétique. J'ai dit, Mais Elvis, tu irais où ? Il y aurait deux Elvis Presley. Et il m'a dit, Oh, je me cacherais quelque part, Ils ne me trouveraient jamais. Quelques jours plus tard, Elvis a fait appeler quelqu'un à l'aube. Le type m'a raconté qu'il était malade en phase terminale, et que pour une forte somme, il prendrait la place d'Elvis. Je lui ai demandé d'où il venait. Il m'a répondu, Du Nord. J'ai dit, Pourquoi vous feriez une chose pareille ? Vous avez une famille ? Il a dit, Oui, j'ai une famille, C'est pour pouvoir leur filer l'argent que je le

fais. Bon, ça sentait le coup fourré à plein nez, je ne croyais pas un mot de tout ça. Mais quand j'ai revu Elvis, il a continué sur sa lancée : Crois-moi mec, c'est ce que je veux faire, J'en peux plus de vivre comme ça. Puis ajouté, Mais attention, je vais embarquer la plus grosse partie de mon argent. J'ai dit, En d'autres mots, tu n'y perdras pas grand-chose. Il a dit, **Si, j'y perdrai quelque chose. J'y perdrai Elvis Presley¹.**

Bertrand Chevalier a alors refermé le livre d'un coup et m'a fait son petit regard toqué, puis en pinçant les lèvres, il l'a brandi au-dessus de sa tête, comme un trophée. L'homme déraisonnait, c'était manifeste. Je connaissais Elvis Presley de nom, un acteur, un chanteur, que sais-je moi, les yéyés pas ma tasse de thé. Chevalier m'a ensuite passé d'autres livres, avec des photos, je me suis aperçue que je le connaissais aussi de vue, un très beau jeune homme. Impossible, j'ai dit et presque crié du fond du cœur, C'est tout à fait impossible, Comme il est joli cet enfant, On lui donnerait le bon Dieu, le paradis, Voyez la petite moue. Puis plus vieux, bouffi, le visage comme élargi avec des yeux comme mangés, égarés, noyés dans les paupières. John White aurait été cet enfant puis cet homme-là ? La couleur des yeux peut-être bien, ce bleu sombre, mais le reste ? Un air de famille à la rigueur, et encore, en y mettant de la bonne volonté. Je ne parvenais pas à associer les visages, mais pour dire les choses, pas non plus à les dissocier franchement, tant le grand âge et le poids effacent les traits. Et plus encore chez John, que la maladie et les traitements défiguraient, avec cette poche grasseuse autour du cou et du menton et le gonflement de son visage affaissé. Et puis, on distinguait mal sa bouche, mais elle me semblait plus fine, il faut dire que des dents du fond lui manquaient. Dans mon souvenir, c'était depuis toujours le même vieillard. Tant de beauté autrefois, alors que la laideur de John White maintenant vous prenait à la gorge ?

Chevalier mitraillait des tas de questions sur John, sa manière de vivre, et quoi que je dise, cela l'enthousiasmait, il ponctuait par Mais bien sûr, en hochant la tête avec un sourire bienheureux, je dirais même attendri, à l'idée du vieux John, diabétique mais bien sûr, seul au monde mais bien sûr, fumant le cigare mais bien sûr, toujours incapable d'aligner deux mots de français mais bien sûr, buvant du café le matin, du lait à déjeuner, regardant des séries l'après-midi, pleurant la nuit : mais bien sûr. Ça m'a agacée à la fin, Mais enfin, sa voix, il arrive à peine à parler, il souffre d'une extinction de voix chronique, même quand il crie il murmure, et vous le voyez chanteur ? Mais c'était bien sûr, une preuve de plus, que Chevalier a défendue avec feu : la voix était usée jusqu'à la corde, c'étaient des cordes vocales sur lesquelles on avait trop tiré. Et puis la voix, comme le visage, change au cours d'une vie, à un certain âge elle se décolore, puis se brise. Je lui ai rabattu son caquet : la voix de John White, c'était tout simplement un accident, Et puis enfin, vous l'a-t-il dit, qu'il avait été cet homme ? Chevalier ne désarmait pas : Non bien sûr, il ne m'a rien dit, Et quoi de plus normal puis qu'il se planque, Mais il m'a semblé très ému, il s'est même mis à pleurer, quand je lui ai fait écouter Hôtel des Cœurs Brisés, J'en aurais chialé moi aussi, Lui et moi comme deux frères qui nous étions enfin retrouvés. J'ai voulu calmer sa joie : C'est que John White pleure souvent, Parfois la musique lui fait ça, C'est triste d'écouter chanter les autres quand on est soi-même une sorte de muet, Et puis vous lui faites écouter la musique de sa jeunesse, Ça a dû lui rappeler des souvenirs des amours que sais-je, Avec l'âge les nerfs mollissent, Et parfois même, ne l'avez-vous pas remarqué, les yeux des vieux sont humides sans tristesse.

Je me suis tue, découragée, et j'ai feuilleté de nouveau les photos du petit, tout gringalet en chemise rose, tout agité avec sa guitare, tout propre en militaire le brave fiston. Et dit au triste sire, Je ne vois pas, désolée. En même temps désireuse de ne pas trop le contrarier, car clairement il battait

la breloque et j'étais à sa merci. Le déplaisant bonhomme ! à vouloir faire de mon pauvre John boiteux et perdu dans sa tête une vedette morte, à lui avoir monté le bourrichon peut-être, comme si on n'avait pas déjà assez de problèmes sans ça, avec notre loyer en souffrance, ce déménagement forcé, moi qui ne savais pas où aller et John évaporé qui peut-être ne savait pas où il était. J'ai fait promettre à Chevalier de m'appeler en cas de nouvelles et, pour qu'il me laisse enfin partir, promis ce qu'il a voulu, oui il pourrait interroger John (mais il faudrait me passer sur le corps), oui il pourrait photographier l'appartement (que John avait quitté), bien sûr j'étais à son entière disposition s'il trouvait un magazine preneur de son étrange histoire (et ça ne risquait pas).

Et je me suis rendue de ce pas à la police, avec la ferme intention de signaler une disparition tout en déposant plainte de la part du disparu pour harcèlement moral et peut-être même enlèvement. Après plus de deux heures d'attente et une dizaine de minutes d'entrevue, je suis sortie de là très déprimée. Le policier ne m'avait pas prise au sérieux : le disparu était majeur, libre comme l'air d'aller, de venir, et je ne disposais d'aucun papier d'identité le concernant. Il avait vaguement tapé son nom sur l'ordinateur, secoué la tête, inconnu au bataillon, Ah, il n'est pas inscrit en France ? Un étranger sans carte de séjour, Vous êtes de la famille ? En apprenant ma qualité d'employée, il s'était un peu réveillé et m'avait jeté un œil perçant, Ah et vous avez un contrat ? et voyant mon embarras, Vous travaillez sans contrat ? Dans ces conditions, il m'avait semblé préférable de battre en retraite. Le policier, pas le mauvais cheval au fond, avait soupiré, Vous savez il y a cinquante mille personnes qui disparaissent tous les ans dans ce pays, parfois ils reviennent.

John White ne revenait pas.

1. Alanna Nash, *The Memphis Mafia*, Arum Press Ltd. (Traduction de l'auteur.)

OceanofPDF.com

L'IDOLE

14 janvier 1973, *Aloha from Hawaii*. Un défi de taille, le dernier. Il demande à Bill Belew un costume qui, aux yeux du monde, représente l'Amérique. Entame, avec plusieurs de ses Gars, un régime violent et le fait deux fois d'affilée ; cinq cents calories par jour sous forme d'aliments lyophilisés et injections d'urine à gogo. Deux semaines avant le concert, il arrête les médicaments.

Délesté de douze kilos et tout de blanc vêtu, l'Aigle américain grand ouvert sur sa cape, Elvis multiplie les tableaux vivants, Elvis Messie à bras ouverts et les paumes tendues vers vous, Elvis genou en terre, les doigts écartés et l'index pourfendeur, Elvis aux ailes déployées prêt à s'envoler pour d'autres cieux, meilleurs. Malgré le régime, la ligne du menton est molle. Dans la salle, ambiance religieuse, ce n'est plus un homme, c'est un monument, ce n'est plus une idole, c'est une relique.

Immense succès commercial. À cette occasion, une lettre émue du Colonel : Mon cher Elvis toi et moi n'avons pas besoin de nous jeter dans les bras l'un de l'autre pour savoir ce que nous ressentons, il nous suffit de nous lancer un regard, toi du haut, moi du bas de la scène. Elvis est bien content. Quelques heures après le concert, il félicite chaudement les Gars,

veut offrir des visons à leurs femmes, mais à Hawaii les fourrures ne courent pas les rues, et le ratissage de l'île ne donne rien ; il se rabat sur des bijoux onéreux. Tout le monde bat des mains.

Le lendemain matin, les Gars viennent frapper à la porte de la suite d'Elvis. S'ils sont prêts, lui et Linda ? Et Linda leur ouvre, mais Elvis n'est pas prêt, il se repose. Sur une chaise longue, il se repose les yeux dilatés et l'air assommé, et si on veut l'en faire sortir, de sa chaise, il faudra le soulever sous les aisselles et le porter, un homme d'un côté et un de l'autre. Il transpire affreusement, une serviette autour du cou et incapable de parler, Demerol Dilaudid Nembutal Seconal, Elvis a replongé.

OceanofPDF.com

BAMBI

Il ne revenait pas. Et moi, je restais, malgré les bâches de plastique qui couvraient tout. Je vivais cachée et, de peur de me faire remarquer, j'osais à peine allumer.

John White disparu ! claudiquant une fuite rampante, une cavalcade à canne, une galopade d'agonisant, la course contre la montre de la mort, John White serait cet Elvis Presley ? Et pourquoi pas mon mari ressuscité, tant qu'on y était. John n'aimait pas la musique. Quand par hasard il en passait à la télévision, tout de suite la mélancolie, le regard dans le mur, ça devait lui rappeler des femmes. Lui, c'était le silence, les images sans le son.

La seule émission de musique qu'il ait jamais regardée, c'était que je sache le Mémorial de Michael Jackson. En 2009, au début de l'été. John n'aimait pas du tout Michael Jackson, ni lui, ni sa musique, il le trouvait vulgaire, pathétique, efféminé. S'était tout de suite mis à marmonner. Pas un homme ça, ce type qui s'était blanchi la peau, affamé, défiguré, qui avec les années s'était mis à ressembler à une anormale poupée de porcelaine au petit nez pincé, au corps de danseuse effilé. S'affublait de pyjamas Disney, zézayait comme une fillette, la faute aux médicaments, Bambi et puis quoi encore. Geignait dans les interviews que c'était si difficile de se faire des

amis, se lamentait, la solitude ! l'isolement ! Est-ce possible, murmurait John entre les dents, Du Propofol, n'importe quoi, avec des benzos par-dessus le marché, Moi aussi j'ai des insomnies, est-ce que je me soigne au Propofol ? Un anesthésiant pour les chevaux, et ce crétin pèse quarante-cinq kilos tout mouillé, Est-ce que je dors, moi ? Est-ce que je suis heureux ? Est-ce qu'on m'aime ? Un pauvre type, faible, taré, et pas assez malin pour doser juste. J'ai bien cru que John allait s'étouffer de rage. Se mettre dans des états pareils. Moi, Michael Jackson, ça ne me disait rien, mais là c'était exagérer, pas non plus de quoi en faire une maladie. Il faut dire que John White avait beaucoup de sensibilité, le connaissant c'était peut-être une sorte de pitié mal placée.

Nous avons donc suivi de près le Mémorial. Un très gros cercueil de bronze avec de l'or et du velours bleu était posé devant la scène, tout ça pour un mort si gringalet qui avait dit-on un appétit de moineau, la peau et les os, peur qu'il s'envole peut-être. Il y avait du beau monde, tous ses frères habillés pareil, ses enfants, des tas de vedettes qui disaient des choses tristes et jolies, et chantaient en faisant des mines. C'était très émouvant. Surtout à la fin, ça fendait le cœur, la fille du mort dix ans peut-être, disait comme ça tout en larmes que son papa était le meilleur papa qu'on puisse imaginer, et John ça l'avait beaucoup émotionné, car c'est une bonne pâte, et il s'est mis à pleurer aussi. Puis c'était au tour d'un des frères : Peut-être que maintenant, Michael, ils vont enfin te laisser tranquille.

Et là, je dois dire que je lui ai donné raison, parce que j'ai lu par la suite que même après sa mort, ça n'avait pas été de tout repos pour Michael Jackson. Qu'à peine était-il froid le pauvre Bambi, Neverland a été mis au pillage, avec la sœur qui a commencé, quelques heures après la triste nouvelle, à transbahuter des sacs poubelles noirs, avec la mère débarquée en pleine nuit qui a passé sur le gril la nounou du mort pour trouver le magot,

l'autre sœur rappliquée le lendemain avec une fourgonnette, et même après le Mémorial, c'était toujours pas fini. L'enterrer a pris presque trois mois, parce qu'une troisième sœur voulait d'abord être remboursée des sommes qu'elle avait avancées : pas d'argent pas d'enterrement et le Bambi reste au frais, l'amour c'est bien, mais pas une raison non plus pour se faire carotter. Et même quand enfin ils l'ont fait enterrer dans une tombe anonyme bien tranquille, pour ne pas qu'on vienne après les rançonner en fauchant le corps, il y a eu les enfants, ils étaient attachants et lucratifs, joindre l'utile à l'agréable, c'est à qui leur fournirait le nid le plus doux, le plus douillet, le plus équilibré, on se les arrachait tant bien que mal.

Et, en y repensant, John White est passé, quelques mois avant sa disparition, par une colère noire. Assis sagement dans son canapé, quand tout à coup il s'est mis à crier des noms d'oiseau, ses grosses joues tremblaient, et il levait les yeux au plafond, à en crever les moulures. Il a jeté par terre un magazine ouvert, un coussin est tombé du canapé. Puis il est sorti du salon péniblement, en respirant trop et en claquant du plus fort qu'il pouvait, un de ces jours la porte allait y rester, déjà que la peinture était par endroits toute fendillée, John faisait des fanfares à la moindre contrariété. Je suis allée ramasser le coussin et le magazine. C'était *Forbes Life*, ouvert à la page des morts les plus riches du monde. J'ai reconnu Michael Jackson, encore lui ! Cinq ans qu'il était mort, ce petit, sur la photo l'air tout maigrichon, une atroce bichette anémiée. Il avait décidément le don de me mettre John White dans des états.

Non, John n'aimait pas la musique. Mais à ressasser mes souvenirs, je me suis soudain rappelé une de ses lubies pendant notre période de vaches maigres, une lubie celle-là on ne peut plus innocente. Il essayait de se remettre au piano. Depuis que je travaillais chez lui, il n'y avait jamais touché, un joli demi-queue pourtant, mais recouvert d'une grande nappe

dorée, à la fois inutile, moche et inexplicable. J'avais fini par considérer que c'était une sorte de commode. Mais John White un beau soir a enlevé la nappe et s'est installé devant, Regarde Yvonne, Mes doigts. Il n'y avait rien à voir, justement. Ils ne bougeaient pas. Au prix d'efforts pitoyables bougeaient un peu, et ça donnait des sons qui ne donnaient rien. Comme un gamin, mais engourdi. Il peinait à plier les articulations. C'est tout raide à l'intérieur, Yvonne, Je veux guérir des doigts et de la voix, Pour les doigts, un genre de rhumatisme, Mais la voix, la voix c'est comme la couleur des yeux, Ça ne vieillit pas – j'écoutais John siffler son pauvre murmure. La faute à cet accident : il avait dû rester sous respirateur, et la machine l'avait fait respirer tant et tant qu'elle lui avait pris sa voix. Ou l'avait gelée peut-être. Ça passerait, ça passerait tout seul. Moi je ne disais rien, ça lui tenait à cœur cette affaire, mais depuis des années et d'aussi loin que je le connaissais, ça ne passait pas. Il a continué à chuchoter, Pour ça que je ne supporte pas la musique Yvonne, Ça me rappelle que je suis amputé de la voix, à peine mieux qu'un muet, Mais elle va me revenir, Je l'ai toujours su. Il m'a alors demandé d'éteindre, éteindre tout, la télévision et la lumière, ça irait mieux. Et les doigts immobiles sur le clavier, il s'est mis à croasser l'une ou l'autre chanson, d'amour j'imagine, mais c'étaient plutôt des bruitages, des raclements, voire des râles. De toute façon, il n'est pas arrivé au refrain, tout de suite découragé, Je ne suis pas très en voix aujourd'hui, voilà, et terminé, comme c'était bon le silence. Pauvre John, il pleurait.

Ce souvenir m'a troublée. Puis je me suis reprise, voilà que ce manipulateur de Chevalier me faisait entrer dans son jeu pervers, voilà qu'il m'embrouillait la tête moi aussi. Car à l'évidence, rien de tout ça ne faisait de John White un chanteur à succès. Je dirais même, bien au contraire.

Et avenue Pierre-I^{er}-de-Serbie, les choses ne s'arrangeaient pas. Elles ont pris un nouveau virage pour le pire lundi matin. Je dormais encore, assez mal d'ailleurs, que sa voix m'a réveillée, aigrette, montante, celle de la concierge qui pépiait haut comme une perruche de carnage. Épouvantée, je me suis tout de suite redressée. Il y avait aussi des voix d'homme, ça venait du salon. Ça faisait trois nuits que je dormais tout habillée, c'est dire si je me sentais chez moi, j'ai mis mes chaussures en silence. Attendu un peu, le cœur tapant dans la gorge. Regardé fixement le sol, la défroque de plastique éventré du lit qui avait été si longtemps le mien. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les voix d'homme et du bruit de matériel. Quand je suis entrée dans le salon, les deux peintres en combinaison se sont jeté un regard et l'un d'eux a demandé si ça allait recommencer peut-être. Déjà qu'on avait eu la semaine passée cette espèce de vieux clochard. Est-ce que par hasard j'étais de la société White qui avait longtemps occupé ? Alors, comme sans doute je savais, la société étant dissoute, les biens avaient été rachetés et l'appartement figurait dans l'inventaire "vide d'occupant". Et ma présence ici n'était pas autorisée.

J'ai dit que, Bien sûr. Je ne faisais que passer. La société White n'avait pas encore pu vider ses armoires, ce que j'étais venue faire, en coup de vent. Et qu'était donc devenu ce monsieur vagabond, naguère l'un de nos fidèles collaborateurs ? L'ouvrier a fait un geste de la main vers l'ailleurs : ils l'avaient trouvé sur un tas d'ordures, à battre la campagne. Comprendait rien. Parlait tout seul tout bas on ne savait quelle langue. Il avait d'évidence un grain, voire un boulet. À leur arrivée, il s'était mis à errer dans l'appartement, impossible de travailler dans ces conditions. La concierge parlait de faire intervenir la police, elle s'était toujours doutée que cet appartement couvait quelque chose de pas net. Et ils venaient d'appeler les pompiers pour l'évacuer, quand le pauvre vieux s'était enfui. Enfin, dans cet état, il n'avait pas dû courir bien loin.

OceanofPDF.com

LE FOSSILE

Il passe les douze jours avant le nouvel engagement à Las Vegas dans le brouillard du Demerol, à reprendre le poids perdu. Car que reste-t-il à attendre, des shows à Las Vegas encore et toujours, deux par soir, sans rien qui change jamais, les gens aiment tant Elvis qu'ils veulent encore et toujours Elvis, toujours la même chose, les mêmes gestes, les mêmes blagues, les mêmes chansons qu'il chante de plus en plus vite, qu'il massacre pour en être quitte, il en dort debout à la fin, se met entre deux morceaux à raconter n'importe quoi, c'est sans queue ni tête, mais au moins ça fait passer le temps. Porté par des poses et des effets qu'il répète depuis des années, porté par le passé, à reproduire la veille et l'avant-veille comme si rien n'était cassé. À distribuer à la volée de pleins paniers d'écharpes, soigneusement pliées par un des Gars avant le show, tellement carnaval tout ça, une poupée mécanique remontée à coups de seringue. À transpirer violemment, à s'essuyer la lèvre supérieure, les yeux troublés derrière des lunettes fumées qu'il quitte de moins en moins. Mais qu'importe, le public l'aime tellement qu'il avale tout, prend tout, en redemande, rit aux éclats, éclate en sanglots hystériques, se tord les mains, tend les bras, perd la tête, Elvis Elvis Elvis Elvis Elvis Elvis Elvis.

Elvis, devenu un suiveur, chante machinalement un répertoire bien connu, celui que tout le monde attend. Un suiveur, et celui qu'il suit, c'est lui-même. Elvis est maintenant une légende vivante, un monument historique, un fossile chatoyant. C'est le vénérable témoin d'une époque révolue qu'on vient saluer. Il se fige, le regard à l'infini et un bras tendu. Il se montre comme vous le connaissez, comme sur toutes ces photos. Vous envoie une carte postale de lui-même. Vous envoie les salutations d'Elvis, déjà parti au loin. Se rappelle à votre bon souvenir. Elvis a laissé la place à Elvis. Elvis est devenu un sosie d'Elvis. Devenu un déguisement, une perruque et des histoires qu'il radote à un public attendri, il raconte qu'il a été un enfant timide, puis un adolescent, qu'il était pauvre et qu'il vibrait, qu'il est devenu riche et qu'il a vibré encore, il essaie d'oublier que maintenant il ne vibre plus et qu'il souffre. Parfois ce sont des confidences sur l'oreiller, parfois il chante Aime-Moi Tendrement en imaginant des paroles pornos, chante Esprits Suspicieux sur l'air du Pont sur l'Eau Trouble ou le contraire, et tout à l'avenant, mais qu'il soit là, gros et comique, à balbutier des plaisanteries d'un air égaré, le rend sympathique au public, qui se sent comme le confident intime d'un ami lumineux, drôle et fragile.

Il soupire, Bon c'est l'heure de redevenir Elvis. Combinaison Feu blanc avec clous d'argent, poignets évasés, col édouardien ou encore Pharaon orange avec cape et canne à tête de lion incrustée de rubis et de diamants. Je suis fatigué tellement fatigué de jouer le rôle d'Elvis Presley, J'ai l'impression d'être un vieux stripteaser.

Il ne se remet pas de son divorce. Priscilla répète aux journalistes, clame à qui veut, que Mike Stone – lui – est un homme un vrai qui la fait se sentir une vraie femme. Le 18 février pendant le deuxième show, quatre individus peut-être mal intentionnés se précipitent vers la scène, et Elvis en position

de karaté repousse l'un d'eux d'un coup violent. Hors de lui, leur crie d'y venir bande d'enfoirés et il faut le ceinturer pour l'empêcher de casser le cou à l'un des intrus. Des fans un peu exaltés, mais Elvis imagine que c'est un coup de Mike Stone, à qui ça ressemble bien, le fisdepute, de lui envoyer des tueurs à gages.

Dans sa suite après le concert, il jette par terre livres et bibelots, saccage tout ce qui est à sa portée et décide que Stone doit mourir, Stone qui lui a pris sa famille, lui a fait tant de mal. Il sort du placard son nouveau M16, Stone qui s'arrange pour espacer les visites de Lisa Marie, et savent-ils que la petite dort dans la même chambre que Priscilla et l'ordure. Il n'a pas le droit de vivre, répète Elvis en tremblant de haine, il faut le supprimer. Et il transpire comme s'il souffrait d'une fièvre tropicale. Tellement fou de rage, qu'il essaie d'enfoncer ses ongles dans le mur pour y grimper, un pied tout contre pour y trouver prise. Bientôt il ne reste plus rien qui tienne dans la pièce, rien qui ne soit jeté arraché renversé brisé, mais Elvis ne se calme pas, personne n'arrive à le raisonner, ni les Gars ni Linda en pleurs. À six heures du matin, le Dr Flash vient le piquer, et dans la journée il doit repasser une demi-douzaine de fois, car rien ne semble agir, et rien ne permet à Elvis d'enchaîner plus de quelques heures de repos. Elvis ne revient à lui que deux jours plus tard, quand Red West réussit à placer un contrat de dix mille dollars sur la tête de Mike Stone. Elvis prend alors les choses à la légère, Ça va peut-être un peu loin, Oublions ça pour le moment, On verra bien plus tard.

Elvis après s'être brièvement détourné du karaté, s'y remet avec une fureur obsessive. Dans cette folie comme dans toutes les autres, les Gars le suivent et ils sont maintenant couverts de plaies et de bosses, de bleu et de noir, ils ont les chevilles et les poignets tout en bandages, et c'est à qui aura les blessures de guerre les plus nombreuses, les plus spectaculaires. Tous ils

cassent des planches et des briques à tour de bras. Tous ils s'envolent pour San Francisco, afin d'assister au combat qui doit procurer à Elvis son septième dan. Maître Kang Rhee le lui accorde, non sans un peu de bonne volonté ; Elvis très ému lui répète que sa ceinture noire compte plus pour lui que les deux kilos d'or massif de la ceinture offerte par l'International. Kang Rhee, à la demande des Gars, en profite pour évoquer sa consommation de médicaments, Toi Maître Tigre, Roi de la jungle, Quand Tigre blessé, il lèche douleur, Toi lèche bien, mais arrête pilules. Elvis lui exhibe alors ses photos avec Nixon et son badge du Bureau des Narcotiques : Maître Tigre est contre ! tout à fait contre la drogue. Et il est clean.

Reste que sa santé est devenue un sujet. À son retour à Vegas, on l'a d'abord soupçonné de traîner une grippe ou une pneumonie. En un sens, ce n'est pas faux : il souffre effectivement d'une congestion de la gorge et des poumons, provoquée par les médicaments – avec peut-être un peu d'angine de Las Vegas. C'est qu'au rythme de deux concerts par jour sept jours sur sept, il faut shooter pour le faire dormir et shooter pour le faire se lever. Six médecins se bousculent maintenant au chevet d'Elvis, qui continue à tourner à plein. Le Colonel est obsédé par le nombre de shows qu'il pourra obtenir dans l'année, et Elvis est un cheval de course qu'on fait fonctionner en surrégime. Plus il y a de concerts, plus il lui faut de médicaments pour retourner au charbon. Il a la peau du dos raide à force de seringues, tout en contusions et en tissu cicatriciel. À Linda il dit que ses pilules lui permettent de s'approcher du silence. Il s'intéresse aux extraterrestres, aux lignes sur les hauts plateaux du Pérou qu'on voit en les survolant, aux traces d'une autre civilisation, antérieure, peut-être est-ce là qu'il faut chercher l'explication de son existence.

Le Colonel Parker finit par intervenir au printemps, quand Elvis en annulant quatre dates lui fait perdre cent mille dollars. Il charge un inspecteur et un avocat d'établir qui l'approvisionne. Les principaux responsables sont aisément identifiés : deux médecins et un dentiste de LA ainsi qu'un "acupuncteur" qui lui injecte tous les jours du Demerol à haute dose. Quant au Dr Nick, Vernon assure qu'il est entièrement dévoué à Elvis. Au terme de l'enquête, on se félicite : le "problème" est moins grave qu'il n'y paraît, que chacun dorme sur ses deux oreilles. Quelques semaines plus tard, à Saint Louis, Elvis manque de mourir d'une overdose. L'ennui est que toute intervention officielle auprès des docteurs ferait du bruit. Et tous ceux qui ont intérêt à ce qu'Elvis décroche vivent de lui : Vernon, les Gars, le Colonel. Ils hésitent et finissent par décider qu'Elvis s'en sortira bien tout seul.

D'ailleurs, Parker a d'autres problèmes, il a des dettes de jeu à se défoncer le plafond. Tant de dettes qu'il brade Elvis, vend les droits de tous les catalogues et Elvis, comme toujours, signe sans état d'âme chaque feuille de contrat que lui tend Parker. Parker touchera six millions, Elvis quatre et demi qui en seront deux après imposition, puis un seul après avoir payé Priscilla. Et il n'y a pas que les dettes. Parker trouve que son poulain est sur une mauvaise pente. Cette manie qu'il a de jacasser comme une vieille pie pendant les spectacles, d'inventer des paroles X sur des chansons d'amour, d'avoir l'air triste et las.

Quand un soir d'été, Elvis s'en prend à Conrad Hilton, Parker finit par exploser, la mesure est pleine ! L'incident commence assez innocemment, avec l'improvisation d'Elvis sur l'air d'Aime-Moi Tendrement : Adios, enculé d'abruti, / Ciao Papa et compagnie / Que Hilton aille en enfer, / Moi je chie dans la salle de concert. Des questions sensibles sur lesquelles il s'explique un peu plus tard, quand il se met à murmurer, Il y a un homme

qui travaille ici, Il s'appelle Mario, Et je l'aime beaucoup, Et ces gens vont le virer dès que je serai parti, Je ne veux pas que ça se passe comme ça, Mario a une famille, Il a besoin de ce boulot, Et les Hilton valent mieux que ça, Je ne veux pas manquer de respect, Je veux juste réveiller Conrad Hilton, Lui parler de Mario et de son travail, C'est tout. Elvis se lance alors dans les premiers couplets de Maître Tigre : Je suis le roi de la jungle / On m'appelle Maître Tigre, avant de s'interrompre et de dédier la chanson aux employés et à la direction du Hilton. Fumasse, le Colonel passe au petit un savon dans les coulisses. Elvis délire de rage : sur quel ton le vieux fisdepute lui parle-t-il ! Et pour qui se prend-il, avec tous les bruits qui courent sur son compte, et pas de fumée sans feu ! Une sorte d'étranger illégal, Un tueur hollandais peut-être, Qui s'est refait une virginité aux States, Et tout s'explique ! Impossible de sortir du pays ! Coincé ! Et nous avec ! À tourner dans les bleds, à Vegas, On est faits refaits foutus ! À cause du vieux crâne d'œuf, D'un vieil assassin de vieilles femmes !

Brève rupture avec le Colonel, suite à laquelle celui-ci passe la nuit à rédiger une méticuleuse note de frais. La note établit tout ce que lui doit Elvis, compte tenu de l'argent avancé, des dates pour lesquelles il n'a pas encore touché sa commission, des impayés sur les films, et des contrats passés à Las Vegas pour les années à venir. Deux millions de dollars, et il y perd ! Elvis ne les a pas. Avec Vernon, il étudie sans la comprendre la brumeuse note et à la colère s'ajoute la panique. Les injections ne parviennent pas à le calmer plus d'une heure.

Priscilla de son côté a fait rouvrir le dossier du divorce. La vie étant chère, finalement, et Mike Stone pas bien riche, le premier contrat établi selon ses vœux quelques mois plus tôt ne lui convient plus. Son avocat introduit un recours pour rejeter le premier accord sur base de fraude intrinsèque ; il faut retourner à la cour supérieure du comté de Los Angeles.

Elvis ne semble pas lui en vouloir, pendant toute la séance, il lui tient la main entre ses gros doigts gonflés, il a l'air bien malade. Six jours plus tard, il est admis dans un état comateux à l'Hôpital baptiste de Memphis, le corps tellement enflé qu'il a du mal à respirer, le masque d'oxygène ne suffit pas. Un examen révèle que les opiacés au long cours lui ont distendu l'intestin et provoqué un élargissement rempli de matière fécale. Il y a aussi le foie, infiltré de cellules graisseuses, sous l'influence de l'abus des médicaments. Un glaucome à chaque œil, aggravé par la cortisone. Une tendance au diabète. Une arthrose dégénérative dans le cou et dans le dos. On met sous méthadone Elvis, qui se révèle un patient turbulent : il se fait apporter des hamburgers, prend des somnifères en cachette et souffre d'une hyperactivité manifeste dont témoignent son insomnie persistante et les mouvements involontaires de ses jambes battant à blanc. Avec Linda en jumeaux, tous deux en blouse de malade, ils regardent à la télé les images de la pouponnière : Elvis adore les bébés. Les infirmières pédiatriques écrivent Love you Elvis sur les berceaux et les incubateurs et, un nouveau-né dans les bras, s'approchent des caméras et sourient et font des signes et des clins d'œil.

Au retour à Graceland, il règne pendant quelques semaines un peu plus de discipline. Linda, épaulée par le Dr Nick, surveille la consommation d'Elvis et contrôle chaque colis de LA ou de Vegas pour s'assurer qu'il ne vient pas d'un médecin. Le programme du Dr Nick est très complet, commence au réveil d'Elvis et se termine à son coucher. Compléments spray buccal analgésiques coupe-faim laxatifs Dexamyl Amytal Percodan Dilaudid pour dormir. Il y a aussi des injections de vitamines, surtout la E, censée ralentir le vieillissement, et le corps d'Elvis est une épave formidable qu'il faut maintenir à un rythme de croisière. Il avale, enfin, de pleines poignées de tablettes Nullo vert foncé que Linda utilise pour faire diminuer l'odeur de ses menstrues. Elles sont aussi prescrites pour les

problèmes d'incontinence fécale et la colostomie, et Elvis pense que ça tue toutes les odeurs du corps, la sueur, la mauvaise haleine, l'odeur de la merde. Il s'en met plein la panse, et ça lui tient lieu de bain. Elvis a peur de l'eau, sa mère ayant toujours eu peur qu'il se noie, Reste près, El, Ne va pas au ruisseau, Laisse les autres enfants aller sans toi, Car l'eau te rentrera dans la bouche, Dans les poumons, Et l'air sera partout dehors, Tes yeux verront le ciel et l'air, Mais l'air ne viendra plus, Et le courant t'emportera. Elvis continue à se faire laver les cheveux tous les jours, mais pour le reste une toilette de prostituée lui suffit, un gant de toilette sous les aisselles et entre les jambes.

Très vite, tout se relâche à nouveau. On vit avec lui comme dans une caserne de pompiers, à tout moment l'alarme peut se déclencher, on ne sait jamais quand, mais mieux vaut ne dormir que d'un œil. Vivre avec Elvis, c'est passer son temps à le sauver. Empêcher la mort par étouffement quand il avale de travers. La mort par empoisonnement quand il soigne une égratignure. La mort par balle quand il regarde une émission qui lui déplaît. Sans cesse il faut être vigilant, et pour l'empêcher de se faire du mal ne jamais s'endormir avant qu'il ne dorme. Un jour, Linda Thompson va aux toilettes alors qu'ils mangent, Elvis et elle, de la soupe. À son retour, elle le trouve la face dans son assiette, en train de se noyer. Elle appelle en urgence un docteur qui lui fait une piqûre de Ritaline. Elvis se réveille et met un peu de temps à pouvoir parler de nouveau, il voit Linda penchée sur lui : Maman ? Il a rêvé, rêvé que Linda lui a sauvé la vie. Elle était son frère jumeau et en le laissant sortir le premier, elle lui avait permis de vivre, mais elle était morte étouffée.

BLANC

Tout était vide. Tout balayé. Plus une trace. Rien.

John White avait disparu avec la société White, disparu corps et biens, aussi vite qu'un inconnu aimable croisé dans la rue disparaît dans la foule, et vous pouvez toujours courir et espérer. Le peintre s'est approché, très grand soudain, Vous allez bien, madame ? Vous voulez vous asseoir ? De l'eau ? J'avais le vertige. Le cœur battant. Les tempes. Je murmurais John John John, et ce qui m'entourait était comme ailleurs. Je ne sais pas combien de temps je suis restée assise dans le canapé plastifié, les yeux droit dans le mur. J'entendais la radio des ouvriers, leurs voix, et je voyais leurs gestes, mais ils n'étaient pas là. Pas plus que je n'y étais pour eux, ils me laissaient me remettre tranquillement, après tout je ne dérangeais pas, ou beaucoup moins que la concierge qui, la dernière fois, leur avait si longtemps tenu la jambe. Le travail avançait, tous les murs avaient reçu une première couche, deux d'entre eux la deuxième, et la grisaille – fumée pollution lumière – était entièrement recouverte. L'odeur de la peinture tuait toutes les autres. Dans quelques jours, on viendrait aussi poncer le parquet et la trace des talons, des pas de vingt ans.

Aidée par un des peintres, je me suis retrouvée dehors en manteau de vison, avec quatre valises que je ne parvenais pas à déplacer toute seule, sans compter les sacs. Mon vison, quatre valises, trois mille euros moins des poussières, et j'étais dehors. Ni famille ni amis proches. Seule.

Tout entassée avec mon barda dans une chambre d'hôtel bon marché, j'ai cherché à me placer. Restaient trois ans avant la retraite. Le matin, je consultais les annonces, je passais des coups de fil. Régulièrement, je rencontrais des particuliers, certains demandaient des références que je ne pouvais pas fournir et s'étonnaient de la "disparition" de mon patron, d'autres posaient tant de questions et d'exigences, que je me sentais découragée d'avance. Généralement oppressée dès que je mettais le pied chez eux, dans leurs grands appartements, leurs vastes maisons, devinant dans leurs armoires normandes tant de vaisselle, tant de linge, entendant piailler des marmailles innombrables, agacée déjà par la petite note perçante dans la voix douce de madame. Tout ça semblait exiger une armée de domestiques dont j'allais faire office à moi seule. Aux trois premiers qui m'ont rappelée, j'ai fait le même mensonge pour refuser, plus fort que moi : mon ancien patron était revenu. Mais John White ne revenait pas. Et il n'avait nulle part où revenir.

Je me suis procuré un vieil enregistreur pour écouter les cassettes trouvées dans l'armoire. Sur les huit, sept étaient des enregistrements d'exercices, des vocalises, des sons produits avec la gorge. Parfois, une deuxième personne, une femme à voix claire qui parlait français, indiquait quoi faire à John White, et qu'il devait poser la main sur sa gorge et sa poitrine pour sentir mieux les vibrations, et qu'il devait respirer, la base de tout, retrouver sa respiration, se remplir d'oxygène et, oui, fermer les yeux si ça l'aidait et, oui, on pouvait aussi éteindre si c'était plus facile pour lui. Voilà, et maintenant on allait écouter ensemble ce que ça donnait, et

comparer avec un enregistrement de la semaine dernière pour voir si on avait progressé. Comme pour lui apprendre à parler de nouveau, à faire des sons, avec souvent des moments de silence : sa voix ne sortait pas bien, tout égratignée, c'était un souffle parfois, c'était du vent. Sur d'autres cassettes, il était seul, il s'appliquait, répétait le même son des dizaines de fois, des MMMMMMMMMMMM... des VVVVVVVVVVVV... MAAA MAAA MAAA MAAA c'était un peu effrayant, devenait-il fou, puis ça s'arrêtait. Sur une des cassettes, il chantait *Comme d'habitude* de Claude François mais en anglais. Enfin, chanter c'est beaucoup dire, il chantait si on veut, dans un chuchotement, en forçant sa voix qui semblait ne vouloir ni monter ni descendre, tirant dessus et ayant beau tirer, elle ne venait pas, ça faisait un peu mal à entendre. À la fin, il ne chantait plus du tout, il murmurait sur un ton égal avant de se taire tout à fait. Puis on n'entendait plus que sa respiration, légèrement sifflante.

Sur la cassette qui restait, il chuchotait, c'était difficile à comprendre, à la fois parce que les sons se perdaient dans le chuintement de cette voix si faible et parce que je ne maîtrisais pas tout à fait l'anglais. Il était question de douleurs insupportables, d'épreuves, de Dieu et des anges. Le début, étonnant mais très clair. Mon nom est John White, j'ai quarante-deux ans, Je suis un homme d'affaires à la retraite, Je suis libre maintenant, John White, Je m'appelle White White White. Il répétait sans cesse ces mêmes choses, son nom son âge, comme s'il avait peur d'oublier. Après, ça devenait plus étrange encore, comme des cauchemars, des délires, qui se précisaient à mesure, c'était peut-être bien le fameux accident qui l'avait obligé à prendre sa retraite, ça remontait donc à fort longtemps. J'ai dû écouter à plusieurs reprises. Que disait-il exactement, je comprenais des mots des bribes, une langue simple pourtant, et des phrases courtes. Mais d'une bizarrerie qui donnait le frisson. Parfois John White hurlait son murmure, et alors sa voix semblait dérailler. Parfois il faisait des bruits, et c'étaient comme des cris d'animal, un chat qui crachait.

OceanofPDF.com

TOCTOC

Toctoc ne va pas bien. Toctoc a peur très peur, et c'est comme ça que l'appellent maintenant ses Gars, qui sont de moins en moins ses Gars, les uns après les autres ils partent, fatigués de tout ceci, la plupart ont vu leur mariage s'écrouler, l'un d'eux quand Elvis pris de remords lui a avoué avoir couché avec sa femme, c'est le début de la débandade. Elvis les remplace au fur et à mesure par d'autres qui sont des infirmiers, des gardes du corps, des gardiens de prison, à peine plus que de la simple main-d'œuvre. L'ambiance est détestable, ils sont épuisés de tenir le rythme de leur boss malade des nerfs et insomniaque, se font des clins d'œil, parlent bas, peut-être murmurent-ils que le pauvre Toctoc fuit de la cafetière. Elvis ne supporte pas de voir parler sans entendre, tout de suite il crie, C'est quoi ces messes basses, Vous parlez de quoi, de qui.

Car tout lui devient suspect et même les objets lui sont hostiles. En conséquence, il leur mène la vie dure et leur tire dessus, et ce n'est pas de tout repos, d'autant qu'en visant la télé le plafond les murs, Elvis a manqué d'arracher le genou de Linda, est passé à deux doigts de descendre Dr Nick, mais Nick cet empoisonneur n'a rien eu, chance que pour la canaille, tandis qu'eux ils vont finir par s'en prendre une bien bonne entre les deux yeux, et tout ça pour un salaire de misère. Dernièrement encore, on les a appelés,

Venez vite, Elvis est en train de vider son chargeur dans sa chambre, et ils sont arrivés au galop à Graceland, à l'entrée l'eau ruisselait dans le grand lustre de cristal, comme c'était beau, mais si étrange, puis ça coulait sur le marbre, à leurs pieds. Ils sont montés, à la place des toilettes se trouvait un tas de débris dans une flaque d'eau. Elvis avait encore son arme au poing mais baissée, Il me faut un nouveau chiotte. – Comment ça ? – Jamais aimé ce fisdepute noir, Faisait tic tic tic, Me rendait dingue. L'eau coule et coule et inonde la salle de bains et gorge la moquette écarlate.

Elvis va sur ses quarante ans. La presse unanime se déchaîne, c'est la curée : Elvis gros indifférent fatigué plus repoussant que jamais, singe son ancien personnage. Un clown sensuel dont la musique passe après les pitreries. Elvis est très meurtri et les Gars s'arrangent pour garder loin de ses yeux journaux et magazines, Linda pleure qu'il est en train de se tuer. Elvis n'a pas su rester beau jeune mince. Il traîne une bonne quinzaine de kilos de trop, et malgré le bronzage et le fond de teint, il est pâle comme la mort, sous les projecteurs cligne des yeux comme un animal pris dans un phare, sa voix ne porte pas, son débit est trop rapide, heureusement qu'on sait tous par cœur et d'avance ce qu'il va dire et chanter, sinon on ne comprendrait rien à rien. Il perd régulièrement son bridge dentaire, et répète sans arrêt, Le petit se déglingue, Le petit se déglingue.

C'est l'été, il faut repartir en tournée et quand Elvis descend de sa limousine, il tombe à genoux, repousse l'aide de tous ceux qui se précipitent. En se rendant à la salle de bains, il tombe de nouveau à genoux. Il rampe sur la moquette de sa suite. Est-ce que vous vous amusez ? Il demande ça à la ronde, avec sa bonne humeur féroce, il veut qu'en sa présence tout le monde s'amuse, il le veut et il le faut. De la joie des rires du bonheur merde. Amuser, c'est d'ailleurs sa mission, c'est du moins ce

que modestement il confie aux journalistes, en particulier quand ils évoquent ses films. Au fond de lui, il sait qu'il est Élu, mais il attend toujours le signe, l'appel. L'attend de moins en moins.

Vegas. Sur scène ce n'est plus lui qui tient le micro, c'est le micro qui le tient, et pas bien fort, tout le monde se demande avec une sorte de terreur s'il va ou non s'écrouler. Il reste là l'œil terne. À bout de souffle. Elvis a du mal à respirer, comme à garder le rythme, à se souvenir des paroles, à bouger. Il regarde sans arrêt sa montre. Revêtu d'un costume de scène qui a coûté deux mille cinq cents dollars mais souligne son ventre, il essaie d'imiter sans y parvenir son déhanchement fameux et esquisse au ralenti quelques pathétiques mouvements de karaté. Son pantalon se déchire alors qu'il veut embrasser une fan.

Parfois il fait baisser les lumières, allumer des bougies sur le piano et il demande alors à ses musiciens de se disposer autour de lui. Chante dans le noir. Aime toujours les chansons d'un romantisme à tomber. Pleure de l'eau de rose. Soigne des finales mélodramatiques grand genre. Il a bien du mal à expliquer son goût pour les ballades liquoreuses ; il les trouve, dit-il, tellement joyeuses. Il pousse systématiquement sa voix, qui tremble dans un trémolo chronique et poseur, mais vire parfois à une sorte de hurlement de douleur incontrôlé. Sa voix est pourtant ce qui résiste le mieux, même si les aigus lui échappent quelquefois. C'est alors un choriste qui chante la note haute et, après mixage, le public ne s'aperçoit de rien. De toute façon, le public avale tout, jusqu'à la dernière goutte et jusqu'à la lie.

Entre deux morceaux de plus en plus courts, il potine. Il fait des blagues sur son poids à ses fans qui l'adorent toujours, Vous m'auriez vu il y a un mois, vous m'auriez pris pour Mama Cass. (La chanteuse Mama Cass avec son double menton et son poitrail énorme est morte l'année précédente à

trente-deux ans.) Ou encore, J'ai mal mis ce costume, et il me serre bon sang. À une fan qui lui crie de l'enlever, L'enlever ? Tu plaisantes ? J'ai mis deux heures pour réussir à rentrer dedans, Et je mettrai deux ans pour sortir de prison si je l'enlève. Toujours à plaisanter, mais souvent ses monologues étonnent ses fans même les mieux disposés. Il s'intéresse plus que de raison à la décoration de la salle de concert, J'ai fait une chanson en 56, ça s'appelle Hôtel des Cœurs Brisés, C'était un peu comme l'International Hotel, sauf qu'il n'y avait pas au mur ces petites salopes de poupées dégoûtantes... ces anges gras et louches, Rien de pire qu'un ange gras, sauf un ange gras et louche, On aurait pu espérer au moins que les anges qu'ils colleraient là-haut seraient beaux.

Surtout, Elvis se défend avec intensité de tous les ragots que colportent sur lui ces saloperies de torchons, si la moitié de tout ça était vraie, il aurait crevé depuis longtemps, bon à jeter tout ça, et aussi la fille qui lui a intenté un procès, si elle est tombée enceinte, c'est de l'appareil photo, parce que lui il ne l'a jamais touchée. Voyez-vous, on ne peut même plus tomber malade, tout de suite on est un drogué, tout de suite on se défonce, on se shoote, on s'envoie en l'air, et à l'héroïne encore, Un soir je jouais ici et j'ai fait 40 de fièvre, ça n'a pas traîné, j'ai appris par trois sources différentes que j'étais défoncé à l'héroïne, Oui messieurs-dames les gens causent, viennent me parler, le personnel de l'hôtel, les grooms, les femmes de chambre, J'avais juste une petite angine mais tout Vegas savait déjà que je me défonçais, Mais je vais vous dire moi, Je n'ai jamais été défoncé à quoi que ce soit, sauf à la musique (applaudissements féroces), Je vais vous dire, ne le prenez pas mal, ça ne s'adresse pas à vous messieurs-dames, mais si jamais j'entends un type dire de moi que je suis défoncé, je lui explose la gueule à ce fisdepute ! (applaudissements), Je lui arrache sa langue de pute jusqu'à la racine (applaudissements) !

Vegas 2 septembre 1974. Lève-toi ma chérie (applaudissements pour Priscilla), Allez montre-toi tourne tourne laisse-les te regarder (applaudissements, plus fort) C'est... c'est une belle fille, Je peux vous le dire, les amis, M'y connais moi quand je les choisis, bon sang, Et près d'elle il y a ma petite amie, Sheila, Lève-toi Sheila (applaudissements), Tourne tourne tourne-toi complètement Sheila, Lève-la lève-la, La bague, Ta main droite, Regardez-moi ce fisdepute, Ce que je voulais vous faire savoir, c'est qu'avec Priscilla, on est toujours les meilleurs amis du monde, Si on s'est quittés, ce n'est pas à cause d'une autre femme, d'un autre homme, non, C'est que j'étais sur les routes un peu trop souvent, Pour ça qu'on s'est mis d'accord quand on a divorcé, Je ne trouvais pas ça juste pour elle, J'étais si souvent parti, tout ça, Pour ça et aussi pour que notre fille ne manque de rien, que je me suis plié à ses conditions, Deux millions de dollars. (Priscilla s'enfonce dans les profondeurs de son siège.)

Linda, pour la première fois, n'est pas invitée aux concerts et laisse la place à Sheila Ryan vingt et un ans. Le sexe n'intéresse pas beaucoup Elvis, à peine s'il se frotte un peu à elle, sans conviction. Ce qu'il veut, c'est qu'elle le couve comme un enfant malade. Quand il s'éveille la nuit, elle doit lui apporter des comprimés, de l'eau, des glaces, de la jelly, lui faire la lecture, lui tenir la main. Il la couvre de cadeaux qui l'embarrassent. Elle aime Elvis, bien sûr, mais cet homme malade qui fait l'enfant est si repoussant. Et puis, on ne s'amuse pas beaucoup.

À Graceland, on reste entre soi, à Graceland on ne respire pas fort, on ne voit pas grand monde, à peine si on voit encore la lumière du jour, on se jauge, on examine chaque cadeau d'Elvis, en se disant qu'on mérite le même ou mieux, et pourquoi lui alors que moi j'en ai tant fait pour Elvis depuis si longtemps. On joue des coudes pour ramasser ce qui tombe du camion. On s'engueule au téléphone avec sa femme qui demande ce que

vous foutez loin d'elle si longtemps, et pourquoi vous ne revenez pas à la date convenue. Quand Elvis raconte une plaisanterie, tout le monde rit la gueule ouverte, alors soudain il claque des doigts et tout s'arrête net, un ange passe.

Parfois en plein milieu du repas, Elvis se lève et prêche qu'un riche a autant de chances d'entrer au paradis qu'un chameau par le chas d'une aiguille, ou traite tous ses convives de Pharisiens et d'enculés. Pour se faire pardonner de ses choristes offensées la veille – Ça sent l'oignon le graillon ici, Les Sweet Inspirations ont probablement mangé du poisson-chat – Elvis achète l'équivalent d'une bijouterie. Il leur offre à chacune une bague coûteuse et distribue le reste aux Gars, à leurs femmes, aux musiciens. Dans la foulée, achète un avion au Colonel qui le refuse, en lui demandant si par hasard c'est une blague. Treize Cadillac pour son entourage, et une quatorzième qu'il donne à une employée noire en train d'admirer sa limousine garée devant le concessionnaire puis, comme elle fête son anniversaire le lendemain, il lui fait remettre un chèque pour les vêtements qui vont avec la voiture. Après avoir dépensé tout ça, il se sent un peu plus calme.

Il ne sait pas très bien à qui encore faire confiance. Il ne se laisse plus approcher par les Gars, mais les Gars continuent d'éloigner de lui tous les autres. Quand un musicien demande cinq minutes d'entretien, la réponse est toujours non. Si on réussit malgré ça à le voir, il se met à jacasser pour ne pas vous entendre et vous tenir en respect. Il se rabat sur sa famille, qui ne l'a d'ailleurs jamais quitté, a toujours vécu avec lui et chez lui et de lui. Aime toujours sa grand-mère Dodger qui lui parle de Gladys, de son enfance et du bonheur passé, qui le gronde doucement, parce qu'à ce train-là il va se retrouver ruiné. Aime sa fille de sept ans, tyrannique femme miniature, qu'il couvre de fourrures et de diamants. Ensemble avec son

cousin Billy Smith ils prient, il parle parfois de disparaître et de revivre sous une autre identité. Billy lui répond qu'alors il ne serait plus Elvis. Et Elvis de se lever, Crève Elvis ! Rentre chez toi !

La veille de Noël 1975, il se réveille oppressé, il vient de rêver une fois de plus qu'il est ruiné et qu'autour de lui, tous ne pensent qu'à toucher leur chèque, il demande de l'aide et tous en même temps le quittent. Elvis ne descend pas. Depuis son lit, il regarde sur les écrans vidéo les Gars et tout un peuple de cousins, d'oncles et de tantes attroupés en bas dans l'espoir évident d'engranger des étrennes. Il les regarde partir scandalisés. Ne descend que lorsqu'ils se sont enfin dispersés. Mais le lendemain, il invite tout le monde à bord du *Lisa Marie* et à l'atterrissage, il offre à chacun des bijoux. C'est le moment que choisit la tante Delta Mae, ivre morte, pour se mettre à hurler à l'un des Gars, Ta tronche me revient pas enfoiré, et je suis d'humeur à sortir mon calibre 45 pour t'exploser le crâne. Elle se tourne vers un autre, Pareil pour toi, enfoiré de bigleux. Sur sa lancée, elle gueule à la ronde, Bande d'enfoirés, vous êtes tous après son fric, Regardez-moi cet enfoiré de bijoutier, Vous obligez Elvis à lui acheter sa camelote pour vous faire des cadeaux. Or Elvis n'aime pas qu'on lui gâche son Noël et le plaisir d'offrir, Virez-moi cette salope de mon avion. Il donne un coup de pied dans un siège. Revenu à Graceland, il reste fou de rage pendant des heures, veut chasser la vieille qui l'a ridiculisé devant tous. Billy Smith finit par le calmer, le convainc d'aller lui parler, bien sûr elle a tort mais elle n'a nulle part où aller et elle l'aime. – Elle n'a pas le droit de me faire ça devant tout le monde, Mais moi aussi je l'aime.

Tanya Tucker dix-sept ans, lui tend la joue quand il essaie de l'embrasser et ça le fait rire haut et fort, quelle femme au monde fait cela à Elvis Presley ?

Ann Pennington vingt-trois ans, passe quelques jours à Vegas avec Elvis. Une fois de plus il joue le grand jeu. Il chante pour elle, lui raconte ses histoires de jeunesse, fait une démonstration de karaté, lui laisse entendre qu'il se sent tellement seul. Une nuit, Ann se réveille sur un matelas humide et se pelotonne tout au bord du lit. Le lendemain, il est mortifié, Oh Ann, pourquoi tu ne m'as pas réveillé ? Je suis tellement désolé. Aux Gars, La pauvre chérie, elle a passé toute la nuit sur un matelas trempé, sans rien oser dire. Et il rit, et ils rient tous, et il embrasse Ann sur le bout du nez.

Sheila Ryan quitte Elvis pour un autre. Afin de ne pas l'accompagner en tournée, elle prétexte une infection à l'oreille qui l'empêche de prendre l'avion. Elvis propose alors de louer un avion volant à basse altitude. En vain. La tournée devient rapidement un calvaire. Le Dr Nick a beau sélectionner les meilleurs assortiments de médicaments, organiser artistement les horaires de prise, Elvis a beau être protégé du monde entier et de la vie, il ne parvient plus à canaliser ses émotions et certaines de ses chansons ressemblent à des hululements de douleur, c'est trop de transpiration, trop de peine, trop de larmes à des moments déplacés, ça devient d'un pathétique hors de propos, mais pour les fans c'est comme si Elvis venait pleurer sur leur épaule, et ils ne l'aiment que mieux de se livrer ainsi. La dernière fois qu'il appelle Sheila, c'est à quatre heures du matin, pour qu'elle vienne le rejoindre à Graceland. Elle répond qu'elle a besoin de réfléchir, elle ne sait pas bien où elle en est. D'une voix triste, Okay chérie, et il raccroche.

Il appelle alors Melissa Blackwood dix-neuf ans. Graceland, un escalier interminable, la chambre d'Elvis est tout au fond, derrière la double porte noire matelassée. Dans son lit géant, il est assis en pyjama bleu, bouffi et à bout de force. Il annonce d'emblée qu'il ne va rien tenter, ça ne l'intéresse pas. Pourrait-elle juste passer ce pyjama préparé pour elle, ce serait

tellement plus confortable. Elle s'étonne, mais sans rien dire enfila le pyjama trop grand. Ils causent, regardent la télévision. Dans l'intervalle, il fait livrer dans la cour une Pontiac Grand Prix. Elle s'étonne de nouveau, qu'a-t-elle fait pour mériter ça ? Mais très vite, elle sent qu'elle ne peut pas rester. Pas après lui avoir tenu le verre d'eau pour l'aider à avaler de pleines poignées de cachets. Pas après l'avoir nourri à la petite cuiller, de yaourt et de porridge tiède, et il s'est mis à trembler, trembler affreusement, et à devenir malade, tellement malade qu'à peine s'il peut redresser la tête. Tout en lui tenant la main, elle ne veut plus que partir, partir, mais aussi chaque fois qu'elle le croit endormi et qu'elle se relève, il lui agrippe le bras, Ne pars pas. Quand elle parvient enfin à sortir, elle croit bon de prévenir le Gars en faction devant la double porte, Il est malade, Il faut faire quelque chose, appeler le docteur. Le Gars lui répond qu'il est suivi de près, il ira mieux plus tard, et aussi de ne pas s'en mêler, elle ne peut pas comprendre. Qu'elle parte si elle veut, il n'est pas près de se réveiller. À son retour, Elvis est debout et plaisante d'un air contrarié : il vient de lui offrir une voiture et elle l'abandonne déjà. Ils accompagnent Lisa Marie à l'aéroport et Elvis pleure en serrant la petite. Puis il emmène Melissa à Meacham Field pour lui faire voir son nouvel avion, il en est si fier. Mais revenue à Graceland, elle souffre de maux de tête, elle veut partir. Elvis lui promet qu'elle aura sa chambre, sa salle de bains, tout ce qu'elle voudra, pourquoi ne veut-elle pas rester. Melissa au bord des larmes fond en excuses, elle ne peut pas, voilà. Il la prend dans ses bras, la raccompagne jusqu'à la porte et lui demande de l'appeler pour lui faire savoir qu'elle est bien rentrée.

L'ANGE

Le paradis ! L'éternité ! Je flottais. J'avais mal. Elle venait toujours, avec ses talons et sa voix. Elle n'était pas seule. Parfois elles riaient, elles parlaient, ça me déchirait. Elles m'enfonçaient un pieu dans la bouche me vidaient du dedans. Une fois, il y avait un homme. Il n'est pas resté. Avec une voix qui grondait, il a juste dit, attendre encore quelques jours, on verra. On verrait quoi ? Si on me laisserait vivre ? Si on me laisserait entrer ? Si on me laisserait sortir ?

Ni nuit ni jour ! Attaché de partout ! Je ne bougeais plus les bras, plus les jambes, rien ne bougeait plus, au-dessus de moi une ombre dans la grande lumière. Une chaîne ? qui se terminait en S, sur un croc de boucher ? J'avais un pieu enfoncé dans la bouche, ça me faisait tellement mal. J'ouvrais les yeux rien ne rentrait, que la lumière, elle me bouchait les orbites. J'ouvrais la bouche rien ne sortait, que le pieu. J'entendais des bruits de gouttes, des bruits d'eau, de tuyaux ? étais-je sous l'eau ? des bruits de machine CH... CH... CH..., une chaudière ? parfois des bruits de talons, on venait, c'était une femme, pour me tuer, pour me sauver, j'ouvrais la bouche, elle bougeait le pieu dedans, l'enfonçait, quelque chose sortait, c'était un râle, un gargouillis, elle disait Ne bougez surtout pas, elle me faisait mal mal mal, elle voulait me vider m'aspirer, mes poumons mon

estomac mon cœur allaient sortir, j'essayais de bouger, pour enlever ses mains et le pieu, mais rien ne bougeait. Elle repartait. Talons. CH... CH... CH...

...

Je vivais dans un courant d'air. Il me transperçait, me traversait la gorge et jusqu'à la garde, me déchirait le ventre, c'était un souffle glacé. Je vivais dans le froid, attaché aux bras aux jambes et je n'ouvrais pas les yeux. Au travers des paupières, que la grande lumière, elle ne diminuait jamais. Il ne fallait pas les ouvrir, car là-haut, ce seraient des crochets, ce seraient des haches, des chaînes, garder les yeux serrés, garder les paupières, ne pas voir ça. J'avais tellement soif, soif ! avec ce froid dans la gorge. On devait m'avoir oublié. Abandonné. CH... CH... CH...

...

Mais l'Ange était bonne avec moi, elle me lavait, c'était tiède, le contact de l'éponge et de l'eau sur mon visage, sur mes lèvres. J'ouvrais la bouche pour parler, mais rien ne venait. J'ouvrais la bouche pour boire l'eau de l'éponge, mais le pieu empêchait, et je ne pouvais pas avoir l'eau, seulement un goût, était-ce du poison ? un piège ? Non non n'y touchez pas, fermez la bouche elle me disait. Si je voulais vivre, il fallait donc me taire. Elle repartait, avec ses talons, très fort, autour tout sonnait creux. CH... CH... CH...

...

Une autre fois, avec la femme il y avait un homme, il m'a dit, Serrez-moi la main, j'ai serré aussi fort que je pouvais. Il m'a dit C'est bien, et j'ai su alors que c'était bien et qu'il était bon et que je vivrais. Il m'a serré la main.

J'allais vivre et c'était Dieu ! Dieu lui-même qui m'autorisait et m'ordonnait. Et il ne faut pas l'oublier jamais, et c'est pourquoi je raconte aujourd'hui toute l'histoire, pour me souvenir jusqu'à la fin de ma vie.

Murs blancs ! jour de néon ! Quel est votre nom ? J'ai ouvert la bouche, rien n'est sorti. Elle a dit, dites quelque chose, ce que vous voulez. Ça ne voulait pas, ça ne sortait pas, ça ne disait rien. J'avais la bouche ouverte et tout restait dedans. Elle m'a appris que j'avais failli mourir. J'étais en service de réanimation. Trois semaines de coma. Les infirmières défilaient, douces, grasses, indifférentes. Me regardaient à peine, Dieu merci. Merci, mon Dieu !

Quand j'ai pu me lever, je me suis regardé dans la glace. Je ne connaissais pas cet homme. Et les infirmières ne connaissaient pas ce gros tas, ce vieux barbu qui se taisait, même si je me cachais du bras chaque fois que l'une d'elles laissait traîner ses yeux de mon côté. Un visage bouffi, enfoui, masqué, un regard enterré dans une chair informe, des touffes de cheveux, une barbe grise. On ne voyait plus la ligne de la bouche ni celle du menton. Il n'y avait que les cernes creux qui me rappelaient quelque chose.

Des mots me revenaient. J'ouvrais la bouche, mais rien ne sortait. Puis quand c'est sorti, c'était tout petit, un murmure, même pas un filet de voix, ma voix d'où revenait-elle.

L'Ange, c'était une femme, mais plus belle que les autres, et très douce. Je lui ai demandé avec ma voix toute cassée, Mes gestes, ça va rester comme ça ? Elle m'a répondu, Vous savez que vous revenez de loin, L'avez échappé de peu, Il faut voir. J'ai dit, Ma voix, Elle va rester comme ça ? Elle m'a répondu, On ne peut pas savoir. Il faut faire confiance à Dieu, c'est Lui qui vous a sauvé, c'est Lui qui décidera.

Elle m'a demandé d'ouvrir, fermer, ouvrir les mains. Elle était contente. Elle m'a donné du papier et un stylo, qu'elle m'a aidé à pincer entre le pouce et les doigts. M'a dit de faire un trait, puis un cercle. Très bien. Puis elle m'a demandé : écrivez votre nom sur ce papier. J'ai pris le stylo, je me suis concentré, j'ai pensé à un nom, n'importe lequel. J'écrivais écrivais écrivais, mes doigts tenaient mal. Alors, elle a pris le papier et elle a lu tout haut : MAMAN. Elle m'a montré le papier. C'était écrit : MAMAN, en grosses lettres d'enfant tremblées.

OceanofPDF.com

LE MONSTRE

Affalé dans le fauteuil de sa loge, les jambes allongées. À attendre les yeux fermés que la piqûre fasse effet. Les yeux fermés, il est nu, rien qu'un slip de soie bleu très pâle, de danseur, et tous les organes dilatés. Le dedans déborde, les bourrelets de chair se chevauchent. Il a les bras joufflus, le visage gonflé, le menton doublé, il a les lèvres en cul de poule. Il vit au fond de son ventre, vit derrière un masque de chair, qui n'est pas lui.

Un Gars est aux pieds et lui enveloppe les genoux de bandes blanches, puis lui passe de fines protections élastiques, comme les bas de contention des vieilles. Protéger les articulations d'Elvis, car souvent il s'abat brutalement genou en terre. Le Gars enveloppe aussi les doigts bouffis de bandages légers couleur chair, pour les protéger des ongles de femmes qui becquetteront gripperont crocheront, et pour retenir mieux les bagues tapantes et trop larges qu'il s'apprête à jeter aux fauves.

Elvis ouvre les yeux. Ça va un peu mieux.

Il y a surtout le ventre, c'est un ventre de débâcle, un ventre qui lâche, tout fout le camp. Le Gars prépare le corset blanc qui va lui remettre tout ça en place. Il faut respirer moins, et le Gars serre fort les lacets à l'arrière, et ferme. Ça y est tout ça en boîte. Respirer du haut des poumons, respirer du

bout des lèvres, qu'importe, sa voix, elle, ne le lâche pas. On lui présente les costumes qui lui vont encore. Il en reste deux, Cadran solaire mexicain et As de pique. Il choisit le premier, blanc avec le calendrier aztèque à l'avant et à l'arrière. On l'aide à enfiler une jambe puis l'autre, tirer doucement pour ne pas déchirer, Elvis est appuyé sur l'épaule du Gars. Respirer encore moins, pour pouvoir boucler la ceinture, qui lui fait la taille. Col montant, depuis toujours. C'était d'abord pour cacher son long cou de poulet, jeune il disait que pas beau ce cou maigre, et maintenant pour dissimuler son large cou, un cou de taureau avachi. Il peine à tirer la fermeture éclair de ses bottes, à cause de ses chevilles enflées.

Ça va déjà mieux.

Il passe aux mains de ses maquilleuses. Il faut lui faire le visage aussi, créer des reliefs et des ombres où il n'y a plus que de l'informe. Lui ouvrir les yeux, lui effacer des cernes de grand malade, lui remonter les pommettes et la bouche. Et il y a ce nouveau problème à résoudre : les sourcils d'Elvis, que les teintures répétées ont étrangement clairsemés. Il faut redessiner, ombrer, épaissir. Loin, le temps où certaines filles s'émerveillaient de la longueur et de la noirceur de ses cils, sans se douter qu'ils étaient en réalité blonds. Les maquilleuses cèdent la place au coiffeur. Elvis lui demande souvent s'il les perd beaucoup, ses cheveux, souvent les regarde avec anxiété dans les miroirs, le coiffeur veut le rassurer, pas tant que ça qu'il les perd, ça va, ça se voit à peine, et il modèle en casque la chevelure, qui a l'air fausse tant elle est noire. Touche finale, lui fixer la mèche, puis asperger l'ensemble d'un peu de Brut.

Elvis crie à qui veut l'entendre qu'il n'a aucun problème de santé, merci ! et que Ginger le rajeunit à vue d'œil. Mais il a beau rajeunir, il titube, déplace son corps enflé avec une lenteur anormale. Des mois maintenant

qu'on ne se soucie plus des apparences. Le tout est de faire monter Elvis sur scène, et de l'y maintenir pendant l'heure qui suivra. Qu'il y fasse, après, ce qui lui chante. Ou pas. Oui, son élocution est difficile, et oui, il oublie, les paroles, les mélodies, il oublie parfois qu'il est en scène. Ne tient pas la mesure. Oui, il balbutie devant son public, parle comme un homme ivre, plus que deux soirs et c'est fini, plus qu'un soir, et non, il n'aime plus ça du tout. Il n'aime plus Elvis, et il n'aime plus ceux qui aiment Elvis. À ses musiciens, à ses Gars, il montre son public, Regardez-moi ces imbéciles, que je sois bon ou mauvais, ils s'en foutent pour eux c'est pareil, ils m'adorent. Il dit aussi, Tous ces gens-là font des centaines de kilomètres juste pour voir un monstre, et alors les Gars rient, et Elvis rit le plus fort de tous. Mais pas ce soir. Ce soir, il y a les caméras et la télévision, il va s'offrir au monde entier.

Elvis inspire expire inspire se donne l'air de sourire, les Gars l'escortent du vestiaire à la scène, éloignent de lui tous les indésirables, très fort résonne *Also Sprach Zarathustra*, musique du triomphe, de la grandeur, du superhéros dont l'arrivée est imminente. Elvis sourit grimace inspire expire transpire, il a peur, les Gars lui donnent une tape dans le dos, lui tendent un soda. Tout près de la scène, l'un d'eux fait un grand signe, car Elvis est arrivé, Elvis est prêt. Trente secondes et il faut alors y aller, se jeter dans les projecteurs, devant la foule, se donner en spectacle. Et Elvis entre en scène au pas de charge. Sous quelque angle qu'on le filme, il fait peur à voir. Son visage est boursoufflé et, par-dessus le masque de fond de teint, sa peau malade coule de partout. La lumière et la sueur le font cligner des yeux.

21 juin 1977, Rapid City. Je vais jouer à la guitare, Croyez-le ou pas, je ne connais que trois accords, Toutes ces années, j'ai fait semblant, On pourrait me démasquer, ce soir, Et si vous vous imaginez que je suis nerveux... vous avez bien raison. Le public applaudit hurle. Elvis transpire

la souffrance, Je vais vous jouer une chanson qui s'appelle Te Sens-Tu Seule Ce Soir. Moi je le suis, et je l'ai été. Elvis se concentre alors sur un ongle qu'il s'est cassé (merde), puis commence

Te sens-tu seule ce soir

Triste de ne pas me voir
Pleures-tu de m'avoir perdu ?
Ta mémoire t'entraîne-t-elle
Vers une lumière plus belle
Vers l'été et les jours
Où je t'appelais mon amour
Fait-il froid dans ton cœur
Et de quoi as-tu peur
De la nuit qui tombe
De l'hiver blanc et sombre

Dis-moi, te sens-tu seule ce soir ? Et tout va bien, les chœurs font leur boulot, Elvis aussi, sa voix tient le bon bout, et là commence le monologue parlé,

Je me demande si tu te sens seule ce soir, Quelqu'un disait que le monde est un théâtre, Le destin m'a fait payer – jouer – j j j j – ch ch ch – (il bégaye, puis en transpirant horriblement, fait semblant de le vouloir et termine la phrase par “plus la taxe” pour faire drôle. Il saute trois vers puis) Tu lisais si bien ton te – ton texte (Il rit nerveusement), Tu ne manquais jamais une réplique, Au deuxième acte,... (Elvis change les paroles) tu oublies les mots, s... salope, tu changes, Ton comportement devient étrange, Et jamais je ne saurai pourquoi (S'embrouille davantage), Ou pourquoi j'ai jamais (Comme des phares dans les yeux, il perd le contrôle), Mon Amour – Je parle à qui ? Tu m'as menti Quand tu m'as dit que tu m'aimais, jjjjj – Je

n'avais pas de raison de me méfier, Mais je l-wl-wl-wl-rrr – préfère t'entendre mentir (rit terriblement, en pleurant) Plutôt que de te voir partir, La salle est vide et moi je reste seul ici Les cheveux gris Ah non – ah – (rit transpire pleure oublie), Et si tu ne reviens pas – nnn – et puis, tant pis ! (oublie Qu'ils baissent le rideau).

Il se remet à chanter, et le public l'applaudit plus fort que jamais – certains pensent que tout ça était voulu – comme on applaudit un funambule vivant sur le fil, après qu'on a tremblé de le voir tomber. Par moments à peine si on reconnaît sa voix, mincie, fluette, enfantine, une voix qui ne porte plus, toute castrée. Il ânonne en plein naufrage, terrifié, cherche des paroles un rythme la sortie la mort, et rien ne vient. Personne pour le sauver et toutes les caméras de la CBS TV braquées sur lui.

26 juin 1977, Indianapolis, dernier concert. Ça commence dès la première chanson, il se met à balbutier, Tu m'as... parti bon Dieu, ce que je... Il ne termine pas. L'air désesparé, se reprend, enchaîne, Merci merci beaucoup, Quel plaisir d'être ici... Vous êtes un public formidable... Quel jour on est aujourd'hui lundi dimanche ?... Samedi ?... Faire un tas de chansons... des anciennes... des nouvelles... de vieilles chansons folk polonaises... Notre boulot, c'est de vous faire passer un bon moment, et on laisse le batteur mener la barque... C'est le petit speech habituel. Pour la chanson suivante, il cherche ses mots. À la fin, il ajoute bizarrement, Vous ne m'oublierez pas, quand je serai parti. Une habitude qu'il a depuis quelques années, faire ses adieux à tout bout de champ, évoquer sa disparition prochaine. Il entame le Rock du Bagne, se plaint qu'il ne se rappelle pas, il rit, et tout le monde rit de bon cœur, on l'adore, il recommence la chanson. Il veut introduire C'est Maintenant ou Jamais, mais il s'empêtre et se remet à bégayer, Alors alors alors bon je vais en rester là. Le public attendri l'encourage, lui tend les bras. La chanson finit

par sortir. Quand il annonce celle du Pont sur l'Eau Trouble, la foule devient hystérique. Le ton est sérieux, malgré les jeux de mots foireux. Il remplace Tes larmes, je les sécherai, par Une écharpe, je te prêterai, car il arrive encore qu'Elvis sourie, à chanter tant de fois la même chose, et à voir son public se déchaîner à chacune de ses paroles Mais en chantant Quand Tu te Sens Triste et Foutu, il ne sourit pas (et le public sorti un instant de ses gonds, devient très calme) Et que la douleur t'entoure de partout. À la fin du concert, Elvis présente son père, Mon papa est ici (le public hurle et applaudit), remercie son ingénieur du son, puis ses musiciens, ses cousins, ses amis, et aussi Ginger Alden sa fiancée, et la sœur de Ginger, et tous ceux de Memphis qui sont venus le voir, et son cher public, Merci à vous surtout, C'est le dernier jour de notre tournée, Et on ne pouvait pas rêver de public plus formidable ! il présente et remercie, tire sa révérence et il ajoute, Si vous voulez que je revienne, faites-le savoir, Et je reviendrai.

OceanofPDF.com

TRACES

John White n'avait nulle part où revenir. Où qu'il fût, il ne pouvait plus qu'en repartir. Et une nouvelle crainte me taraudait : s'il avait fini par oublier son nom, comme depuis des années et des mois, il oubliait tout le reste. Sans cesse je répétais le nom de John White, comme si ça allait l'empêcher de se perdre, comme si le son de ma voix en plein silence allait lui permettre de retrouver le chemin. Ça faisait des mois que je travaillais de nouveau, et chaque bibelot, chaque couvert, chaque poussière de la maison connaissait le nom de John White. Puis j'ai fini par me dire, Quand bien même il aurait oublié son nom, quelle différence.

Les premiers temps, il m'arrivait de passer boire un thé au Freedom, pour causer de John White avec Paul. Paul était gentil avec moi, mais de ressasser comme ça, il avait fini par se fatiguer. Très vite, et c'est moins avouable, je suis aussi allée voir Bertrand Chevalier. Savoir que quelqu'un cherchait John White me consolait. Chevalier a cherché pendant de longs mois. Au début, très emballé, il me racontait par le menu toutes ses démarches. Je l'excitais autant que possible, Oui c'est lui, Quel flair vous avez eu Bertrand, On ne vous la fait pas, John White n'est autre en effet que ce petit Elvis joli comme un cœur. Et je prenais les livres et je les feuilletais, C'est vrai ça, Regardez, L'œil vif, La forme du nez, La bouche, Ça saute

aux yeux. Et je caressais sur papier glacé la joue du chérubin, la gueugueule d'amour du petit sergent. Chevalier, ça le rendait comme fou, alors que déjà bien arrangé sans ça, toujours à prendre ses rêves pour des réalités, et à répéter, Ça va faire un boucan. Je mentais sans honte et sans reproche. Je mentais pour qu'il continue à remuer ciel et terre et pour qu'il retrouve John White.

Et on peut dire de Chevalier ce qu'on veut, mais c'était un acharné, et il tirait sur tout ce qui bougeait. Pas ménagé sa peine, appelé les hôpitaux de Paris, consulté ses amis de la police qui eux n'ont pas levé le petit doigt, et peut-on leur donner tout à fait tort. Il a fini par trouver ce qu'il croyait être une piste, Ça va faire un boucan ! Il m'a jeté un regard ténébreux. Faut dire qu'il en faisait du mystère, sur ses soi-disant informateurs, soi-disant il avait des réseaux à tous les coins de rue, et des connexions secrètes, et rien ni personne ne pouvait lui échapper, voilà que Chevalier se prenait pour un espion de roman, nous étions beaux. Mais j'étais à l'époque disposée à croire n'importe quoi si ça pouvait me ramener John. Un jour donc, il a pris une grande inspiration, Cette fois on tient le bon bout, Il a été repéré par un agent en civil, qui l'avait à l'œil depuis un moment.

C'était près des Champs-Élysées, assis contre le mur, un vieil homme fagoté et triste, avec des cheveux noirs en casque – une perruque ? – et qui tenait une sorte de faux banjo, du toc, un jouet. Il répondait exactement au signalement de John White. Il plaquait des accords désordonnés, avec des mains qui tremblaient, on ne reconnaissait pas l'air. Il n'ouvrait pas la bouche. Il transpirait abondamment, semblait malade, pour ça sans doute qu'il y avait tant de pièces dans le gobelet de plastique devant lui. Très vite il s'était arrêté de jouer, mis à bercer doucement le banjo comme un enfant qu'on veut faire dormir, ou peut-être se berçait-il lui-même du mouvement de ses bras, le mouvement diminuait au fur et à mesure, peut-être qu'il

s'endormait ou qu'il rêvait, on ne voyait pas les yeux à cause des lunettes de soleil. Ça n'avait pas duré longtemps : un autre mendiant, grand type d'une trentaine d'années, était venu le chasser, sa place à lui, à son heure, avec ses clients habitués, ça n'était pas honnête, Allez du vent. L'autre semblait ne pas entendre, en tout cas il ne réagissait pas, le jeune avait alors agité la main devant ses lunettes, Hého Tu dors toi, T'es malade ? Toujours rien. Il avait secoué le vieillard, soulevé les lunettes, Allez papi debout, Ramasse tes sous, Faut y aller. Le vieux s'était levé à grand-peine, il se tenait au mur, le jeune lui avait donné son gobelet, puis du doigt montré quelque chose au loin, une autre rue, un autre quartier, une autre direction. On ne savait pas si le vieux entendait, en tout cas il avait marché à tout petits pas dans le sens opposé, il tendait son gobelet et ses sous devant lui, comme une bougie dans le noir, une petite flamme prête à s'éteindre entre ses mains secouées. Si lentement il marchait que chaque pas semblait être le dernier. Le flic avait fait dégager le jeune, C'est interdit, Circulez.

Je n'ai pas caché ma déception, Mais il y en a des milliers comme ça, Qui vous dit que c'était John White, Qui vous dit qu'il en est à mendier, Pauvre John ! De l'index Chevalier s'est alors tapoté la narine droite, J'ai le nez creux, Faites-moi confiance, Ça va faire un boucan. Alors, j'ai continué, sans y croire, à jouer le jeu. Mais comment retrouver un grand blessé, un sans-le-sou, un vieux muet qui ne comprenait rien et ne savait sans doute pas où il était. Un perdreau lâché en pleine chasse, un homme perdu digéré par la foule.

Chevalier est allé se poster plusieurs jours à l'endroit où ce vieux mendiant avait été repéré. Il est resté sur le qui-vive quelques mois encore. Puis il a fini par abandonner. La dernière fois que je lui ai demandé où il en était de ses recherches, il a eu un petit regard vicieux et triste, le regard d'un pervers auquel échappe définitivement la jeune proie convoitée. Et moi je

ne lui ai pas dit, je ne lui dirai jamais la vérité. Car j'avais eu tout le temps de réfléchir à la métamorphose de John White pendant les derniers mois de notre vie commune. À cette distraction. Aux heures qu'il passait dans la salle de bains. À cette manie de se faire bronzer en plein hiver. De me voler mon fond de teint. Je ne le savais que trop, John White en vieillissant commençait enfin à laisser parler son cœur. Oubliait de se tenir. Perdait la réserve de gentleman qu'il avait toujours eue à mon égard. John White en se transformant d'affreuse manière cherchait tout simplement à me séduire.

John White m'aimait. Pauvre John, moi aussi j'aurais pu, moi aussi j'aurais aimé.

OceanofPDF.com

VOYAGER VERS GLADYS

Il revient à Graceland fin juin. Il s'enferme. Après chaque tournée, il passe de plus en plus de temps seul. Ne voit personne et sort moins que jamais, car où qu'il aille on se jette sur lui et là il n'est pas en état, un souffle et il tombe. Quand un de ses anciens Gars est de passage, Elvis le regarde depuis son lit, entouré d'écrans de vidéosurveillance. Il lui fait savoir par intermédiaire qu'il ne peut pas le recevoir, il est occupé. Occupé à mourir.

Le 15 août, il est assis dans son lit géant, soutenu par des tas de coussins, il porte un pyjama de soie dorée. Il a un œil qui pisse des larmes et pourquoi pas l'autre. Sur la table de nuit, deux armes de poing. Malgré le froid, il transpire. Il enlève de sa main le pansement et montre à Billy Smith. Billy n'aime pas ça, il y a un trou dedans, on croit voir l'os tellement c'est profond. Il se détourne, Elvis le lui met devant les yeux, Regarde, C'est une fan qui m'a fait ça, la salope. Mais Billy sait bien que depuis longtemps, Elvis se fait du mal à lui-même, pour se faire prescrire encore plus d'antidouleurs. Et regarde, ça va s'infecter, parce qu'on vit dans la crasse, Tous ces microbes qui nous sortent du fond des poumons et de chaque pore de notre peau et de l'eau de nos yeux et qui nous colonisent l'air, et Billy à ces mots regarde autour de lui, l'endroit récuré, entretenu par une armée de bonnes et qui au-delà des odeurs d'encens, pue l'hôpital à force de

désinfectants. Billy se rappelle Elvis enfant, qui toujours buvait sur le côté de la tasse, à l'endroit présumé où personne ne posait les lèvres, qui jamais ne sortait sans ses propres couverts dans le fond de sa poche arrière. Billy veut le rassurer, mais rien ne le rassure, Elvis maintenant se méfie de tout et de tous : microbes, parasites, entourage, motivations présentes et passées. Il se sent au centre d'un complot cosmique impossible à déjouer. Au cœur d'une chasse à l'homme, qui le laisse haletant et planqué derrière l'aluminium les volets les grilles les lunettes de soleil. Tout bien vérifié ? demande Elvis, et il jette encore un coup d'œil du côté des écrans de vidéosurveillance. Il transpire affreusement et il tremble.

Aidez-moi Seigneur, Je Vous en supplie, Aidez-moi, Pardonnez-moi, Faites que ceux qui lisent le Livre aient pitié, Ne me laissez pas comme ça, Je n'en peux plus. Puis de nouveau il parle à Billy du Livre, et aussi, il répète qu'en numérologie, les 8 sont des gens seuls très seuls, et qu'une fois de plus Ginger ne l'accompagnera pas demain. Mais de toute façon, il faut y aller, il n'y a plus d'argent, Graceland est hypothéqué, et le Dr Nick lui plongera la tête dans le seau avec l'eau et les glaçons et Parker cognera sa canne contre le sol hurlera La seule chose qui compte, la seule, c'est que cet homme soit sur scène dans trente minutes. Ginger ne viendra pas. Toujours pareil, avant chaque départ en tournée, elle a des douleurs, des crampes, des indispositions, une sœur à aider, une mère à accompagner, un chat à fouetter, et puis n'est-ce pas, il se laisserait d'elle si elle était là tout le temps. Et Elvis se fâche, Terminé, terminé Ginger, Je la déteste, Je la vire, elle et sa famille de sangsues ! Je suis si seul, tellement seul, et pourtant toutes ces femmes trop jeunes qu'il a rendues folles en pleurant de solitude dans leurs bras, Comment ai-je pu vivre sans te connaître, Comment toutes ces années sans toi, C'est un amour comme il n'y en a qu'un, Je suis si heureux si heureux, Il n'y a que toi toi toi et toi, Priscilla Linda Ginger vous les femmes, Vous êtes toutes la même, bras creux cœurs fragiles l'œil tapé,

la même foule se jetant sur moi, me déshabillant et m'abandonnant. Si souvent la petite, ou une autre, se serrait contre lui, tout en flanelle et en cheveux, n'y comprenait rien, essayait de le déshabiller, mais Elvis chantait pour elle, mais il s'endormait déjà à l'abri provisoire de ses bras, et alors un des Gars venait la chercher, Viens chérie il faut qu'Elvis se repose maintenant, et elle pleurait et criait Il ne m'aime pas Il ne m'aime pas, elle avait des yeux pleins de larmes et de fard, mais le lendemain tout ça avait coulé, disparu.

Voilà déjà Ginger qui arrive, et à vingt-deux heures, il est plus que temps d'aller chez le dentiste. Elvis s'est brisé l'une de ses couronnes, qui le fait souffrir, qu'il faut soigner. Il faut contrôler aussi les dents de Ginger, les blanchir, les nettoyer, et que leurs deux sourires soient jumeaux. Ils reviennent à deux heures du matin, mais, quoi qu'ait bien pu lui donner le dentiste, Elvis a toujours mal. Il appelle le Dr Nick pour en obtenir une demi-douzaine de Dilaudid supplémentaires. Puis il se retire dans sa chambre avec un Gars, car c'est l'heure des soins, pendant que Ginger attend dans la pièce d'à côté, le bureau, où de pleines étagères présentent un assortiment d'ours en peluche. Il y en a des centaines, de toutes les couleurs, avec des cœurs sur le ventre, des yeux coquins, des yeux tendres qui tous regardent le gigantesque bureau décoré d'une affiche, Elvis The Boss.

Une vie molletonnée, jouée sur du velours, tout est mou et doux et neuf comme un sou, à son goût et sur mesure, on s'y enfonce délicieusement, tout est confortable et reconforte. Tout est amorti, insonorisé, les coups sont censés ne plus porter. La lumière du jour ne le blesse plus, ni le bruit. Et tout vient de loin désormais, entre lui et le monde il y a tant d'épaisseurs

douces, tant de tendresse, de lait et de sucre, de silence et d'obscurité. Et pourtant ça ne passe pas. Pourtant ça ne va pas mieux. Elle est toujours là, la douleur la vraie.

C'est qu'il habite le corps d'Elvis mais n'est plus Elvis, Elvis est un mur infranchissable entre lui et le monde, une carapace et un masque difformes au travers desquels personne ne peut l'atteindre. Il est seul, tellement seul dans ce puits d'obscurité qu'est le corps déformé le corps criblé d'Elvis. Il faut l'enfermer là où personne ne peut le voir, là où il ne fait plus ni nuit ni jour, là où il ne fait plus ni chaud ni froid, dans des murs rouges comme le sang, il faut le murer dans la matrice géante de sa chambre fermée de partout, où il se laisse nourrir déshabiller laver piquer caresser mourir.

Mi-août nuit nuit nuit, mais pas plus que le jour la nuit ne passe dans la chambre aux fenêtres tapissées, dans les parois de chair sombre. Il est dans la salle de bains, un endroit où il se sent bien, c'est l'endroit où l'eau coule, où il se purifie, se métamorphose, personne n'y entre sans frapper. La salle de bains est son havre son boudoir son paradis, c'est là qu'il a demandé en mariage Priscilla puis Ginger. Dans la salle de bains, les fenêtres sont libres encore, l'obscurité de la nuit envahit, au loin un soupçon d'aube. Toujours il a eu peur du noir, depuis tout petit, et ça n'en finit pas, il n'en finit pas d'attendre que dehors il fasse jour pour dormir.

Ginger n'est pas loin, Ginger dort dans le grand lit du Roi, elle dort sur le côté, tout au bord, tourne le dos à l'absent. Dort mieux ainsi, repliée sur son propre corps et le visage viré vers la porte. Pas trop loin, il y a son souffle léger, mais qui ne parvient pas jusqu'à la salle de bains, d'ailleurs la porte est fermée. Il lit un livre sur le suaire de Turin, assis sur le siège des toilettes et la soie bleue, légère, sur les chevilles. Il n'est pas fatigué, étrangement excité même, aucun effet encore ne se fait sentir, quand il ferme les yeux

rien ne vient. Mais aussi quand il vient, le sommeil habituellement le prend sans prévenir, l'assomme, brutal, poignant. Cela fait longtemps qu'il ne s'endort plus, il plonge, il s'éteint comme une bougie qu'on souffle fort et se rallume d'un coup, comme une lampe. Et puis il est barbouillé. Toujours pareil, quand il mange, sur le moment tout va bien, mais ensuite ça passe mal, ça reste en travers. Le sommeil délivrerait, le sommeil ne vient pas, et Elvis reste là à lire, pour ne pas déranger Ginger, ne pas perturber sa respiration régulière. Il a les pieds dans la moquette épaisse, les chevilles dans la soie, les yeux sur les lignes d'encre, les yeux relevés, les yeux dans la lumière. Le livre glisse de ses genoux. Le sommeil s'abat, il a à peine le temps, à peine, de déposer les genoux par terre, de se prosterner, Gladys pleure tend les bras, Jesse Garon dort tout seul dans sa petite boîte il ne respire pas ne pleure pas ne souffre pas, Elvis vomit vomit vomit il a le visage trempé la joue douce dans la moquette imbibée et l'air n'entre plus en lui, l'air est dehors et son corps l'entoure, son corps est une petite boîte qui s'est fermée sur lui, un piège dont les dents se sont serrées, lui tranchant le souffle et la langue.

JARDIN DES LUMIÈRES

Des morts sans phrases. Morts sans personne, sans fleurs et sans larmes, morts déjà de leur vivant et déjà oubliés avant de mourir, ils ne sont même plus des souvenirs, même plus des noms. Ils n'ont plus d'âge et plus de mère, et s'ils n'étaient pas nés, ça serait pareil, tant tout d'eux est effacé. Ils sont là des centaines et des milliers, et on dirait un cimetière militaire tout de pierres blanches serrées les unes contre les autres, numérotées sur le côté.

Leur espérance de vie avait été de quarante-trois ans, et leur espérance de mort est de cinq ans tout juste, ils ont cinq ans pour que quelqu'un se souvienne, cinq ans pour se faire déterrer, reconnaître, enterrer ailleurs dans un vrai cercueil avec des fleurs, des sentiments et des mots, quelques-uns en réchappent ainsi, les autres auront les os brûlés et les cendres dispersées, et il n'y aura plus trace nulle part.

Ici on vous jette sur le corps des sels chimiques pour accélérer. Ici le béton est étanche, mais on fait entrer l'oxygène par un tuyau pour sécher plus vite, et un filtre purifie votre dernier souffle, monoxyde de carbone méthane azote hydrogène. Ici tout est fait pour respirer mieux.

Parfois, malgré l'interdiction formelle, des mains anonymes déposent quelques fleurs.

OceanofPDF.com

REJOINDRE JESSE GARON

C'est une petite boîte en pin, une petite caisse de bois pas faite pour ça, il n'y a pas d'argent pour un vrai cercueil, et on va l'enterrer là-dedans, il porte de petits habits blancs et sur le ventre on lui a posé un crucifix, des fois qu'il y aurait un paradis. Le tout petit garçon aux yeux bleus aux yeux fermés est allongé là-dedans, à côté d'un ours en peluche pour qu'il ait l'air moins seul, car les enfants morts ont perdu leur maman.

Gladys disait toujours, Pense à Jesse Garon, qui là-haut nous protège, Il respire l'air du paradis, Et prions pour Jesse Garon, qui est ton jumeau, ton âme sœur, ton cœur brisé, et même s'il est ton aîné, ton tout petit frère, Beau comme toi, mais plus fragile, Il vit en toi et tu vivras pour deux, Avec la force des deux, À chacun de tes anniversaires nous venons ici près de lui, c'est aussi l'anniversaire de sa mort, Car je n'ai pas réussi à le protéger, Et il est mort pour que tu vives, Que Jesse Garon nous pardonne ! Nous prions et nous resterons près de lui, Nous poserons nos fleurs sur la pierre, des roses blanches, ses fleurs préférées, parce qu'il est pur et innocent, Et de là-haut il les voit fleurir et mourir et fleurir et leurs pétales tomber et pousser et mourir et le vent les bercer les frôler et elles tombent moisissent

fondent dans la boue, Il est ton tout petit frère et il est mon tout petit enfant, Il est sous la pierre, il est là-haut. Elvis était triste et souvent disait, Je veux mourir, maman, pour retrouver Jesse Garon.

Retrouver le petit frère tout pareil, qui n'a pas respiré, pas pleuré, a-t-il au moins vu la lumière. Le petit frère est mort en plein sommeil, mort avant de s'éveiller. Il n'a pas pleuré pas joué, ses yeux se sont-ils ouverts, a-t-il vu la lumière, a-t-il connu le jour. Il n'a pas crié. Il n'a pas eu mal pas mal au cœur pas eu peur, il est mort sans une larme, il n'a pas ri pas souri pas aimé, il est mort tellement seul, il n'a connu les bras de personne. Pour le prendre dans les bras, il était déjà trop tard, trop tard pour l'embrasser, trop tard si tôt. Le petit frère est mort pour deux. Peut-être aurait-il vécu si l'autre enfant n'était pas né, si on ne s'était pas occupé de celui en train de naître, aurait-on dégagé ses poumons ses bronches sa gorge, aurait-il respiré. Mais non, le petit frère est mort étouffé mort noyé mort né, a-t-il eu mal, a-t-il souffert. Il est mort parfait, et ses petites mains parfaites étaient vides et intactes, et ses petits pieds doux à peau si fine n'ont pas touché le sol, il n'a pas connu la gravité. Il n'a connu que le flottement, le bercement, le frôlement. Il a connu la vie des fleurs, qui se tendent vers la lumière, la vie des fleurs d'eau, il a flotté et dormi et ne s'est pas éveillé. Petit frère âme sœur âme fleur le bercement n'a pas duré longtemps.

La mère pleure, l'enfant crie, et le petit frère a cessé de dormir, il se refroidit, il se tait, on ne l'a même pas donné à sa mère, il faut qu'elle s'occupe de l'autre, l'autre que la lumière et l'air cru épouvantent, que la séparation brutale affole, qui a déjà eu le temps de souffrir et d'être consolé, mais sa mère pleure toujours. Le plus petit ne se réveille pas, on l'a emporté, son petit corps parfait enveloppé dans un linge blanc, il est parti, parti pour deux, sa mère ne l'a même pas regardé, on le lui a enlevé des yeux. Tout petit, et son frère imperceptiblement grandit de minute en

minute, d'heure en heure, les yeux fermés et le visage enfoui dans les seins de sa mère, il vit dans le lait et les larmes et la peau de sa mère dont il connaît déjà l'odeur, dont il reconnaît la chaleur. Il accepte la lumière et l'air cruels, et s'endort épuisé de la longue lutte qu'il a gagnée.

OceanofPDF.com

Le lecteur désireux d'en savoir plus se reportera aux ouvrages suivants :

ACIN Nikola, *Qui a tué Elvis ? Mort(s) d'un Roi*, Clamecy, Les Cahiers du rock, 2008.

BEAULIEU, Priscilla Presley, *Elvis et moi*, Paris, France Loisirs, 1985.

DUNDY Elaine, *Elvis and Gladys*, Jackson, University Press of Mississippi, 2004.

GELLER Larry, *If I Can Dream. Elvis'Own Story*, New York, Avon Books, 1990.

GOLDMANN Albert, *Elvis. Un phénomène américain*, Paris, Robert Laffont, 1982.

GOLDMANN Albert, *Elvis : The Last 24 Hours*, Londres, Pan Books ltd, 1991.

GREIL Marcus, *Dead Elvis : chronique d'une obsession culturelle*, Paris, Allia, 2003.

GULNARIK Peter, *Le Temps de l'innocence (1935-1958)*, Paris, Le Castor Astral, 2007.

GULNARIK Peter, *Au royaume de Graceland (1958-1977)*, Paris, Le Castor Astral, 2008.

NASH Alanna, *Le Colonel Parker. L'Homme dans l'ombre d'Elvis*, Outremont, Alain Stanké, 2006.

NASH Alanna, *Baby, Let's Play House. Elvis Presley and the Women Who Loved Him*, New York, Harper Collins Publishers, 2010.

NASH Alanna with Billy Smith, Marty Lacker and Lamar Fike, *The Memphis Mafia*, Aurum Press ltd, 2005.

OSBORNE Jerry, *Elvis. Word for Word. What he said, exactly how he said it*, New York, Harmony Books, 1999.

POUZENC Jean-Marie, *50 ans avec Elvis : l'histoire vraie du King*, Paris, Didier Carpentier, 2007.

POUZENC Jean-Marie, *Le jour où Elvis a chanté à Paris*, Paris, Didier Carpentier, 2012.

SEGRÉ Gabriel, *Elvis est vivant ! Résurrection(s) du Roi*, Clamecy, Les Cahiers du rock, 2007.

TODD SCHULTZ William, "The music of Elvis Presley", *Handbook of Psychobiography*, Oxford University Press, 2005.

Quelques-uns des livres de chevet d'Elvis Presley ont été évoqués :

GIBRAN Kahlil, *The Prophet*

BENNER Joseph, *The Impersonal Life*

Cheiro's Book of Numbers

YOGANANDA Paramahansa, *Autobiography of a Yogi*

OHMORI Koichiro, *Over the Himalaya*

Le "Livre" dont Elvis redoutait tant la parution, écrit par trois "Gars" et paru deux semaines avant sa mort :

WEST Red, WEST Sonny, HEBLER David, *Elvis, What Happened ?*, 1977.

L'extrait reproduit sous le titre **Te Sens-Tu Seule ce Soir ?** est une traduction de *Are You Lonesome Tonight ?*, chanson écrite en 1926 par Roy Turk, pour les paroles et Lou Handman, pour la musique.

Pour découvrir les autres titres de la rentrée française
Actes Sud...

OceanofPDF.com



Du sexe

BORIS LE ROY

Pour faire d'une pierre deux coups – conquérir la belle Hana, relancer la carrière politique de son frère – Eliel décide de mettre sa conception jusqu'aboutiste de la parité à l'épreuve du suffrage universel. *Du sexe* est un roman provocateur, drôle, vertigineux, sur la place de l'homme, de la femme et du désir dans une société post-libérale électrisée par

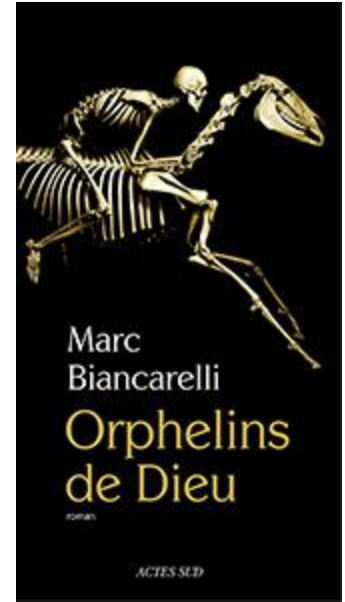
la “théorie” du genre.

[Où trouver ce livre en version numérique ?](#)

Orphelins de Dieu

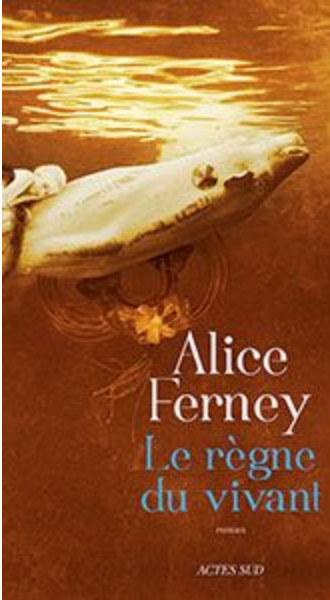
MARC BIANCARELLI

Résolue à venger son frère, à qui une barbare fratrie de canailles sans foi ni loi a tranché la langue sans oublier de le défigurer, Vénérande, jeune paysanne au cœur aride, s'adjoint les services de l'Infernu, tueur à gages réputé pour sa sauvagerie. Ensemble, ils s'embarquent à travers les montagnes corses du XIX^e siècle dans une bouleversante et sanguinaire épopée peuplée d'hommes sans dieu et condamnés par la misère à ne vivre que dans le chaos des armes. Un puissant western mythologique où éclate la fantastique démesure de toutes les funestes gestes guerrières au fil desquelles s'écrit l'histoire de l'humanité.



[Où trouver ce livre en version numérique ?](#)

OceanofPDF.com



Le Règne du vivant

ALICE FERNEY

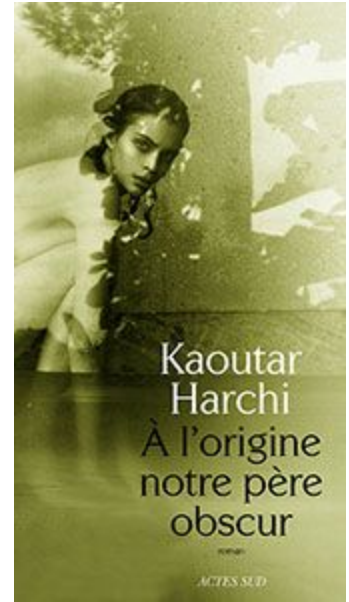
Magnus Wallace, militant écologiste, parcourt les mers à bord de l'*Arrowhead* pour arraisonner les navires baleiniers qui braconnent en zones protégées. Un combat pour les droits de l'animal, une insurrection singulière qui force l'admiration, racontés dans un roman qui célèbre la beauté du vivant et la nécessité d'une prise de conscience.

[Où trouver ce livre en version numérique ?](#)

À l'origine notre père obscur

KAOUTAR HARCHI

Dans la “maison des femmes” où l’on redresse les torts, réels ou supposés, dont épouses, sœurs, ou filles se seraient rendues coupables à l’encontre des lois patriarcales, une jeune fille cherche en vain l’amour de sa mère enfermée avec elle. Celle-ci, indifférente à son existence, ne vit plus que dans le seul espoir que vienne la délivrer celui qui l’a abandonnée. Dehors, là-bas, dans la maison du père, où sévit le “clan” familial tout-puissant, un cauchemar affreusement symétrique menace de fondre sur l’héritière sacrificielle née d’un couple tragique et fourvoyé. Sur les ravages du désamour et de l’exil intérieur auquel il condamne, une fable cruelle et incandescente qui pose en lettres de sang la nécessité de la rupture comme condition de toute survie.



[Où trouver ce livre en version numérique ?](#)

OceanofPDF.com



Excelsior

OLIVIER PY

Faute d'avoir rencontré un art qui “prouverait l'existence de Dieu”, un architecte fameux, admiré et narcissique, se détourne de ses propres réalisations et cherche douloureusement un absolu dont les manifestations illusoires sont autant de chemins vers une source intérieure. Le roman d'Olivier Py n'a pas d'autre sujet que l'humain et la nécessité de la beauté.

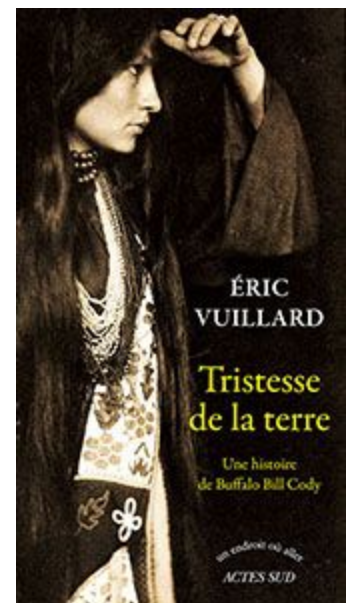
[Où trouver ce livre en version numérique ?](#)

Tristesse de la terre

ÉRIC VUILLARD

On pense que le *reality show* est l'ultime avatar du spectacle de masse. Qu'on se détrompe. Il en est l'origine. Son créateur fut Buffalo Bill, le metteur en scène du fameux Wild West Show. *Tristesse de la terre*, d'une écriture acérée et rigoureusement inventive, raconte cette histoire.

[Où trouver ce livre en version numérique ?](#)



OceanofPDF.com

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud

OceanofPDF.com

Table

Le point de vue des éditeurs

Caroline de Mulder

Bye Bye Elvis

Elvis a quitté le bâtiment !

La veuve

Dernier amour

John White rajeunit

L'écureuil

L'éléphant

La biche

La mémoire du corps

La tonte

Amour, gloire et beauté

Le grand départ

Le papillon

Le poulain

Le délaissé

L'âme sœur

La cage aux singes

Le havre

L'ombre de John White

Retrouver Elvis

La proie

Le piège

Kidnappé

Jon Burrows

Échappé

Où va l'amour ?

Mort ?

L'idole
Bambi
Le fossile
Blanc
Toctoc
L'ange
Le monstre
Traces
Voyager vers Gladys
Jardin des lumières
Rejoindre Jesse Garon
Rentrée française 2014

OceanofPDF.com